



Jean de la Hire (Adolphe d'Espie)

LES RAVAGEURS DU MONDE

Table des matières

CHAPITRE PREMIER LA TRAGIQUE SURPRISE.....	4
CHAPITRE II PIERROT L'ÉCUREUIL.....	25
CHAPITRE III SOLITUDE OCÉANIQUE	32
CHAPITRE IV LES CAPTIFS.....	41
CHAPITRE V ÉTRANGE EXISTENCE.....	46
CHAPITRE VI LE « NYCTALOPE » SE DÉMONTRE	52
CHAPITRE VII ÉVASION PRÉPARÉE.....	68
CHAPITRE VIII S'ACCOMPLIRA-T-ELLE, L'ÉVASION ? .	76
CHAPITRE IX « QUI JE SUIS ?... REGARDE-MOI ! ».....	101
CHAPITRE X CAMPING FORCÉ.....	116
CHAPITRE XI L'APPEL DE DÉTRESSE.....	122
CHAPITRE XII GRAVE CONFUSION	133
CHAPITRE XIII LE CHOC DE DEUX HAINES	145
CHAPITRE XIV PAS DE GRÂCE !	153
CHAPITRE XV LES MONSTRES DE LA MER.....	162
CHAPITRE XVI LE REPAS DES MONSTRES	181
CHAPITRE XVII PIERROT À L'ŒUVRE.....	189
CHAPITRE XVIII L'ÉMERSION AHURISSANTE	205
CHAPITRE XIX TOMMY LE MASSACREUR	218
CHAPITRE XX LA « REVANCHE » ET LA « VICTOIRE »	238
CHAPITRE XXI LA VICTIME DE L'ARAIGNÉE.....	255

CHAPITRE XXII NE PERDONS PAS DE TEMPS !.....	273
CHAPITRE XXIII CONTRE LE RAVAGEUR.....	279
CHAPITRE XXIV LA FIERTÉ DE PIERROT	285
CHAPITRE XXV CATASTROPHE !.....	301
CHAPITRE XXVI FACE À FACE.....	309
CHAPITRE XXVII À TOUTE VITESSE VERS LE DESTIN	319
CHAPITRE XXVIII LE DÉNOUEMENT SUR TERRE FERME	328
CHAPITRE XXIX UNE MORALITÉ DE LA FONTAINE ..	340
À propos de cette édition électronique	345

CHAPITRE PREMIER

LA TRAGIQUE SURPRISE

Ce 12 janvier à midi, dans un des salons privés d'un grand restaurant du boulevard Poissonnière, à Paris, dix-sept hommes se trouvaient réunis, qui étaient arrivés individuellement ou par couples, ou même par groupes de trois.

En rentrant dans le salon, les nouveaux venus serraient les mains des premiers arrivés, et ils échangeaient les paroles les plus banales du monde. Le maître d'hôtel et les deux garçons spécialement affectés au service de ce salon particulier, pouvaient croire qu'il s'agissait là d'un petit banquet organisé par des gens d'une association amicale ou corporative.

Lorsque midi sonna, les dix-sept hommes s'assirent. Mais, à l'une des extrémités de la grande table sensiblement ovale, une chaise était encore inoccupée, et l'un des convives, celui qui se trouvait à gauche de cette chaise, dit au maître d'hôtel :

— Vous servirez lorsque notre dernier camarade entrera. En attendant, faites-nous donner des portos, à tous.

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Les conversations banales continuaient, ayant pour sujet les quelconques événements d'actualité, ou le temps et la température d'hier et d'aujourd'hui. Servis promptement, les portos furent bus à petits coups ; et les verres étaient presque vides lorsque l'une des portes du salon s'ouvrit, et un homme entra.

« Voilà le dix-huitième convive », pensa le maître d'hôtel.

Et il sortit pour donner l'ordre aux garçons d'apporter les plateaux chargés des hors-d'œuvre. Le « dix-huitième convive » attendit que la porte fût refermée derrière lui, et, ôtant son chapeau, qu'il suspendit à une patère, il gagna la place évidemment laissée libre pour lui. Là, en s'asseyant, il se déganta, et il dit, sans autre préambule :

— Mes chers amis, c'est fait. Le télégramme officiel a été rédigé devant moi en clair, et passé à l'attaché de cabinet chargé de le transcrire en chiffre secret et de l'expédier. Ainsi donc, mangeons de bon appétit. Ayons des pensées joyeuses, car l'action est heureusement déclenchée.

Chose étrange, aucun des dix-sept autres convives ne répondit par un mot à ces paroles qui apportaient une nouvelle impatiemment attendue, et certainement très bonne, oui, très bonne, car les visages de ces dix-sept hommes furent comme éclairés d'une satisfaction très vive. Mais cette satisfaction ne se traduisit que par l'expression des visages. Aucune parole ne sortit des bouches. Il y eut tout autour de la table un mouvement général qui fit se pencher les bustes et se courber les têtes, comme si tous ces individus saluaient la nouvelle qui venait de leur être donnée.

À cet instant, d'ailleurs, le maître d'hôtel entra, tenant la porte ouverte aux deux garçons chargés chacun d'un immense plateau de métal où étaient alignés les récipients nombreux contenant les hors-d'œuvre les plus divers.

Et le repas commença, continua, se termina sans que le maître d'hôtel et les garçons eussent surpris dans les conversations des convives la moindre parole qui ne fût pas de la plus parfaite banalité.

Or, ce même jour, à Toulon, l'amiral préfet maritime venait d'assister au banquet donné par la municipalité en l'honneur d'un amiral japonais et de son état-major, venus en voyage d'études, et il s'asseyait devant sa table de travail en son bureau de la préfecture maritime, lorsque son officier d'ordonnance lui remit un télégramme rédigé au moyen du chiffre secret et dont la traduction en clair donna le texte suivant :

« Paris, 12 janvier.

« Ministre Marine à préfet maritime,

« Toulon.

« Institut de France envoie délégation savante pour visiter *Nyctalope*. Conduisez délégation à bord et autorisez commandant Martel faire sortie de quelques heures. »

L'amiral classa le télégramme dans le dossier spécial du *Nyctalope* et envoya par un planton ses ordres au commandant du sous-marin.

Puis, il n'y pensa plus.

Une telle visite n'avait, en effet, rien d'extraordinaire.

Depuis peu en service, le sous-marin *Nyctalope* était un navire véritablement merveilleux, d'un modèle encore unique au monde.

Inventé et construit par l'officier et ingénieur de la Marine Ludovic Martel, qui, en huit jours, était devenu célèbre, cet admirable engin de guerre réalisait complètement le légendaire vaisseau sous-marin imaginé par Jules Verne.

Aussi, le *Nyctalope* était-il en même temps une véritable curiosité scientifique, et ce n'était pas la première fois que des hommes éminents venaient en secret, avec une autorisation du ministre de la Marine, visiter ce sous-marin, qui devait modifier radicalement les lois de la guerre maritime et qui, à lui seul, donnait dès maintenant à la France l'empire incontestable des mers.

D'ailleurs, ces visites n'offraient aucun inconvénient au point de vue de la défense nationale, car les visiteurs n'apprenaient rien sur le mécanisme et la construction du *Nyctalope*. On se bornait à leur montrer les aménagements intérieurs et à leur procurer une promenade sous-marine des plus émouvantes.

Le lendemain, 13 janvier, à neuf heures du matin, comme il s'asseyait à son bureau, l'amiral reçut du planton de service une carte de visite.

Il lut :

Hugues DE MAUDUIT

Et, au-dessous de cette ligne gravée, il y avait, tracées au crayon, les lignes suivantes :

« Accompagné de dix-sept savants, délégués par l'Institut, pour visiter le sous-marin *Nyctalope* (autorisation ministérielle du 11 janvier). »

— C'est bien ! fit l'amiral, en regardant le planton. Fais entrer.

Le planton disparut et, deux minutes après, dix-huit messieurs entraient l'un après l'autre dans le cabinet.

— Monsieur de Mauduit ? fit l'amiral, en tendant la main à celui des délégués qui marchait en tête.

— Oui, amiral...

L'ingénieur Hugues de Mauduit était un homme de trente-cinq ans environ, d'épaules larges et de haute stature, au visage pâle, entièrement rasé, aux cheveux noirs, aux yeux sombres, vifs et profonds : un intelligent et un athlète.

Il présenta à l'amiral ses dix-sept compagnons, en faisant suivre chaque nom d'un titre scientifique...

— Messieurs, dit l'amiral, quand les présentations furent terminées, je suis prêt à vous conduire immédiatement à bord du *Nyctalope*. Avez-vous des voitures ? ou dois-je envoyer le planton...

— Amiral, répondit M. de Mauduit, nous sommes venus de la gare directement dans quatre automobiles de louage, que j'avais commandées hier soir par télégramme à l'un des garages toulonnais. Si vous voulez bien accepter la place que je me suis permis de vous réserver dans ma voiture...

— Volontiers, monsieur ! fit l'amiral en souriant.

Un quart d'heure plus tard, quatre automobiles s'arrêtaient dans l'enceinte de l'arsenal, tout à côté d'une passerelle en bois.

Cette passerelle reliait au quai la plate-forme d'un étrange navire.

Imaginez un énorme cigare de soixante-dix mètres de longueur, presque tout immergé.

La partie hors l'eau, à sa plus grande hauteur, était à peine de un mètre, et dans la transparence liquide, on voyait la ligne du sous-marin se continuer à l'avant et à l'arrière.

La surface courbe de la partie émergente était disposée en une sorte de plate-forme, bordée sur trois côtés d'un garde-fou ; au milieu de cette plate-forme, une plaque carrée était relevée, découvrant un trou assez large pour que deux hommes pussent y passer de front sans la moindre difficulté.

Au moment où l'amiral sautait de l'automobile sur le quai, imité aussitôt par M. de Mauduit et ses compagnons, auxquels s'était joint un nègre que l'amiral supposa être le domestique du chef de la mission scientifique, une tête jaillit du trou, puis un buste vêtu de drap noir, puis tout un corps d'homme en petite tenue de lieutenant de vaisseau.

— Voici le commandant Martel qui est, en plus, ingénieur de la Marine comme vous, dit l'amiral à M. de Mauduit.

À la vue du préfet maritime, le commandant Martel s'élança sur la passerelle et fut sur le quai en quelques secondes.

Après les salutations et les présentations de rigueur :

— Êtes-vous paré, commandant ? demanda le préfet maritime.

— Oui, amiral.

— Vous allez donc sortir. Quand pouvez-vous rentrer ?

— Mais dans trois ou quatre heures, amiral. Le temps de faire admirer à ces messieurs les qualités sous-marines du *Nyctalope* et quelques paysages d'entre deux eaux...

— C'est bien ! fit l'amiral. Bonne promenade. Je vous reverrai à la Préfecture maritime, messieurs ?

— Certes, amiral ! répondit M. de Mauduit, avec un inexplicable éclair dans ses yeux noirs... Nos automobiles vont rentrer au garage, après que l'une d'elles, comme il est convenu, vous aura ramené à la Préfecture. Et nous-mêmes, au retour, nous nous rendrons à pied à la Préfecture maritime...

Il salua du chapeau. L'amiral souleva sa casquette, et, pressé de terminer l'étude d'un dossier important, il sauta dans une automobile, qui démarra, tandis que, précédés par le commandant Martel, M. de Mauduit et les délégués scientifiques franchissaient la passerelle, se massaient sur la plateforme du *Nyctalope* ; puis, s'enfonçant l'un après l'autre dans le panneau ouvert, ils descendaient les marches d'un escalier en métal.

Quand ils furent tous entrés, un matelot parut.

Il décrocha la passerelle, qu'il poussa et dont il laissa flotter une extrémité sur l'eau. Ensuite, il sauta dans le panneau et rabattit la plaque de fermeture. Le garde-fou s'abattit automatiquement.

Quelques minutes après, l'eau clapait à l'arrière du sous-marin qui, presque aussitôt, fut immergé complètement.

À ce moment, à l'intérieur du *Nyctalope*, le commandant Martel introduisait ses hôtes dans une pièce meublée en salle à manger.

— Messieurs, dit-il, nous voilà partis. Dans quelques minutes, nous serons en pleine mer. Vous savez déjà, par les quelques descriptions que j'ai permis aux journaux d'en donner, que mon sous-marin n'a rien de commun avec les engins

de cet ordre utilisés jusqu'à présent dans la marine. Vingt hommes peuvent vivre ici, très commodément, très agréablement, sans remonter, de dix ou quinze jours, à la surface. En attendant que nous soyons sortis du port, je vais vous faire visiter l'avant du *Nyctalope*, c'est la partie où se trouvent, en allant du centre à l'éperon, cette salle à manger réservée aux officiers, la bibliothèque, le salon-fumoir pour le repos ou l'étude, ma chambre, et celle du lieutenant ou officier en second, diverses cabines et un réservoir d'air qui s'étend jusqu'à l'étrave...

« Veuillez me suivre, messieurs...

Tout en parlant, le commandant Martel s'était mis en marche et avait ouvert une porte.

Pendant trente secondes peut-être, il tourna le dos à ses visiteurs.

Il ne vit donc pas M. de Mauduit faire à ses compagnons un signe mystérieux, auquel ils répondirent tous par une rapide inclinaison de tête.

Et M. de Mauduit, passant le premier, ils suivirent le commandant Martel.

Dans la bibliothèque, qui était magnifique et ne comprenait pas moins de trois mille volumes, rangés sur des rayons disposés entre des hublots pour le moment fermés, – tout l'intérieur du sous-marin était actuellement éclairé à l'électricité, – M. de Mauduit manifesta une vive admiration.

Les paroles de louange qu'il prononçait furent tout à coup interrompues par une violente sonnerie.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il, en regardant le commandant Martel.

Celui-ci sourit et répondit :

— C'est le signal de sortie du port. Nous sommes en pleine mer, et je vais faire ouvrir les panneaux, afin que vous puissiez voir le monde sous-marin que nos projecteurs éclaireront.

Il marchait vers une table centrale, où se trouvaient disposées, dans un cadre blanc, deux rangées de boutons d'ivoire, boutons servant à transmettre électriquement des signaux et des ordres dans les diverses parties du sous-marin.

Mais il ne put faire que deux pas.

— Hop ! c'est le moment ! cria M. de Mauduit d'une voix nette.

Et ce qui se passa aussitôt fut terrible d'imprévu et de soudaineté.

M. de Mauduit bondit sur le commandant Martel, qui, surpris par derrière, tomba sur les genoux.

En deux tours de main, M. de Mauduit passa aux poignets et aux chevilles de l'officier, abasourdi, de solides menottes, qui l'immobilisèrent sur le tapis, avant qu'il eût pu faire le moindre geste de défense.

D'autre part, au cri de M. de Mauduit, ses hommes s'étaient élancés hors de la bibliothèque, les uns par la porte menant à l'avant, les autres par celle menant à l'arrière. Ils descendirent les marches qui menaient au couloir circulaire ménagé en contre-bas des pièces, et se répandirent dans le sous-marin.

En cinq minutes, les mécaniciens dans la machinerie, les électriciens dans la chambre de production de l'électricité, le

timonier dans la cabine où se trouvait la roue du gouvernail, le lieutenant dans son poste d'officier de service, le cuisinier et son aide devant leurs fourneaux, enfin, les autres hommes du bord dans le carré, où ils dormaient et dans le poste où veillaient ceux qui étaient de repos ; en un mot, l'équipage tout entier, tous les occupants du sous-marin furent surpris par les énergumènes de sang-froid, qui les frappèrent à la tempe ou sur le sommet du crâne, les étourdirent, les ligotèrent et les laissèrent, assommés ou ahuris, sur le parquet, pour prendre immédiatement leurs places de travail, de surveillance ou de veille.

Seuls, les dormeurs ne furent pas remplacés. Car ceux qui les avaient surpris dans les hamacs et les y avaient roulés et attachés sortirent du carré en courant, passèrent successivement dans toutes les pièces du sous-marin pour se rendre compte si tout allait à souhait, et retournèrent en dernier lieu dans la bibliothèque.

Là, ils retrouvèrent leur chef, l'homme debout devant le commandant Martel qui était couché, le front en sueur et les yeux hagards, sur le tapis.

— Eh bien ! fit-il, la voix rude et les sourcils froncés.

— Maître ! répondit avec respect l'un des deux surveillants, c'est fait. Le sous-marin est en votre pouvoir.

— Tous les postes sont occupés ?

— Tous !

— Et il n'y a pas eu de résistance ?

— Personne n'a eu le temps de résister.

— C'est bien. Enlevez M. Martel et portez-le dans la chambre de discipline. Vous y porterez aussi le lieutenant et les hommes d'équipage. Askold est au poste d'officier ?

— Oui, maître.

— Parfait. Allez !

Les deux hommes se baissèrent, saisirent le commandant Martel et le soulevèrent.

Alors, Ludovic Martel sortit brusquement de sa stupeur paralysante, et il cria d'une voix rauque, le visage contracté d'une colère folle :

— Monsieur, cette odieuse agression, cette trahison infâme...

Mais celui qu'on appelait « le Maître » fit un geste, et les deux porteurs sortirent en courant de la bibliothèque avec leur fardeau vivant. Le Maître resta seul. Et qui aurait pu alors voir cet homme eût été épouvanté de l'expression de son visage.

Ses traits s'étaient comme figés : ses lèvres sinueuses et serrées, son menton carré, ses sourcils froncés, ses yeux surtout, ses yeux noirs, au regard dur et perçant, exprimaient une énergie farouche en même temps qu'une joie de triomphe en quelque sorte féroce.

Y avait-il de la noblesse, dans ce visage de vainqueur ?

Peut-être, mais alors, c'était une noblesse de barbare qui monte sur les cadavres de ses ennemis !

Hugues de Mauduit demeura immobile, pétrifié dans cette expression formidable, pendant plusieurs minutes.

Enfin, il eut un vif relèvement de la tête, comme un lion qui défie les chasseurs dont ils pressent l'arrivée, et il prononça, d'une voix aux sonorités contenues :

— À nous deux, maintenant, la société et moi !... Les heures de la vengeance vont sonner une à une ! Jusqu'à la mort, cette revanche vengeresse sera mon seul but et ma seule joie !...

« Je ne suis plus celui que le monde a connu, et dont il a broyé le cœur : je ne suis même plus Hugues de Mauduit ! Je suis le Ravageur du Monde, et je veux que ce nom devienne la terreur du monde entier !...

Il leva le bras, projeta son poing fermé au-dessus de sa tête, comme pour menacer le ciel lui-même, et, poussant la porte qui s'ouvrit sur le couloir conduisant à l'arrière du *Nyc-talope*, il sortit brusquement de la salle à manger.

Quel dramatique mystère y avait-il donc dans la vie de cet homme ?... Quelles souffrances de tendresse trompée, d'ambition déçue, d'orgueil bafoué y avait-il déjà dans l'existence de ce révolté, qui pouvait avoir à peine trente-cinq ans ?...

Ah ! sans doute quelque chose d'effroyable, pour que, à son âge, où tous les espoirs sont encore légitimes, cet homme n'eût d'autre espérance que celle de se venger !...

Le Ravageur du Monde devait, aussi bien que ses compagnons, connaître complètement à fond les aménagements intérieurs du sous-marin, car il alla de pièce en pièce et de compartiment en compartiment sans hésiter.

Partout, de la chambre des machines au poste de l'équipage, il passa, muet, sévère, regardant si ses hommes étaient

chacun au poste assigné d'avance, si chacun s'acquittait de son rôle comme il convenait.

Et les aventuriers, qu'il dévisagea successivement, l'un après l'autre, répondaient à son regard interrogateur par un regard d'admiration fanatique et de soumission absolue.

Ah ! pour eux, il était bien le Maître, le Chef, auquel on obéit sans examen, sans discussion, en qui l'on a la plus aveugle confiance et que l'on suit avec joie dans le danger, dans l'opprobre, dans le déshonneur, jusqu'à la mort, jusqu'au crime...

Le Ravageur s'arrêta au poste d'officier.

C'était une chambre de trois mètres carrés, aux parois couvertes d'instruments et d'appareils spéciaux à la navigation sous-marine, de cartes, de tableaux à boutons électriques pour les ordres et les signaux.

Au milieu, une table ronde était fixée, sur laquelle se trouvait, à ce moment, étalée une grande carte de la Méditerranée.

Et dans la vive lumière répandue par une ampoule électrique encastrée dans le plafond, un homme penché sur cette carte.

— Askold ! fit le Ravageur.

— Capitaine ! répondit l'homme en se retournant.

C'était un grand gaillard roux, à la barbe frisée, aux longues moustaches tombantes, aux cheveux coupés ras, aux yeux verts d'une vivacité singulière. Il pouvait avoir trente-cinq ans, lui aussi.

— Askold, reprit le Ravageur, tout s'est passé comme nous l'avions prévu. Nous sommes les maîtres de cet admirable instrument...

— De haine et de vengeance ! fit Askold d'une voix sourde, avec un étrange éclair dans les yeux.

— Oui, de vengeance, de haine... et de justice !... ajouta le Ravageur. Fengal, le timonier, a-t-il reçu tes derniers ordres ?

— À l'instant, capitaine. Nous sommes à vingt mètres de profondeur et nous filons, à la vitesse moyenne de cinquante nœuds à l'heure, vers Gibraltar.

— Vers Gibraltar, oui !... Et nous irons tout droit vers cette terre de Venezuela, que je veux punir la première !... Enfin !... Ensuite, ce sera la marine des États-Unis qui subira nos coups...

Il y eut entre ces deux hommes qui se regardaient avec la même expression dans les yeux, un long silence.

Et tout à coup, de sa voix bizarrement sourde, Askold demanda :

— Si nous rencontrons sur notre route un navire de guerre américain, que ferons-nous ?

— Nous le coulerons ! répondit le Ravageur.

— C'est bien ! fit Askold, impassible. Je mettrai Raynor de vigie dans le poste du timonier. Il n'a pas son pareil pour reconnaître la nationalité des navires, même sans pavillon. Gibraltar passé, nous naviguerons à la surface et Raynor me signalera tout navire en vue.

— Je serai au salon, dont je vais faire mon quartier général, reprit le Ravageur, ou dans ma chambre. Dans l'une ou l'autre pièce, tous les signaux qui sont ici aboutissent et s'embranchent. Tu me tiendras au courant des moindres incidents.

— Entendu, capitaine ! fit Askold avec une sorte de familiarité qui n'excluait ni le respect ni la soumission. Vous n'avez pas d'ordres spéciaux à me donner ?

— Non, pas pour le moment. Veille à ce que le tableau de service tel que je l'ai établi soit strictement observé...

Et le Ravageur sortit du poste.

Il passa par un couloir qui contournait la salle à manger et entra directement dans le salon.

C'était une vaste pièce, meublée de deux tables centrales, de divans et de fauteuils en cuir fauve, de meubles-armoires fixés entre les hublots actuellement fermés.

Les mêmes instruments et appareils, qui étaient dans le poste d'officier, se retrouvaient appendus aux parois de ce salon.

En passant, le Ravageur jeta un coup d'œil sur son manomètre qui indiquait la pression extérieure de l'eau et donnait, par conséquent, la profondeur à laquelle naviguait le *Nyctalope*. À ce moment, le manomètre indiquait, comme l'avait dit Askold, une profondeur de vingt mètres.

Et l'énigmatique Hugues de Mauduit s'assit dans un fauteuil, après avoir appuyé l'index sur un des boutons d'ivoire luisant dans un tableau d'ébène, sur l'une des tables.

Une porte s'ouvrit et livra passage à l'un des deux hommes qui, tout à l'heure, avaient reçu l'ordre de porter les prisonniers dans la chambre de discipline.

— Jorry, dit le Ravageur, que fait le commandant Martel ?

— Il reste étendu, sombre et silencieux.

— Va. Dis-lui que je veux causer avec lui. Demande-lui sa parole de ne pas se laisser aller à des voies de fait qui seraient inutiles, puisqu'il est le plus faible. Et s'il te donne sa parole, détache-le. Puis, tu me l'amèneras.

Jorry s'inclina et disparut.

Le Ravageur se releva et, non sans nervosité, il se mit à marcher de long en large dans le salon qu'éclairaient trois ampoules électriques saillantes au plafond.

Il était évident qu'il allait prononcer dans sa conversation avec celui qu'il avait brutalement dépossédé de son commandement, des paroles d'une extrême gravité.

De plus, le Ravageur devait prendre une décision, s'il ne l'avait pas encore prise, sur le sort du commandant Martel, de son second et de son équipage.

Conserver à bord les prisonniers, c'était immobiliser pour leur garde et leur service deux hommes au moins, pour les quarts de jour et deux autres hommes pour les quarts de nuit. C'était ensuite surcharger inutilement la chambre de discipline, dont le Ravageur avait besoin pour exécuter certains projets ; et ce point n'était pas sans importance, car, pour si vaste que fût le *Nyctalope*, l'espace y était en somme assez restreint. Enfin, c'était s'exposer à ce que des circonstances

imprévues vinssent permettre au commandant Martel et à ses hommes de tenter de reprendre le sous-marin.

De là un danger permanent qu'il valait mieux écarter.

Mais, d'autre part, rendre la liberté au commandant Martel aurait de terribles inconvénients. Il était hors de doute que, à peine revenu en France, Ludovic Martel construirait (et l'argent et les hommes ne lui manqueraient pas pour cela, car toutes les nations du monde y seraient intéressées) construirait en toute hâte un, deux, trois, quatre sous-marins pour faire la chasse au *Nyctalope* et le détruire...

Hugues de Mauduit, – nous lui conserverons ce nom qu'il s'est donné lui-même pour cacher sa véritable identité, – Hugues de Mauduit en était là de ses réflexions, lorsqu'une porte du salon s'ouvrit et la voix de Jorry annonça :

— Le commandant Martel !...

Et, sur les talons de l'officier qui entra d'un pas rapide, la porte se referma.

Quel regard échangèrent les deux hommes, debout, à trois pas l'un de l'autre !

Les yeux bleus et tout le visage frémissant de l'officier français exprimaient l'indignation et la fierté.

Par un effort d'une admirable énergie, le Ravageur n'avait dans ses yeux et sur ses traits comme figés qu'une froideur calme, une expression d'Inébranlable volonté.

Ces deux hommes, égaux par les plus fortes qualités, mais si différents au point de vue de leur rôle et de leur mentalité, ces deux hommes se dévisagèrent un long moment,

sans que les yeux de l'un fussent troublés ou effrayés par le regard de l'autre.

Et tout à coup le duel s'engagea.

Ce fut le commandant Martel qui attaqua le premier.

— Monsieur, dit-il d'une voix rude et nette, sans un geste, monsieur, qui êtes-vous ? Que signifie cette inqualifiable agression ? Pourquoi, au mépris du droit et des lois, avez-vous mis à l'état de prisonniers mon équipage et moi-même ? Pourquoi, enfin, vous êtes-vous emparé, par la plus odieuse et la plus brutale des trahisons, de ce sous-marin qui est mon œuvre, le produit du travail de mon cerveau et du labeur de mes mains, ce sous-marin que j'ai donné à la France, ma patrie, et dont la France m'a confié, en retour, le commandement et la garde ?...

« Répondez, monsieur !... Matériellement, je suis votre prisonnier. Mais, en une réalité plus haute, c'est moi qui suis le juge et vous qui êtes l'accusé !...

Ah ! que cet officier français était beau !

Jeune, lui aussi, et vigoureux et comme lumineux d'intelligence, il parlait avec une telle noblesse, un tel feu d'indignation et de fierté jaillissait de ses clairs yeux bleus, une telle force émanait de toute sa personne svelte, souple et solide, une si intense autorité enfin semblait irradier de son attitude et même de son uniforme où les galons d'or brillaient, insignes du commandement, que le Ravageur, debout devant lui, dut, tout au fond de son âme, le respecter et l'admirer !...

Mais le Ravageur se taisait...

Le commandant Martel attendit une minute peut-être, puis, toujours aussi net et rude, il reprit :

— Monsieur, au nom de la France, au nom des lois auxquelles obéissent tous les peuples civilisés, je vous somme de faire délivrer mes hommes et de vous rendre, vous et les vôtres, dans la chambre de discipline d'où je viens, et où vous attendrez que je vous remette aux mains de la justice, qui jugera comme il convient votre acte de piraterie...

Cela, c'était de la bravade, et d'un courage, d'une témérité bien français !

Alors, le Ravageur se départit de sa froide impassibilité et, souriant avec une hautaine courtoisie, il se laissa tomber dans un fauteuil et dit, en désignant d'un geste nonchalant un autre fauteuil qui se trouvait devant lui :

— Veuillez vous asseoir, monsieur, et écoutez-moi avec le calme qui convient, dans votre situation, à un homme raisonnable et pratique.

— Je ne m'assiérai pas, monsieur, répondit le commandant Martel. Je n'ai ni à vous écouter, ni à traiter avec vous. Me rendez-vous, oui ou non, le commandement qui m'appartient à mon bord ? Si c'est oui, un mot de vous suffit. Si c'est non, je n'ai pas à discuter. Vous êtes alors un pirate, un bandit, contre les actes duquel, moi qui suis seul et sans armes, je ne puis que protester. Et en ce cas, faites de moi ce que vous voudrez, monsieur.

« Un officier français ne traite pas avec un forban.

À ces rudes mais justes paroles, le Ravageur tressaillit et une lueur de colère passa dans ses yeux. Mais ce ne fut qu'un éclair.

— Monsieur, dit-il avec un calme effrayant, puisque vous ne voulez pas vous asseoir, c'est debout que vous

m'entendrez. Si vous n'avez pas à discuter avec un forban, je n'ai pas à répondre, moi, aux questions de mon prisonnier.

« J'avais l'intention de causer avec vous. Votre attitude me dicte une conduite tout autre.

« Sachez donc que j'ai pu photographier en secret, au ministère de la Marine, les plans de votre sous-marin, que j'en ai lu la description technique et que moi, ingénieur comme vous, je le connais aussi bien que vous-même.

« Les hommes que j'ai amenés sont des mécaniciens, des électriciens, des marins modernes de premier ordre. Et, de plus, ayant voué comme moi une haine mortelle à la société, ils me sont attachés jusqu'à la mort, – je dirai mieux, – jusqu'à ce que vous appelez, vous, le crime, et que nous appelons, nous, la vengeance !...

« Ne m'interrompez pas monsieur !

« C'est vous dire que, maître je suis à bord du *Nyctalope*, maître je resterai.

« Et puisqu'il n'y a pas de transaction possible avec vous, voici ce que je décide :

« Je pourrais vous envoyer, vous et vos hommes, par le tube de lancement des torpilles, à la surface de la mer, où vous vous arrangeriez comme vous pourriez avec la mort ou avec la vie.

« Je serai généreux. Je ne vous condamnerai pas à la mort immédiate.

« Dans les contrées les moins parcourues de l'océan Pacifique, il y a encore des îles désertes. Je choisirai la plus isolée, et votre équipage y sera abandonné.

« Quant à vous, je lierai votre sort au mien. Vous resterez ici mon prisonnier. Je vous laisserai, pour vous servir, le mousse qui fait partie de votre équipage. Et puisque le *Nyctalope* est votre œuvre, réjouissez-vous, monsieur, vous ne quitterez pas le *Nyctalope*. Vous vivrez autant qu'il vivra et vous mourrez avec lui.

« Adieu, monsieur !

En prononçant ces paroles avec une formidable ironie, le Ravageur s'était levé. De l'index il avait appuyé deux fois sur un bouton d'ivoire. Jorry et un autre homme étaient aussitôt entrés.

Sur un geste du Ravageur, alors qu'il avait jeté le mot « adieu ! », tous deux bondirent sur le commandant Martel et, avant qu'il pût même se rendre compte de ce qui lui arrivait, ils l'avaient entraîné hors du salon.

Le drame, – drame plus terrible dans ses conséquences immédiates, prochaines et futures, que la plus effroyable des collisions sanglantes, – le drame était accompli.

Le sous-marin *Le Nyctalope*, engin de guerre unique au monde, et l'officier génial qui l'avait conçu et construit, étaient au pouvoir d'un homme mystérieux, d'un énigmatique ennemi de la société qui se donnait à lui-même, avec une mission de dévastation et de vengeance, le nom sinistrement évocateur de « Ravageur du Monde ».

CHAPITRE II

PIERROT L'ÉCUREUIL

Resté seul, Hugues de Mauduit demeura plus d'une heure dans son fauteuil, les yeux fixes, plongé dans une rêverie sinistre. Soudain, il fit un geste sec, comme s'il concluait en prenant une décision définitive, et il se leva.

Il alla à la paroi, s'arrêta devant la plaque d'un appareil téléphonique et, saisissant un récepteur qu'il appliqua contre son oreille, il abaissa d'un coup de doigt un commutateur du tableau des communications.

— Allô ! allô ! fit-il... Askold ?... Bien ! Changement d'itinéraire. Nous irons plus tard au Venezuela. Contourne à toute vitesse l'Amérique du Sud, double le cap Horn et file droit sur une île sans nom, qui se trouve dans le Pacifique, exactement par 121 degrés 2 minutes de longitude occidentale et 39 degrés 5 minutes de latitude sud.

« C'est bien compris ?... Parfait !

Il releva le commutateur, en abaissa un autre et reprit :

— Allô ! allô ! Jorry ?... Bien... Voici mes ordres. Conduis Martel, libre de ses mouvements, dans la cabine numéro 3. C'est là qu'il habitera jusqu'à nouvelle décision. Fais mettre deux lits dans cette cabine, un pour Martel, l'autre pour le mousse qui faisait partie de l'équipage, et qui lui servira de domestique. Je réglerai plus tard les heures de promenade du prisonnier. Jusque-là, il ne devra pas sortir de la cabine. Toi et Brilo, vous vous tiendrez à tour de rôle dans la cabine numéro 2, qui communique avec le numéro 3, et qui sera votre

poste de garde. Vous prendrez alternativement le service de jour et le service de nuit, pendant une semaine chacun. Le mousse devra servir au gardien pour aller chercher les repas et pour toutes choses relatives aux besoins du prisonnier... C'est compris ?... Bien !

« Allô ! les autres prisonniers resteront dans la chambre de discipline jusqu'à ce que je les débarque. Deux repas par jour, Poutkine et Brasky seront leurs gardiens. Kenny aura la surveillance générale. Envoie-le-moi, que je lui donne personnellement mes instructions... Bien !

Et le Ravageur raccrocha le récepteur.

Ses ordres avaient été reçus par Jorry, qui se trouvait alors au corps de garde, où devaient se tenir, occupés à divers travaux, les hommes laissés disponibles par le service courant, les hommes qui « ne sont pas de quart », comme on dit en langage maritime.

Quand la communication fut terminée, Jorry appela :

— Kenny ! Poutkine ! Brasky !

Trois hommes se levèrent, auxquels Jorry transmet les ordres du Maître.

Tandis que Kenny se rendait au salon, que Poutkine et Brasky se concertaient pour l'organisation de leur service spécial, Jorry et Brilo s'engageaient dans le couloir qui conduisait à la chambre de discipline.

Ils ouvrirent la porte de cette chambre, qui était une vaste pièce ayant, pour tout ameublement, une planche très large fixée à la paroi, planche sur laquelle dix-sept hommes étaient en ce moment allongés pieds et poings liés, sous la lumière crue tombant du plafond.

Assis au bord de cette planche, les coudes sur les genoux et le front dans les mains unies, elles aussi, par des menottes, le commandant Martel était prostré.

— Monsieur, lui dit Jorry avec politesse, j'ai ordre de vous conduire dans la cabine qui vous sera désormais réservée, et je dois vous faire accompagner par le mousse de votre équipage, qui sera attaché à votre service.

« Comment s'appelle ce mousse, monsieur ?

— Pierrot l'Écureuil !... répondit le commandant Martel.

— Pierrot l'Écureuil !... répéta Jorry. Quel drôle de nom !

Et, haussant la voix :

— Ohé ! les hommes ! lequel de vous est Pierrot l'Écureuil ?

À ce nom bizarre ainsi lancé, un corps svelte et souple se dressa à demi, une tête fine où brillèrent deux yeux intelligents et vifs apparut au-dessus des autres, tandis qu'une voix claire répondait :

— Pierrot l'Écureuil, c'est moi !

— Détache-le, Brilo... commanda Jorry.

Libre de marcher enfin, Pierrot l'Écureuil sauta sur ses pieds et courut au commandant qui, d'un geste paternel, lui mit la main sur la tête.

— Alors, mon cap'taine, fit le mousse avec une joie émouvante, quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas ?...

— Hélas ! pauvre petit ! murmura le commandant. Si tu savais à quoi ce bandit te condamne !...

— Bah ! fit le gamin en haussant les épaules, comme je serai avec vous, cap'taine, tout sera bon...

Et à voix basse, il ajouta, en se haussant sur ses pieds nus, tandis que Jorry et Brilo se concertaient à l'écart :

— Capitaine, je ne sais pas ce que ça veut dire, tout ça ! mais on aura le plaisir de se tirer des flûtes ensemble, sûr !... Moi, je me serais étouffé avec ma langue, comme les Indiens sioux, si on m'avait séparé de mon cap'taine...

Quel était donc cet enfant, qui parlait au commandant Martel avec une telle familiarité et un sans-façon si peu conforme aux usages militaires ?...

Oh ! quelques mots d'explication suffiront.

Un jour, – il y avait quatre ans de cela, – l'enseigne de vaisseau Martel avait rencontré sur le port de Brest, à la nuit tombante, un enfant d'une dizaine d'années, qui pleurait.

Aux questions que lui posa l'officier, l'enfant ne put donner que de vagues renseignements. Des hommes, des saltimbanques, qui n'étaient pas ses parents, – ceux-là il ne les avait jamais connus, – l'avaient abandonné sur le port en lui disant qu'ils ne gagnaient plus assez d'argent pour le nourrir.

Et quand l'officier lui demanda comment il s'appelait, l'enfant répondit :

— On m'appelle Pierrot l'Écureuil, parce que, lorsque les saltimbanques m'ont trouvé, il y a longtemps, au pied d'une croix de fer sur une route, je ne pouvais répondre à leurs questions qu'en disant : « Pierrot ». Alors, comme j'étais souple et vif, ils m'ont appelé Pierrot l'Écureuil... C'est eux qui m'ont raconté ça, comme je vous le dis, monsieur le cap'taine...

L'enseigne Martel, ému, avait alors, en quelque sorte, adopté l'enfant et continué de l'appeler Pierrot l'Écureuil.

Il l'avait gardé comme brossier, lui avait appris à lire et à écrire et, quand le *Nyctalope* fut achevé de construire, Pierrot l'Écureuil avait été incorporé dans son équipage d'élite.

Faveur extraordinaire, car il n'y a pas de mousses à bord des sous-marins.

Pierrot l'Écureuil avait gardé dans ses rapports avec son père adoptif, son capitaine, comme il l'appelait toujours, une gaminerie familière qui cachait un fond de dévouement à toute épreuve, une admiration respectueuse et avec tout cela, une audace toujours joyeuse de vrai moineau parisien...

— Monsieur, disait cependant Jorry, qui en avait fini avec Brilo, veuillez me suivre, et toi aussi, moucheron !

Pendant cette courte scène, l'officier en second et les hommes de l'équipage du sous-marin avaient réussi tant bien que mal à s'asseoir sur la planche.

— Mes amis, leur dit gravement le commandant Martel, je ne sais si je vous reverrai. Les forbans qui se sont emparés du *Nyctalope* et de nous ont des projets que j'ignore. Mais c'est avec la ferme espérance de ne pas me tromper que je vous dis à tous : au revoir !

Et, très pâle, il passa devant la planche, serrant les mains enchaînées de ces hommes, de ces braves et rudes marins qui, tous, laissaient couler sur leurs joues de grosses larmes.

Cinq minutes après, le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil étaient enfermés dans la cabine numéro 3, qui se composait d'une pièce, où Brilo installa un second lit

emprunté à la cabine numéro 2, et d'une autre pièce, plus petite, aménagée en cabinet de toilette.

Le numéro 3, proprement dit, communiquait avec le couloir central par une porte qui fut condamnée, et avec la cabine numéro 2 par une autre porte, seule laissée praticable.

Et Jorry fit immédiatement connaître à son prisonnier les dispositions prises jusqu'à nouvel ordre.

— Monsieur, le mousse habitera avec vous dans la cabine numéro 3. Il y aura toujours Brilo ou moi dans la cabine numéro 2. Quand vous aurez besoin de quelque chose, vous frapperez. On ouvrira et on enverra le mousse où il faudra.

« Je dois vous avertir que Brilo et moi, nous sommes toujours armés, et que nous avons l'ordre formel de vous brûler la cervelle à la moindre tentative que vous feriez pour nuire à nous-mêmes ou aux projets du Maître.

« J'ajoute que vous n'aurez jamais d'armes entre les mains, que le mousse sera fouillé chaque fois, à la sortie et à l'entrée de la cabine, qu'il recevra vingt coups de fouet sur le dos, s'il vous apporte n'importe quoi en secret, et enfin que vous pouvez demander des livres, du papier et des crayons, tout ce qu'il vous plaira.

« À midi et à sept heures, le mousse ira chercher à la cuisine votre repas et le sien.

« Quant à vous promener sur la plate-forme, pour respirer l'air pur, ça viendra probablement. Mais le Maître n'a pas fixé les heures...

« Voilà, c'est tout ! Et maintenant, Brilo et moi, alternativement, mais continuellement, nous sommes à vos ordres, monsieur.

Et sur ce discours, Jorry referma la porte de métal.

Le commandant Martel et le mousse Pierrot l'Écureuil étaient seuls dans leur prison, appelée officiellement, à bord du *Nyctalope*, la cabine numéro 3.

CHAPITRE III

SOLITUDE OCÉANIQUE

Quelques jours plus tard, après avoir traversé, de Gibraltar au cap Horn, l'océan Atlantique, après avoir remonté vers le nord une petite partie de l'océan Pacifique, et cela à la vitesse fantastique de quatre-vingts nœuds à l'heure, le *Nyctalope* s'arrêta.

Il était sept heures du matin.

Au sud-ouest, le soleil montait au-dessus de la mer calme, et le sous-marin, émergeant d'un mètre à peine à la surface de l'eau, se laissait bercer à la vague comme une énorme haleine endormie.

Tout à coup, le panneau central s'ouvrit et un homme parut. Il sauta sur la plate-forme, releva le garde-fou et marcha vers un endroit de la coque, à l'arrière, où l'on pouvait remarquer un assez profond renflement.

Ce renflement était produit par un canot en aluminium complètement ponté, qui était encastré dans la coque du sous-marin.

Le matelot attendit. Et soudain une partie du pont du canot se souleva, poussée de l'intérieur par un homme qui dit :

— C'est fait !

Alors, les deux matelots enlevèrent le canot de son alvéole, le laissèrent glisser à la mer et s'y embarquèrent.

Pendant qu'ils armaient les avirons, deux autres hommes sortirent du sous-marin et se dressèrent sur la plate-forme.

L'un était vêtu d'une vareuse de laine noire, serrée à la taille par un ceinturon en cuir de même couleur. Des culottes également en laine noire et des bottes molles montant jusqu'au-dessus du genou, complétaient son costume.

L'autre était habillé de la même manière, mais ses vêtements, au lieu d'être noirs, étaient d'un gris clair, du même gris que la vareuse, les pantalons et les bottes des matelots en attente dans le canot. Mais, tandis que les matelots portaient un béret bleu, le Ravageur et son lieutenant Askold – car c'étaient eux – étaient coiffés du casque colonial.

— Capitaine, fit Askold en étendant le bras vers une terre qui émergeait des flots à quelques encablures du *Nyctalope*, voici l'île déserte, l'île sans nom...

— Je la reconnais ! fit Hugues de Mauduit d'une voix sombre. C'est là que j'ai commencé à souffrir, par l'injustice et la cruauté des hommes.

Il jeta sur l'île un regard où un observateur aurait pu discerner une expression de douleur mêlée à une fulguration de colère, et il reprit :

— Les prisonniers sont prêts ?

— Ils le sont, répondit Askold.

— Qu'ils embarquent !...

Et le Ravageur recula jusqu'à un coin de la plate-forme, s'appuya du dos au garde-fou, croisa les bras et laissa son regard errer vers l'île déserte, qui élevait au-dessus de

l'immensité de la mer trois cônes de rochers abrupts, entre lesquels se devinaient des arbres.

Askold se pencha au-dessus de l'écouille et cria :

— Amenez le premier convoi !...

Alors, précédés et suivis de deux matelots en uniforme gris, qui tenaient ostensiblement un revolver à la main, huit hommes montèrent l'un après l'autre sur la plate-forme.

Ils étaient pâles ; une colère morne se lisait dans leurs yeux et sur leurs visages. Chacun d'eux portait sur l'épaule un lourd ballot.

Sur un signe d'Askold, le canot s'approcha de la plate-forme, du côté où elle n'avait pas de garde-fou, et un à un, passant avec une fierté dédaigneuse devant le Ravageur du Monde qui, les bras croisés, les regardait froidement, les huit hommes s'embarquèrent, suivis par les deux matelots armés.

— En avant ! ordonna aussitôt Askold.

Poussé par les quatre avirons des deux rameurs, le canot s'éloigna du sous-marin.

Quelques minutes après, il abordait l'île devant une petite plage bordée, au fond, d'une haute falaise ; les huit hommes débarquèrent seuls, et le canot revint.

— Amenez le second convoi ! cria Askold.

Ce fut la même scène et la même manœuvre, le même débarquement sur l'île et le même retour du canot avec ses deux rameurs et ses deux matelots armés.

Vivement, les rameurs remirent le canot dans son alvéole, refermèrent les panneaux de son pont, et on les

entendit qui, à l'intérieur du sous-marin, reboulonnaient le fond du canot à la coque même du *Nyctalope*.

Le Ravageur du Monde fit un simple geste, et Askold cria :

— Amenez Martel !

Une minute s'écoula, et le commandant Ludovic Martel, très pâle, visiblement ému, parut sur la plate-forme. Son mousse Pierrot l'Écureuil le suivait.

— Monsieur, fit le Ravageur, voyez...

Et son bras tendu montrait, là-bas, l'île sinistre dans la crudité du soleil, et sur la plage on voyait dix-sept hommes alignés près d'un entassement de ballots.

Alors, le commandant Martel comprit. Ses lèvres frémissaient, deux larmes jaillirent brusquement de ses yeux.

Cependant, le Ravageur continuait :

— Monsieur, je connais cette île. Il y a des terres que l'on peut ensemer et cultiver. Il y a des chèvres sauvages que l'on peut capturer et domestiquer. Les ballots que vos hommes ont emportés contiennent des graines de toutes sortes, des instruments aratoires, des armes blanches, que je suis allé acheter moi-même, ainsi que les nouveaux costumes dont nous sommes vêtus, dans le port de Malaga, une nuit où nous étions arrêtés près de la côte espagnole.

« Vos hommes, si le hasard ne leur envoie pas de navire pour les rapatrier, pourront vivre là, y fonder une colonie prospère et paisible, ou bien ils pourront s'y entre-tuer à leur aise et y périr misérablement.

« Criez-leur votre adieu, monsieur, car vous allez quitter ces parages pour n’y plus revenir !... »

Ces paroles avaient été prononcées d’abord avec une indifférence glaciale, puis avec une ironie cinglante et féroce.

Or, les exilés, là-bas, avaient reconnu leur commandant. On les vit agiter tous ensemble leurs bérets en l’air et crier des paroles ardentes et confuses, où ceux qui étaient sur la plateforme du *Nyctalope* purent distinguer :

— Adieu ! nous vivrons !... Nous nous vengerons un jour ! Vive la France !...

— Vive la France !... crièrent le commandant et Pierrot l’Écureuil, en proie à une exaltation douloureuse.

Mais il semblait que l’île s’éloignait, que les hommes débarqués là-bas se rapetissaient, que leurs cris s’entendaient de moins en moins.

Le commandant Martel se rendit compte que, lentement, le *Nyctalope* s’était remis en marche, qu’il repartait.

Alors, il eut, avec une violence brutale, la sensation torturante de la séparation... Ces hommes, abandonnés là-bas, c’étaient son lieutenant, son équipage, ses marins choisis entre mille, ses frères en quelque sorte. Il lui sembla que son cœur se déchirait... Et aussitôt, instinctivement, il se tourna vers le Ravageur qui, toujours debout et les bras croisés, regardait d’un air sombre et dur se rapetisser l’île déserte.

Et une indignation formidable fit bondir contre cet homme énigmatique le commandant Martel.

— Bandit ! hurla-t-il, comme fou de douleur et de colère. Infâme brigand !...

— Cap'taine ! dit une voix douce, tandis que des mains tremblantes se cramponnaient à ses bras levés.

Déjà Ludovic Martel était à deux pas du Ravageur, impassible. Il allait se jeter sur lui, lorsque la voix douce et le geste suppliant de Pierrot l'Écureuil l'arrêtèrent net.

Il recula, frémit, s'essuya le front et, par un effort prodigieux de volonté, se calma instantanément.

— Merci, mon petit ! murmura-t-il d'une voix contenue, en posant sa main droite sur la tête de l'enfant. Tu m'as empêché de me souiller au contact de cet homme...

Il regarda bien en face le Ravageur et ajouta :

— Bandit ! je suis en ton pouvoir. Tu m'as volé mon sous-marin... tu m'as séparé de mes hommes... tu m'as condamné à être une sorte de mort vivant, à rester l'impuissant témoin des brigandages que tu médites ! Soit !

« Mais sache bien que je ne serai pas ton complice, même par l'inaction. Fais-moi surveiller de près, gredin ! car à la première occasion, ne durerait-elle qu'une minute, je ferai sauter ou couler ce sous-marin. Je te dis cela parce que, même envers un infâme coquin comme toi, je ne veux pas agir en traître...

« Garde-moi ! garde-toi !... Sache-le bien : dès maintenant, je n'aurai qu'une pensée, qu'un but, qu'un espoir : détruire le *Nyctalope*, et nous tous avec lui !

« Ces paroles sont les dernières que tu entendras sortir de ma bouche. Adieu !...

Et, admirable d'indignation contenue, de courageuse et noble fierté, le commandant Martel, tenant Pierrot l'Écureuil

par la main, passa devant le Ravageur du Monde, immobile et comme de marbre. Puis, sans tourner la tête, il s'enfonça dans l'escalier au bas duquel l'attendaient Jorry et Brilo, revolver au poing.

Le Ravageur semblait n'avoir rien entendu.

Ses yeux sombres fixaient toujours l'île sans nom, qui, déjà, s'estompait et se perdait dans les brumes diaphanes montant de la mer, sous la chaleur du soleil...

Déchirées par le sous-marin en marche, les vagues ruisselaient à ses pieds et parfois mouillaient ses bottes, sans qu'il y prît garde.

Bientôt l'île ne fut plus qu'une tache grise dans la brume lumineuse et, enfin, elle disparut tout à fait.

Alors, le Ravageur, comme se parlant à lui-même, grommela avec une étrange émotion dans la voix :

« Le plus dur est fait !... Ces hommes sont des Français... Je ne me pardonnerais jamais si un seul était mort de ma main... Mais je ne pouvais pas les rendre à la civilisation... Ils auraient tout raconté, et mes véritables ennemis, ceux qui me connaissent, se seraient tenus sur leurs gardes... Plus tard, peut-être, je reviendrai ici... Et je verrai !... Quant au commandant Martel... »

Qu'allait-il dire encore, cet homme étrange ?

Il se tut. Pendant quelques minutes, tête baissée, il resta plongé dans une méditation profonde.

Et soudain il releva la tête, se tourna vers Askold, toujours immobile derrière lui, et, transfiguré, l'œil en feu, la

lèvre frémissante, il gronda, en tendant vers l'est son poing menaçant :

— Nous voilà libres, Askold, libres d'aller à la vengeance ! Libres de courir les plus formidables aventures ! Libres de terroriser le monde, ce monde que nous haïssons tous deux d'une même haine !... À l'Amérique, d'abord, Askold ! Nous penserons ensuite à l'Europe !...

Askold ne tressaillit même pas.

D'une voix calme, sèche et soumise à la fois, il dit :

— Quelle vitesse ?

— Soixante-dix nœuds !

— Quel but ?

— Le golfe de Venezuela et le port de Maracaïbo !

— Navigation en surface ?

— Non ; tu resteras par trente mètres au-dessous du niveau de l'océan.

Le Ravageur fit un geste, comme d'adieu, à l'île invisible, et il descendit dans le sous-marin.

D'un pas rapide il traversa la salle à manger, le salon, et il entra dans la chambre du commandant, qu'il avait fait sienne.

Automatiquement, la porte se referma sur lui.

Il alla droit vers un cadre fait de lames d'argent très minces, dans lequel il y avait la miniature d'une femme au visage fier et doux à la fois, encadré de cheveux blancs, à demi cachés sous une grande mantille noire.

Ce cadre était suspendu au-dessus d'un lit de fer.

Le Ravageur du Monde contempla ce portrait avec une violente émotion. C'était la seule chose que, dans ses poches, il avait apportée de terre.

Soudain il tomba à genoux, le front sur le bord du lit, et un sanglot le secoua tout entier, tandis qu'il gémissait d'une voix atrocement douloureuse :

— Maman !... Maman !... Ma pauvre maman !...

* * *

Cependant, calme et froid à son poste d'officier, Askold lançait des ordres.

Le sous-marin s'enfonçait en diagonale et, parvenu à trente mètres au-dessous du niveau de la mer, il s'élançait à toute vitesse, fendant sans bruit les masses liquides. Effroyable et merveilleux engin de guerre et d'aventure, instrument d'une volonté terrible, il allait vers l'énigmatique vengeance, vers le mystère encore incompréhensible, vers le terrifiant inconnu...

CHAPITRE IV

LES CAPTIFS

Aussitôt après que le merveilleux sous-marin *Nyctalope* se fut mis en route, s'éloignant avec rapidité des parages de l'île déserte, le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil furent conduits par Brilo dans la cabine numéro 3, qui devait être leur prison.

Cette cabine se trouvait tout à fait à l'arrière du *Nyctalope*, à bâbord, entre le poste du timonier et la cabine numéro 2, qui devait être la chambre de garde de Brilo et de Jorry, chargés par le Ravageur de la surveillance des prisonniers.

La cabine numéro 3 donnait, d'ordinaire, accès au couloir circulaire qui faisait le tour du sous-marin. Mais cette porte fut condamnée et on ne laissa praticable que la porte faisant communiquer la cabine numéro 3 avec la cabine numéro 2.

Ainsi, le commandant Martel ne pouvait sortir de sa prison qu'en passant devant ses gardiens.

— Monsieur, lui dit Brilo quand ils furent dans la cabine, à moins d'incidents, le sous-marin voguera en surface au moins deux heures par jour. Pendant ces deux heures, vous vous promènerez sur la plate-forme.

— C'est bien ! fit Martel. Laissez-moi.

Brilo salua militairement et sortit.

Alors, l'officier tomba sur sa couchette, prit sa tête dans ses mains et se plongea dans une douloureuse rêverie.

Il avait de quoi souffrir ! Son puissant *Nyctalope* lui avait été volé. Au lieu de concourir à accroître la puissance de la France, le sous-marin allait être, désormais, dans les mains du Ravageur du Monde, un terrible instrument de piraterie, de vengeance et de carnage ; l'équipage français, cette petite troupe de vaillants marins, que le commandant Martel avait lui-même formés et qu'il aimait tous comme des frères, cet équipage était maintenant abandonné dans une île déserte et inconnue ; enfin, lui-même était là, prisonnier, n'ayant d'autre ami à bord que Pierrot l'Écureuil, son petit mousse !...

Que faire ?...

Martel leva la tête et vit Pierrot l'Écureuil qui, assis, lui aussi, sur une couchette, le regardait.

Et dans ce regard d'enfant, Martel vit tant de dévouement affectueux, tant d'intelligence et tant d'audace, qu'il comprit que, si jeune qu'il fût, le mousse vaudrait un homme, le cas échéant.

Et, naturellement, il se mit à causer avec lui, presque comme avec un égal en âge et en expérience.

— Pierrot, dit-il, tu m'es dévoué, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à la mort, cap'taine ! répondit l'Écureuil avec un éclair dans les yeux.

— Et la France, tu l'aimes ? Parle bas, Pierrot !

— De la même manière que je vous aime ! répondit l'enfant avec une simplicité sublime et en baissant la voix le plus possible.

— Alors, tu m'aideras, si je travaille à empêcher le Ravageur de faire du mal à la France ?

— Oh ! cap'taine, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez.

— C'est bien, mon enfant !... Dans un moment de juste colère, j'ai dit à ce forban qu'à la première occasion je ferai sauter ou couler ce sous-marin, afin que mon instrument de défense et de gloire française ne devienne pas un engin de crime et de piraterie...

« Certes ! ma résolution n'a pas changé. Mais la destruction du *Nyctalope* et notre mort ne doivent être considérées que comme la ressource dernière.

« Mieux vaudrait, pour le bien de notre patrie et du monde, nous évader et retourner en France. Là, je construirais d'autres sous-marins et dans toutes les mers du globe, nous donnerions la chasse au *Nyctalope*, jusqu'à ce que nous ayons détruit le nid de pirates qu'il est devenu !...

— Vous avez raison, cap'taine ! dit Pierrot l'Écureuil avec une juvénile et jolie assurance. Mais j'ai pensé à une chose, moi aussi.

Dans sa douleur, Ludovic eut la force de sourire en entendant cet enfant parler avec une telle vaillance.

— Et à quoi as-tu pensé ? demanda-t-il affectueusement.

— À faire d'une pierre deux coups.

— Explique-toi ! Mais encore une fois, parle bas ! Nos gardiens sont là, de l'autre côté de cette cloison... Ils pourraient nous entendre !...

— Voilà, cap'taine... S'évader, c'est bien... Mais en s'évadant, on pourrait peut-être avarier en même temps le *Nyctalope*. Je ne sais pas comment, par exemple, ni de quelle

manière. Mais vous êtes si savant, mon cap'taine, que vous trouverez certainement un bon truc...

« Et si, pour que ce truc réussisse, vous avez besoin de risquer la vie de quelqu'un, eh bien ! je suis là, vous savez !...

— Brave garçon ! s'écria le commandant Martel en se levant et en prenant le mousse dans ses bras. Ah ! quel que soit le mystère de ta naissance, je suis sûr que tu es bien Français, toi !...

L'officier s'assit sur la même couchette que l'enfant, et il reprit d'une voix très basse :

— Tu as raison, petit. Et ton idée est excellente. Nous évader, et, en nous évadant, détruire le *Nyctalope* et faire mourir ceux qui l'ont traîtreusement volé à la France, ce serait une double victoire !...

« Mais pour agir, nous aurons besoin de toutes nos forces et de tout notre sang-froid. Depuis quelques jours, nous avons peu et mal dormi. Il faut nous faire une raison, maintenant. Tu vas te coucher, et moi aussi. Nous dormirons jusqu'à ce qu'on t'appelle pour aller chercher le repas de midi. Et ensuite, après avoir bien dormi, après avoir réparé nos forces, nous chercherons ensemble le moyen d'exécuter le plus tôt possible notre double projet.

« Ce sera difficile. Mais, avec de l'adresse, du sang-froid et du courage, nous pourrons y arriver...

« Viens, que je t'embrasse ! Je pourrais être ton père, tu sais !...

Tout pâle d'émotion et de fierté, Pierrot l'Écureuil, le jeune mousse, sentit se poser sur son front les lèvres du célèbre lieutenant de vaisseau Ludovic Martel !...

— Ah ! cap'taine ! cap'taine ! put-il dire seulement.

Et il se laissa coucher, comme un petit enfant, tout bouleversé par ces soins paternels dont, pour la première fois de sa vie, il éprouvait la réconfortante douceur.

Très attendri lui-même, le commandant Martel ôta sa vareuse, déboutonna son col, ôta ses souliers et s'étendit sur son étroite couchette.

Il avait cette forte volonté et ce calme d'esprit qui font que certains hommes, supérieurement doués par la nature, domptent leurs nerfs et dorment quand ils le veulent.

Après un dernier regard sur l'héroïque petit mousse, dont la fatigue accumulée pendant des jours avait déjà raison, il ferma les yeux.

Et bientôt, dans leur cabine, les deux prisonniers furent également plongés dans un sommeil réparateur.

CHAPITRE V

ÉTRANGE EXISTENCE

Or, tandis que les prisonniers prenaient un repos nécessaire, leurs mystérieux vainqueurs se préparaient à l'exécution de leurs énigmatiques et sinistres projets.

Dans la vaste cabine qu'on appelait la bibliothèque et qui servait aussi de poste aux cartes, Hugues de Mauduit et son lieutenant Askold étaient debout, en face l'un de l'autre, de chaque côté de la table centrale.

Le Ravageur avait le doigt sur une carte étalée devant eux, et, du doigt, il suivait une ligne imaginaire, en disant :

— Vois-tu, Askold, nous sommes ici, à ce point de l'océan Pacifique, par cent vingt et un degrés de longitude occidentale et quarante degrés de latitude nord... Nous allons doubler le cap Horn. Nous remonterons à toute vitesse la côte est, puis la côte nord-est de l'Amérique du Sud. Dans quelques jours, nous serons dans la mer des Antilles... Et là...

Il se tut, leva la tête, tandis que son doigt s'arrêtait sur un point de la carte et, un éclair dans ses yeux noirs, il reprit :

— Là, ce sera notre première vengeance ! Quand nous aurons pénétré dans le golfe de Maracaibo et dans le port de cette ville, nous agirons...

Ces simples mots, « nous agirons », avaient une signification plus terrible que les plus atroces menaces...

Qu'entendait par là le Ravageur du Monde ?

Askold devait le savoir, car, d'une voix que la colère rendait sifflante, il dit simplement, lui aussi :

— Oui, Maître, nous agirons !...

— En attendant, reprit Hugues de Mauduit, tu veilleras, Askold, à ce que l'homme de vigie posté à l'avant soit toujours sur le qui-vive. À la profondeur où nous sommes, tant que dure le jour, on peut voir là-haut, à la surface, la masse d'un navire... chaque fois que l'homme de vigie en apercevra un, il devra le signaler. Nous monterons, alors, à la surface, nous le reconnaitrons et si, par bonheur, c'est un navire de commerce du Venezuela où un navire de guerre des États-Unis, en ce cas, malheur à lui, trois fois malheur !...

— Bien, Maître ! fit impassiblement Askold. Voilà pour le jour. Mais la nuit ?

— Pendant la nuit, nous naviguerons en surface. À travers son hublot, la vigie observera l'horizon. Chaque fois qu'un feu de navire sera signalé, nous irons le reconnaître... Et ce sera comme pendant le jour...

Le Ravageur consulta encore la carte, murmura deux fois : « Maracaïbo », puis, impérieux :

— Laissez-moi, Askold...

Le lieutenant s'inclina et sortit...

Il passa dans le couloir, par la porte de bâbord, et se dirigea à l'avant, vers le poste de la vigie.

Il y entra et vit Raynor, assis sur un haut tabouret, au centre du poste. Ce tabouret était à la volonté de l'occupant, mobile sur son pivot, de telle sorte que la vigie pouvait scruter

la mer à l'avant, à bâbord et à tribord par trois hublots garnis d'un cristal épais, mais d'une limpidité absolue...

Lorsque le sous-marin se trouvait à une grande profondeur, là où n'atteignent plus les rayons du soleil, il éclairait sa route en allumant un très puissant projecteur électrique, disposé un peu en arrière des trois hublots de la vigie et qui lançait en éventail, à cent mètres à travers la masse d'eau, une très vive lumière.

— Rien de nouveau, Raynor ?

— Non, lieutenant.

— Lorsque Caltic viendra te remplacer, tu lui passeras la consigne. La voici.

Et Askold transmet à la vigie les ordres précis du Ravageur, du Maître affectueusement respecté et aveuglément obéi.

Il faut savoir que les deux hommes de vigie. Raynor et Caltic, se remplaçaient de six heures en six heures, de telle sorte qu'ils veillaient alternativement moitié de jour et moitié de nuit. Ainsi, Raynor était de service de six heures du matin à midi, et de six heures du soir à minuit ; Caltic, lui, veillait de midi à six heures du soir et de minuit à six heures du matin. Pendant les heures de non-veille, l'un et l'autre, à moins d'incidents graves, n'étaient tenus à aucun service à bord. Ils pouvaient, à leur gré, dormir, lire, s'amuser à quelque travail volontaire, ou se promener sur la plate-forme, si le *Nyctalope* naviguait en surface. Pendant les heures de veille, il leur était permis de fumer la pipe et aussi de boire, mais de l'eau pure seulement ; une carafe pleine et un verre étaient suspendus à des crochets, à portée de la main, de manière qu'ils n'eussent même pas à descendre de leur siège.

L'on voit, par ces détails, avec quel ordre et quelle précision le service des vigies était réglé.

Il en était de même pour tous les autres services.

Ces règlements étaient l'œuvre du commandant Martel. Après s'être emparé du *Nyctalope*, le Ravageur n'avait eu qu'à les appliquer, pour qu'instantanément tout fonctionnât, avec son équipe de pirates, comme cela avait fonctionné avec l'équipage des marins français.

Ayant donc transmis la consigne, Askold sortit du poste de vigie et, par le couloir de tribord, il se rendit au corps de garde.

Là, autour de l'escalier de l'écouille centrale, il trouva Poutkine, Brasky et Kenny en train de vérifier le mécanisme des lance-torpilles.

Il les quitta après avoir donné un coup d'œil à leur travail et entra dans la chambre des machines. Les mécaniciens Lunoir, Fippe et John surveillaient la marche du moteur, du générateur électrique, des pistons. Ils huilaient, graissaient, frottaient, surveillaient les instruments contrôleurs de la marche, de la profondeur d'immersion, etc....

Askold passa. Dans la salle à manger de l'équipage, il constata que le nègre Jack – qui servait aussi à certaines heures de valet de chambre pour les officiers – accomplissait en ce moment son office d'aide-cuisinier, en préparant la table pour les hommes de la première tournée, par roulement, à une heure de distance. Dans la cuisine, le maître-coq, nommé Larkin, surveillait ses fourneaux.

Askold flaira la soupe en souriant et passa aussitôt dans la chambrée, que l'on appelait aussi « poste de l'équipage ».

Dans cinq hamacs, il vit la vigie Caltic, le timonier Dumas et les mécaniciens Aspar, Ted et Barrot. Les cinq hommes dormaient.

Le lieutenant se garda de les réveiller, et sortant du poste par la porte de bâbord, il suivit le couloir jusqu'à la cabine numéro 2. La porte sur le couloir en était ouverte. Il vit Brilo et Jorry en train d'astiquer des carabines, dont une trentaine étaient rangées sur la couchette. Brilo et Jorry, en effet, en sus de leurs fonctions de gardiens, étaient chargés de l'armurerie.

— Que fait le prisonnier ? demanda Askold, en pensant seulement au commandant Martel, car, pour lui, le mousse n'existait pas.

— Il dort.

— C'est ce qu'il a de mieux à faire.

Et Askold, reprenant le couloir, entra enfin dans le poste du timonier.

Là, devant la roue à poignées d'acier, la boussole montrait une aiguille aimantée ; et, sous les yeux du timonier, divers instruments disposés sur un tableau fixe à la paroi, lui indiquaient la rapidité de la marche, la profondeur d'immersion, ainsi que le nombre de milles marins parcourus depuis une certaine heure. Et au milieu de ces instruments luisait le pavillon d'un téléphone haut-parleur, chargé de transmettre instantanément et nettement au timonier les indications de la vigie ou les ordres lancés d'un point quelconque du sous-marin par le Maître ou le lieutenant. Ces téléphones haut-parleurs se retrouvaient d'ailleurs dans toutes les pièces du merveilleux *Nyctalope*, si bien que, d'un endroit quelconque, les ordres et les indications nécessaires pouvaient être lancés à l'homme chargé de les exécuter ou d'en tenir compte. À côté

de chaque appareil, un système de commutateurs permettait de donner à la voix une ou plusieurs directions, de telle sorte que l'ordre ne fût entendu que de l'homme ou des hommes qu'il intéressait.

— Rien de nouveau, Fengal ? demanda Askold.

— Non, lieutenant.

— C'est bien !

Et Askold, ayant ainsi visité tous ses hommes d'équipage, se retira au poste d'officier, où le règlement l'obligeait à se tenir, lorsqu'il ne se promenait pas à travers le sous-marin, pendant le temps où il était de service, c'est-à-dire de six heures à midi et de six heures à minuit. Le capitaine du bord, c'est-à-dire le Ravageur maintenant, assurait le service d'officier de quart de midi à six heures du soir et de minuit à six heures du matin. C'était, en somme, pour les deux chefs, le même règlement que pour les vigies, les timoniers et les mécaniciens. Il y avait cependant cette différence que, pendant leurs heures de quart, timonier, vigie et mécaniciens ne pouvaient jamais quitter leur poste, même pendant une minute, tandis que les deux chefs pouvaient, selon leur caprice ou les besoins du service, circuler à travers tout le sous-marin. De plus, les hommes mangeaient en deux équipes, tandis que les deux officiers prenaient ensemble leurs repas à onze heures et demie du matin et à cinq heures et demie du soir.

On voit maintenant comment était réglée la vie à bord du *Nyctalope*. Ce rapide aperçu était nécessaire, pour que ne soit pas diminué pour le lecteur l'intérêt passionnant des tragiques et stupéfiants événements dont le *Nyctalope* allait être tantôt le théâtre, tantôt la cause, tantôt l'instrument et tantôt les trois à la fois !

CHAPITRE VI

LE « NYCTALOPE » SE DÉMONTRE

Quatre jours après être sorti des parages de l'île déserte, le *Nyctalope* se trouvait à vingt milles au large des côtes du Brésil, à hauteur de Rio de Janeiro.

Comme les mécaniciens procédaient au nettoyage hebdomadaire et partiel des machines, le sous-marin allait à petite allure et naviguait en surface.

Il était huit heures du soir : le soleil, bas dans le ciel, touchait de son globe étincelant la ligne de l'horizon.

La mer était douce, sans une vague, à peine clapotante aux flancs du sous-marin.

La grande écoutille était ouverte ; et sur la plate-forme où le garde-fou avait été dressé, le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil se promenaient en silence.

Soudain, Pierrot l'Écureuil s'arrêta, mit la main en abat-jour sur les yeux et fixa un point de l'horizon, vers le nord-ouest.

— Que regardes-tu, petit ? demanda le commandant Martel affectueusement.

— Il me semble bien, capitaine, que je vois une fumée, là-bas.

À son tour, Ludovic Martel mit sa main en abat-jour et ses yeux de marin ne tardèrent pas à distinguer, en effet, dans

le ciel incendié par le soleil couchant, une longue traînée de fumée.

La vie que menaient les deux prisonniers depuis quatre jours était fort monotone. La première journée, après avoir bien dormi, ils avaient étudié ensemble un projet d'évasion conçu par l'officier.

Le lendemain, à la suite de réflexions profondes, ils avaient d'un commun accord adopté ce projet, lequel, s'il réussissait, avait le double avantage de leur rendre la liberté et de couler à fond le sous-marin.

Mais, bien que ce fût le seul projet pratique et possible, il était d'exécution très difficile, étant donnés la surveillance continuelle et le réel emprisonnement dont le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil étaient les impuissantes victimes.

Il fallait profiter d'une occasion propice, d'une occasion qu'on ne pourrait pas faire naître. Elle devait venir du hasard ou de la Providence ! En tous cas, depuis que leur plan avait été définitivement arrêté, Ludovic Martel et Pierrot l'Écureuil avaient pris les précautions nécessaires pour ne pas laisser échapper l'occasion, si elle se présentait, aussi dormaient-ils à tour de rôle, de manière à être alternativement toujours en observation. Et celui qui veillait se tenait aux écoutes, attentif aux moindres bruits du navire sous-marin, aux moindres déplacements des gardiens de la cabine numéro 2.

N'ayant d'autre sujet de conversation utile et agréable que ce terrible projet dont ils ne pouvaient évidemment pas parler continuellement, les deux prisonniers commençaient à trouver leur existence affreusement triste et monotone.

Leur seule distraction était, avec la lecture, la promenade d'une ou deux heures qu'ils faisaient chaque jour, sous la surveillance de Brilo ou de Jorry sur la plate-forme.

Et là, le moindre incident maritime leur était agréable et prenait à leurs yeux de reclus, forcément oisifs, une importance énorme. Et ils s'intéressaient à ces incidents avec cette passion naïve qu'ont tous les marins pour le moindre des petits faits nouveaux survenant en mer.

Ce soir-là donc, la traînée de fumée découverte dans le ciel et signalée par Pierrot l'Écureuil absorba immédiatement toute leur attention.

Ils regardaient au nord-ouest.

Au bout de cinq minutes, Ludovic Martel tressaillit.

— C'est un navire de guerre.

Il resta encore attentif.

Là-bas, un navire, en effet, surgissait à l'horizon.

Et, tout à coup, Ludovic Martel s'écria :

— Quatre cheminées très hautes... C'est un croiseur cuirassé des États-Unis du type *Maryland*...

Le vaisseau était encore bien loin, et c'est à peine si on pouvait le distinguer à l'œil nu. Mais un véritable marin connaît les caractéristiques de tous les bateaux de guerre du monde, et, selon les parages où on se trouve, il lui est assez facile de désigner presque toujours, sans erreur, la nationalité et le type du navire en vue...

À peine Ludovic Martel avait-il prononcé ces mots : « Croiseur cuirassé des États-Unis du type *Maryland* », qu'il

se retourna brusquement ; un strident coup de sifflet venait de déchirer l'air.

Ce signal, cet appel, c'était Brilo qui venait de le lancer : le pirate avait encore le sifflet d'acier à la bouche.

Une minute après, la tête d'Askold coiffée du casque colonial paraissait à l'écoutille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vaisseau de guerre, États-Unis, au nord-ouest, fit laconiquement Brilo.

Et il disparut.

— *Aoh !* fit Askold, soudain très pâle.

Presque aussitôt, il reparut et sauta sur la plate-forme.

Mais, derrière lui, surgit Hugues de Mauduit, tête nue. Le Ravageur tenait à la main une longue-vue.

Il ne parut pas s'apercevoir de la présence de Ludovic Martel et de Pierre l'Écureuil qui, soudain, anxieux, sans savoir pourquoi, regardaient le groupe formé par le Ravageur, Askold et Brilo.

— Ton épaule ! fit le Ravageur au matelot.

Brilo tourna le dos à son maître, et son épaule gauche servit d'appui à la longue-vue du chef.

L'observation dura plusieurs minutes.

Et les prisonniers purent voir le visage du Ravageur se crispier, pâlir, prendre une expression de dureté, de joie et de haine féroce. Son émotion devait être bien vive, car lorsqu'il

abaissa la longue-vue, ses mains tremblaient. Mais cette émotion ne dura que quelques secondes.

Ayant passé la longue-vue à Askold, il s'avança d'un pas rapide jusqu'au garde-fou, en disant :

— C'est le *California*, croiseur cuirassé... Enfin !

Et, cramponné d'une main au garde-fou, tendant l'autre main vers le navire en un geste menaçant, il gronda :

— Le *California* ! précisément le vaisseau commandé par l'un des hommes qui m'ont fait le plus de mal !...

« Ah ! le destin est d'accord avec moi pour la vengeance !

« Marche ! marche, navire maudit ! Marche à la mort que te réserve le Ravageur du Monde !...

Et il resta là, le poing tendu, frémissant, statue vivante de la haine.

Le commandant Martel avait entendu ces effroyables paroles. Il ne put retenir le généreux élan de son cœur. Et, s'avançant rapidement vers le Ravageur, il le toucha doucement à l'épaule avant que Brilo eût pu l'arrêter, et il dit en même temps, d'une voix tremblante d'émotion :

— Monsieur ! qu'allez-vous faire ?...

Hugues de Mauduit se retourna. Il fut visiblement étonné de voir là son prisonnier, qu'il n'avait même pas aperçu tout à l'heure.

Son visage, à la fois noble et dur, refléta d'abord une vive contrariété. Mais aussitôt, cette expression disparut pour faire place à celle du triomphe et de la cruauté.

Et, d'une voix sombre et contenue, il prononça :

— Ce que je vais faire, monsieur ? Cela ne vous regarde pas, mais je vous le dirai tout de même... Vous voyez ce beau navire qui s'avance vers nous à la vitesse de vingt nœuds à l'heure ?... Dans quelques minutes, il sera dans nos eaux...

« Eh bien ! ce beau navire, je vais l'attaquer, monsieur !

« Je vais le couler, le détruire, et anéantir avec lui son commandant et ses cinq cents hommes d'équipage...

— Monsieur ! s'écria Ludovic Martel affolé d'indignation, vous ne ferez pas cela !...

— Je ferai cela : je suis le maître !... Ce sera mon premier acte de justice... Mais assez !... Brilo !...

Dans sa douleur, dans sa colère indignée, Ludovic Martel eut la pensée brusque de sauter sur le Ravageur, de rouler à la mer avec lui, de l'étrangler et de le noyer dans les flots pour empêcher ainsi l'énorme crime.

Tous ses muscles se tendirent, il bondit en avant...

Mais Askold et Brilo l'empoignant déjà, l'entraînaient brutalement jusqu'au bas de l'escalier de l'écoutille, le poussaient dans le couloir et le jetaient dans la cabine numéro 3, où Pierrot l'Écureuil, qui avait suivi en courant, put entrer avant que Brilo refermât la porte.

Askold remonta seul sur la plate-forme.

Il ramassa la longue-vue qu'il avait laissé tomber et qui avait été retenue par un des piliers du garde-fou. Militairement dressé devant le Ravageur, il porta la main à son casque de toile blanche en disant :

— Quels ordres, Maître ?

Le Ravageur regardait le navire. Il se retourna et son visage était d'une pâleur de cadavre ; ses yeux étincelaient.

— Je commanderai moi-même la manœuvre, déclara-t-il. Fais préparer deux torpilles, une à bâbord, l'autre à tribord. On les lancera en même temps à mon commandement de feu ! Branle-bas de combat ! Tous les hommes à leur poste !

Sans répondre, Askold salua et disparut.

Resté seul sur la plate-forme, le Ravageur se tourna de nouveau vers le navire...

Le *California* était maintenant complètement visible.

Tout blanc, étincelant de cuivres que les dernières lueurs du couchant faisaient rougeoyer, il était assez bas sur l'eau, mais élevait très haut dans l'air ses cheminées fumantes entre ses deux mâts à tourelle.

Il marchait en longue diagonale à la rencontre du *Nyctalope*. Il apparaissait donc de trois quarts, mais assez de flanc pour que son pavillon rayé blanc et rouge, au coin bleu constellé de blanc, fût parfaitement visible, flottant à la brise du soir...

Bientôt, le superbe croiseur cuirassé ne fut plus qu'à moins d'un mille de distance et le Ravageur pouvait même distinguer les hommes allant et venant sur la plage arrière et un groupe d'officiers sur la passerelle.

Soudain, Hugues de Mauduit porta à ses lèvres un sifflet d'argent suspendu à sa chaîne de montre, et il en tira trois sons aigus suivis d'un roulement.

Alors, le matelot Poutkine parut sur la plate-forme. Il portait un drapeau roulé. Il le déroula. Il en planta la longue hampe dans une gaine adaptée tout exprès à un pilier du garde-fou, et le pavillon noir à tête de mort du Ravageur flotta sinistrement dans l'air...

Cela fait, le matelot resta immobile, raide, près du drapeau. Il tenait encore à la main un porte-voix qu'il venait de détacher de sa ceinture.

Dix minutes s'écoulèrent.

— Ils nous ont vus ! murmura le Ravageur.

En effet, sur le *California*, maintenant tout proche, une certaine agitation se manifestait. La plage arrière et la plage avant se garnissaient de matelots et d'officiers. Ceux qui se tenaient sur la passerelle faisaient des gestes. Hugues de Mauduit et son matelot pouvaient même entendre des paroles confuses.

— Oui ! oui ! murmura le Ravageur, demandez-vous quel est ce sous-marin inconnu qui arbore le pavillon noir de la mort, je vous le dirai bientôt...

Soudain, une fumée blanche apparut à l'une des tourelles du navire américain et une détonation retentit.

Bien qu'on fût en paix sur toutes les mers du globe, le commandant du *California* était évidemment intrigué par cet étrange sous-marin qui arborait un pavillon célèbre depuis les corsaires du dix-huitième siècle, dans l'histoire de la piraterie ; et il avait fait tirer le coup de canon d'avertissement, lequel, en langage maritime, signifie : « Arrêtez ! attendez qu'on vous reconnaisse, qu'on vous envoie un officier, qu'on sache qui vous êtes ! »

Alors, le Ravageur tendit la main vers Poutkine et celui-ci donna au Maître le porte-voix.

L'énigmatique personnage porta l'instrument à ses lèvres, et sa voix décuplée lança vers le croiseur cuirassé ces étranges et terribles paroles :

— Capitaine Johnson ! je sais que tu commandes toujours le *California*... Écoute !... Rappelle-toi la belle et malheureuse Bianca que tu as tant fait souffrir !... Rappelle-toi l'officier Felton, que tu as indignement humilié, que tes officiers et ton équipage ont renié et que les États-Unis ont voulu déshonorer !... Rappelle-toi et écoute encore... Felton était le fils de Bianca, et Felton est aujourd'hui le Ravageur du Monde !... Américains des États, dans cinq minutes, vous serez morts !...

Et, rendant le porte-voix à Poutkine, le Ravageur sauta dans l'écouille.

Le matelot enleva vivement le drapeau et suivit son maître.

À l'instant même, l'épais et lourd panneau de fermeture se soulevait mécaniquement, retombait, bouchait hermétiquement l'écouille, le garde-fou se rabattait et s'incrustait dans les rainures de la coque. Un bouillonnement agita la mer et le *Nyctalope* s'enfonça, disparut avant même que là-bas, à bord du *California*, les officiers et les marins, qui avaient entendu les extraordinaires paroles, fussent revenus de leur stupefaction...

À l'intérieur du *Nyctalope*, la scène effroyable se préparait activement.

Dans le corps de garde, à bâbord et à tribord, le Ravageur vit les torpilles dans les tubes de lancement, et, debout, les hommes chargés de la manœuvre des tubes : Brilo et Jorry à bâbord, Kenny et Brasky à tribord. Ils étaient tous graves et pâles, et leurs yeux brillaient d'un feu sombre.

— Où est le lieutenant ? dit-il.

— Dans la chambre des machines, répondit-on.

— Bien !

Et le Ravageur passa.

Il longea d'un pas rapide le couloir de tribord et entra dans le poste de vigie.

Raynor se trouvait là, sur son tabouret.

À la vue du Maître, il porta sa main à son bonnet.

— Donne-moi ta place, dit le Ravageur.

Raynor sauta sur le parquet.

Hugues s'installa.

— Avance davantage le pavillon téléphonique ! ordonna encore le chef.

Raynor saisit un large pavillon de corne monté sur un tube à encastrement, et il tira jusqu'à ce que le pavillon fût à vingt centimètres à peine du visage du Ravageur...

— Bien ! tiens-toi devant les commutateurs. Et établis les communications avec la machinerie, la timonerie et les torpilles.

Raynor abaissa trois manettes du tableau des commutateurs, et aussitôt le Ravageur, d'une voix terrible en sa sécheresse et sa froideur, lança ses ordres, que recevait le pavillon téléphonique et que les fils électrisés allaient conduire dans les diverses pièces du *Nyctalope*, où elles retentissaient à travers les téléphones haut-parleurs.

— Allô ! machinerie, allô ! vitesse six nœuds... Restez à quatre mètres de profondeur... Attention aux commandements de : « Halte ! » et de : « Machine en arrière !... »

— Entendu ! cria une voix dans le téléphone haut-parleur, dont le pavillon s'épanouissait fixé à la paroi, sous le hublot de face.

— Allô ! timonerie ! allô ! reprit le Ravageur.

« Barre à tribord, toute !... »

Puis, après une minute :

— Marche en avant !... Allô ! torpilleurs ! allô !... garde à vous au commandement !

Et, les yeux fulgurants, blême dans la lumière électrique éclairant le poste, le Ravageur tendit le cou vers le hublot de face.

Les eaux n'étaient pas tout à fait ténébreuses. Bien que le soleil fût maintenant couché, un reste de la clarté du jour semblait en diffusion dans la mer.

— Regarde, Rayor ! dit tout à coup le Ravageur d'une voix sifflante, voilà l'ennemi !

Et le maître et le matelot regardèrent avidement.

Là-bas, dans les eaux obscures, mais encore transparentes, une masse noire apparut... Elle passa, rapide : c'était la carène du *California*, dont le tirant d'eau était de huit mètres. On vit les bouillons produits par les tourbillons de l'hélice.

— Ils forcent leur vitesse ! ricana sourdement le Ravageur.

« Fous, qui pensent m'échapper aussi facilement !...

Il haussa les épaules et reprit, d'une voix plus élevée :

— Allô ! timonerie, allô !... barre à bâbord, toute !... Allô, machinerie, allô !... forcez de vitesse et stoppez au commandement de barre à tribord !...

Les diverses manœuvres s'exécutèrent. Il s'écoula deux ou trois minutes. Et par l'un des hublots, le Ravageur et Raynor virent reparaître dans la transparence confuse des eaux la masse noire du flanc du *California*. Ils virent le bouillonnement autour des hélices, puis la longue carène, puis l'éperon...

Le Ravageur laissa encore un moment filer le *Nyctalope* à rapide allure, et quand on eut dépassé le croiseur de quelques encablures, il cria :

— Allô ! timonerie, allô !... barre à tribord, toute ! Machinerie, stop !

Courant sur son erre, le *Nyctalope* décrivit un quart de cercle et s'arrêta... Presque aussitôt, à trois encablures à peine, la masse noire du *California* parut dans les eaux.

Alors, le Ravageur eut comme un frémissement de tout son être. Le moment terrible était venu. Le sous-marin était

immobile, perpendiculairement à la ligne que suivait le croiseur dont l'étrave passa bientôt devant le hublot de face...

— Allô ! torpilleurs, allô ! cria le Ravageur, d'une voix que la passion de la vengeance et de la haine satisfaites faisait ressembler à des rugissements de fauve. Allô ! paré à lancer les torpilles ! Allume les projecteurs, Raynor !

Le matelot fit un geste, et brusquement la mer obscure devant les hublots s'illumina... La masse du *California* parut alors très nettement énorme et noire dans les eaux claires... Le flanc du croiseur se présentait en plein, en face de l'éperon du *Nyctalope*...

— Allô ! garde à vous à lancer ! rugit le Ravageur... Ensemble... Attention... Feu !... Allô ! machine en arrière toute !...

Les eaux furent rayées de deux éclairs... Deux lances de feu frappèrent le flanc du croiseur, y pénétrèrent, s'y fichèrent, tandis que, très visiblement, le *Nyctalope* reculait.

— Touché ! fit le Ravageur avec une froideur encore plus terrible que son rugissement précédent.

— Oh ! Maître ! Maître ! s'écria Raynor avec exaltation. Il faut voir ! il faut voir !... remontons !... dans deux minutes, il sautera... Il faut voir !...

— Tu as raison ! dit le Ravageur maintenant impassible.

Et, dans le pavillon téléphonique, il prononça :

— Allô ! machinerie et timonerie, allô ! En surface, immédiatement ! Et tout le monde sur la plate-forme !

— Entendu ! glapirent deux voix confondues en un nasillement.

Il ne fallait pas deux minutes à l'équipage surexcité du *Nyctalope* pour faire monter le sous-marin de quatre mètres, c'est-à-dire jusqu'à la surface de l'océan... Le capot de l'écouille fut ouvert en un clin d'œil par Askold.

Mais voyant qui était derrière lui, calme et froid sur l'escalier, Askold, frémissant, s'effaça et laissa passer le Maître. Derrière lui, le lieutenant et les hommes bondirent, rués.

En cinq secondes, les dix-neuf pirates furent rangés sur la plate-forme, cramponnés au garde-fou, face au *California*... Le croiseur américain se trouvait maintenant à un mille de distance environ. Et on le voyait avec une merveilleuse netteté, éclairé qu'il était par les dernières rougeurs du crépuscule...

Et, brusquement, la seconde après l'instant où les pirates avaient surgi, ce fut l'épouvantable cataclysme.

Toute la masse du croiseur fut soulevée au milieu d'un remous énorme des eaux, tandis que deux sourdes détonations retentissaient coup sur coup.

En retombant aussitôt au milieu d'une clameur horrible des cinq cents hommes qui le montaient, le *California* se partagea, se divisa, se cassa net en trois morceaux... Il y eut des craquements sinistres qui purent être entendus à des milles de distance... Il y eut un tourbillon de flammes et de fumée, une formidable explosion, un fracas d'eaux en fureur... Les trois parties du navire s'entre-choquèrent, pulvérisant mâts et cheminées et tout s'abîma dans le gouffre des eaux tumultueuses, au milieu de mille clameurs déchirantes, de hurlements de folie, de cris désespérés. L'océan s'entr'ouvrit,

tourbillonna en un remous écumeux... Puis, une longue et haute vague passa... et plus rien !

Là où, deux minutes auparavant, cheminées empanachées et pavillon flottant, voguait avec fierté un magnifique navire monté par cinq cents marins, là même il n'y avait plus rien, rien que quelques épaves flottantes et des débris de corps humains que des requins, brusquement surgis des profondeurs, se disputaient dans des rejaillissements d'écume...

Secoués par le tangage et le roulis que l'agitation des eaux imprimait au *Nyctalope*, les pirates se cramponnaient plus nerveusement, et ils regardaient tous, sans mot dire, les eaux glauques sous lesquelles s'enfonçaient leurs victimes...

Dominant tous les autres de sa haute taille, l'ancien officier Felton, le savant Hugues de Mauduit, le terrible et mystérieux Ravageur du Monde, tête nue, les cheveux au vent, avait sans sourciller contemplé son atroce vengeance...

Quand tout fut consommé, il leva le bras au-dessus des eaux plates et désertes maintenant aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et il prononça d'une voix sonore, grave, funèbre :

— Le temps de la justice et de la vengeance est venu !... Chaque heure qui tombera maintenant dans l'éternité sonnera le glas de nos ennemis !...

Il laissa lentement retomber sa main et, impérieux :

— Enfants du Ravageur, dit-il, à vos postes !...

Tous soumis, respectueux et peut-être effrayés, les dix-huit s'inclinèrent et, deux par deux, disparurent dans l'écouille. Askold s'en alla le dernier.

Et le Ravageur du Monde resta seul.

Dans la nuit tombante, tandis que le *Nyctalope* était balancé par une légère houle, il garda ses yeux sombres fixés sur l'endroit où s'était englouti le croiseur.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

Bientôt, la nuit fut complète, nuit tragique, nuit d'horreur, pendant laquelle dans les eaux ténébreuses, les requins se livrèrent à un épouvantable festin... Et quand il n'y eut plus, dans le ciel du couchant, que la clarté des étoiles, un grand frisson secoua les épaules du Ravageur.

Et sa voix, avec un accent déchirant, retentit sur les flots silencieux. Cette voix disait, ou plutôt gémissait :

— Maman !... maman !... chacune de tes larmes sera payée par des flots de sang !... Chacun de tes cris de souffrance par mille cris de désespoir ! et ta vie par la vie de milliers d'hommes !...

Quel dramatique mystère y avait-il donc dans le passé de ce Ravageur pour qu'il ne pensât à sa mère qu'avec la cruauté d'un implacable vengeur ?...

Ayant gémi ces imprécations, Hugues de Mauduit fit un grand geste comme pour saluer l'océan.

Et il redescendit lentement, pâle et la tête baissée, dans les flancs du sous-marin.

Une minute après, le capot de l'écouille était fermé, le garde-fou rabattu et, sinistre, le *Nyctalope* s'enfonçait dans les eaux.

CHAPITRE VII

ÉVASION PRÉPARÉE

Or, pendant ces événements si tragiques, que faisaient le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil ?

À peine avaient-ils été enfermés dans la cabine numéro 3, que Ludovic Martel s'était laissé tomber sur sa couchette. Serrant son front de ses mains tremblantes, il ne put retenir les larmes qui se pressaient sous ses paupières.

Larmes d'indignation, de colère et de douleur à la pensée du crime auquel les pirates allaient faire servir son merveilleux et puissant *Nyctalope*, crime abominable qui serait certainement suivi par d'autres crimes.

En voyant pleurer son capitaine, Pierrot l'Écureuil fut plus violemment ému qu'il ne l'avait jamais été. Ah ! c'est que, pour tirer des larmes à un intrépide marin comme le commandant Martel, il fallait que les événements fussent singulièrement terribles et désespérés !

Le jeune mousse s'approcha de l'officier, lui prit les mains avec une naïve tendresse, et s'écria :

— Cap'taine ! oh ! ne pleurez pas !... Ne pleurez pas !...

Cette voix d'angoisse tira Ludovic Martel de sa faiblesse momentanée. Il leva la tête, essuya ses yeux d'un geste brusque et, la voix sourde :

— Tu as raison, petit ! Il est indigne de pleurer. Il faut agir.

« Nous ne pouvons pas empêcher l'affreux attentat qui va se commettre, mais il faut que cette abomination ne puisse pas recommencer. Il faut fuir cette nuit. Il faut couler le sous-marin cette nuit même. Pas de délai ! Plutôt mourir qu'être le spectateur impuissant de ce que ces mystérieux forbans appellent leur vengeance.

« Tu n'as rien oublié ?

— Non, cap'taine ! répondit Pierrot l'Écureuil.

— Tu sais bien ce que tu dois faire ?

— Oh ! oui...

— Il faudra agir dans les ténèbres, sans parler, sans hésiter, sans se tromper. Nous avons fixé notre rôle à chacun de nous deux. La moindre erreur, le moindre retard, le moindre bruit pourraient nous faire échouer. Et si nous échouons, petit, ne l'oublie pas, c'est fini pour nous ! On nous fouillera, on trouvera le passe-partout, on me le prendra, et jamais plus nous ne pourrons sortir à notre gré de cette épouvantable prison !

— Soyez tranquille, cap'taine ! fit le mousse avec assurance. Vous serez content de moi !

En quoi consistait donc le projet d'évasion ?...

Le voici.

Lors de la prise du sous-marin par Hugues de Mauduit et ses hommes, le commandant Martel avait été rapidement et brutalement fouillé.

On lui avait enlevé tout ce qui se trouvait dans ses poches, afin qu'il ne lui restât aucune arme, si par hasard il avait eu sur lui un revolver, un couteau, un simple canif.

Mais une des poches de son pantalon, une poche intérieure spéciale, avait échappé aux investigations précipitées des vainqueurs.

Cette poche, Ludovic Martel l'avait fait faire tout exprès pour y garder, de manière à l'avoir toujours sur lui, un passe-partout en acier plat, petit, presque sans manche, qui ouvrait toutes les portes du sous-marin.

Toutes les pièces du *Nyctalope* communiquaient entre elles et aussi avec le couloir circulaire au moyen de portes à fermetures hermétiques. Les cloisons étaient toutes ainsi des cloisons étanches, une fois les portes closes. De la chambre du commandant, un appareil électrique permettait d'ouvrir et de fermer ces portes, soit toutes à la fois, soit quelques-unes ou même une seulement. D'autre part, on pouvait sortir des pièces sur le couloir en abaissant une simple manette. Mais on ne pouvait entrer du couloir dans les pièces, ou passer de l'une dans l'autre, – sans emprunter le couloir, – qu'au moyen d'un passe-partout que le commandant Martel seul possédait, mais en double.

L'une de ces deux clefs avait été trouvée par Hugues de Mauduit, suspendue à un crochet dans la chambre du commandant. Et le Ravageur, préoccupé d'autres soucis, n'avait pas pensé qu'il pouvait exister une seconde clef en possession de son prisonnier.

Lorsque la cabine numéro 3 avait été affectée à l'officier français et à son mousse, les pirates condamnèrent la porte donnant sur le couloir, en enlevant la manette d'ouverture et

en bouchant le trou de la serrure avec un morceau d'acier fortement coincé.

La cabine numéro 3 n'avait donc d'issue que par la cabine numéro 2. Or, nous venons de le dire, on ne passait directement d'une pièce dans l'autre qu'au moyen de la clef. Les pirates pensaient donc que les prisonniers ne pourraient par sortir sans leur permission ? Mais comme les pirates eux-mêmes devaient pouvoir entrer à tout moment de la cabine numéro 2 dans la cabine numéro 3, ils avaient adapté à la porte, du côté des gardiens, la manette enlevée à l'intérieur de la cabine numéro 3.

Par conséquent, les gardiens seuls, du moins le pensaient-ils, pouvaient ouvrir la porte faisant communiquer les deux cabines.

Mais Ludovic Martel avait toujours sa clef. Il pouvait donc sortir, non par le couloir, dont la serrure avait été à dessein obstruée avec le morceau d'acier coincé, mais par la cabine numéro 2. Sortir !

C'eût été facile, en effet, si la cabine numéro 2 n'avait pas été continuellement occupée, jour et nuit, soit par Brilo ou Jorry, soit par tous deux à la fois. Et ces gardiens, qui avaient à la ceinture un revolver chargé, ne dormaient jamais en même temps.

Passer dans la cabine numéro 2 même quand, par hasard, un seul des deux gardiens s'y trouvait, eût été pour les prisonniers une insigne folie, car en supposant qu'ils pussent, quoique sans armes, avoir raison du gardien armé, qu'auraient-ils fait ensuite ? Où seraient-ils allés ?

Leur plan d'évasion était de courir à l'escalier du canot, d'entrer dans l'embarcation, de larguer les boulons qui la

retenaient à la coque du *Nyctalope* et de monter ainsi à la surface de la mer. Pour fuir ainsi, en effet, peu importait à quelle profondeur se trouvait le sous-marin. Le canot était ponté et hermétiquement clos. Détaché de la coque du *Nyctalope*, il devait donc bondir comme un ballon à la surface de la mer, et, son poids étant naturellement de beaucoup inférieur au poids de l'eau qu'il déplaçait, il constituait un « plus léger que l'eau », comme un ballon gonflé de gaz constitue « un plus léger que l'air ».

Mais dans le trajet de la cabine à l'escalier du canot, les fugitifs n'auraient aucune chance de passer inaperçus, car l'entrée de l'escalier du canot se trouvait au beau milieu du corps de garde, où des hommes étaient toujours occupés à quelque travail.

Pour s'introduire dans l'escalier du canot et s'y cacher, il fallait donc saisir le moment précis où, pour un motif quelconque, la cabine numéro 2 et le corps de garde seraient également déserts.

Or, voilà pourquoi le capitaine venait de dire :

— Il faut fuir cette nuit même.

Il espérait, avec logique et bon sens, que les pirates voudraient assister au spectacle de la destruction du croiseur américain ; après avoir lancé les torpilles, le Ravageur ferait remonter le *Nyctalope* à la surface et permettrait à tout l'équipage d'aller sur la plate-forme pour jouir de l'agonie du navire.

On a vu que le commandant Martel ne se trompait pas dans ses prévisions. Et dès qu'il eut décidé de profiter de l'occasion si tragique, toute son attention se trouva concentrée sur les mouvements du sous-marin. Il connaissait si bien le

Nyctalope, son œuvre, qu'aux seuls bruits qui lui parvenaient, il pouvait fixer le sens des manœuvres accomplies...

— Tu sais, dit-il encore à Pierrot l'Écureuil, tu sais qu'une fois dans le canot, il ne faudra pas laisser se refermer le panneau du trou qui y donne accès. Tu en coinceras la charnière avec tes souliers, que tu auras suspendus à ton cou. Ainsi, le trou restera ouvert et quand, ayant largué les boulons d'attache, nous enverrons le canot, et nous dedans, à la surface de la mer, le trou étant demeuré à découvert, l'eau s'y engouffrera, remplira en vingt secondes le corps de garde et les couloirs. Il n'en faut pas davantage pour que le *Nyctalope* coule à fond immédiatement. Il ne remontera plus et sera l'éternel tombeau de ces bandits !...

On voit quel était le double plan d'évasion pour les prisonniers et de destruction pour le sous-marin.

Et ce plan allait s'exécuter !...

En effet, tapis contre la porte de la cabine numéro 2, Martel et l'Écureuil entendirent Jorry et Brilo sortir.

C'était le moment où ces deux hommes se rendaient au corps de garde pour être de service aux torpilles...

Puis ce furent successivement les bruits – sinistres par leur signification, leur but et leurs terribles effets – des manœuvres d'allée et venue du sous-marin, du lancement des torpilles, de la remontée à la surface, de l'ouverture bruyante du capot de la grande écoutille et, enfin, de la ruée des pirates sur l'escalier sonore, vers la plate-forme.

Un tel silence suivit ensuite, que les deux prisonniers percevaient distinctement les battements de leur cœur.

— Pierrot ! fit l'officier, c'est le moment !...

— Je suis prêt, cap'taine !

Et Ludovic Martel introduisit dans la serrure la petite clef qu'il tenait à la main. La porte s'ouvrit. Puis l'officier ouvrit celle de la cabine donnant sur le couloir, en abaissant simplement la manette. Suivi de Pierrot l'Écureuil, il courut au corps de garde... Là, personne !...

Mais par l'écouille, les fugitifs virent les pirates qui, rangés sur la plate-forme, leur tournaient tous le dos.

Vite, ils entrèrent dans la cage de l'escalier conduisant au canot, un escalier étroit et tournant.

À la dernière marche, sous le panneau fermant le trou qui conduisait dans le canot, ils s'accroupirent.

— Nous ne pouvons pas encore ouvrir le panneau, souffla Ludovic Martel. Les ressorts crisseront, ils entendraient, là-haut, sur la plate-forme.

— Attendons ! fit Pierrot l'Écureuil. Pourvu qu'en descendant, Brilo et Jorry n'aillent pas voir dans la cabine numéro 3 ce que nous devenons...

— J'espère que non ! Ils resteront au corps de garde, sans doute, à causer de ce qui va se passer, de ce...

Une violente détonation coupa la parole à l'officier.

Le *California* venait de sauter !

Et alors, s'efforçant de dompter la terrible émotion qui couvrait leur front d'une sueur froide, le cœur battant, les mains frémissantes, tapis l'un contre l'autre dans les ténèbres, sur la dernière marche de l'escalier, le commandant Martel et l'Écureuil attendirent que les pirates eussent commencé de

quitter la plate-forme et de redescendre dans l'intérieur du sous-marin.

CHAPITRE VIII

S'ACCOMPLIRA-T-ELLE, L'ÉVASION ?

— Cap'taine, fit tout à coup Pierrot l'Écureuil, c'est le moment !...

On entendait, en effet, le bruit caractéristique de l'eau entrant dans les water-ballast : le sous-marin s'enfonçait.

— Écoutez, fit encore le mousse. Tous les forbans regagnent leurs postes. Brilo et Jorry, sûrement, sont en marche vers la cabine numéro 2. Qu'ils aient l'idée de regarder tout de suite dans la cabine numéro 3, ils ne nous verront pas et ils donneront l'alarme. On fouillera le sous-marin. Cap'taine... dans une minute, il sera trop tard...

— Calme-toi, Pierrot ! souffla Ludovic Martel. Pendant que tu écoutais, j'ai largué les boulons... Attention, je soulève les panneaux. Suis-moi !

L'obscurité était à ce point complète que le mousse et l'officier ne se voyaient même pas, bien qu'ils fussent l'un près de l'autre à se toucher au moindre mouvement.

Mais Pierrot l'Écureuil connaissait tellement tous les détails de construction du *Nyctalope*, qu'il n'eut aucune peine à suivre le commandant Martel.

Les panneaux ouverts étaient, l'un celui de la coque du sous-marin, l'autre celui de la coque du canot.

Quand on était entré dans le canot, il fallait d'abord refermer le panneau du sous-marin, ensuite celui du canot. Puis on

larguait quatre boulons spéciaux qui retenaient le canot au *Nyctalope* et, devenu libre, le canot montait à la surface de l'océan, comme un ballon gonflé de gaz monte dans l'air.

Une fois à la surface, les occupants du canot n'avaient qu'à ouvrir son écoutille, à mettre les rames à leurs tolets, et à voguer dans la direction choisie.

Mais nous savons que Ludovic Martel et Pierrot l'Écureuil ne voulaient pas seulement s'évader. Ils avaient encore un autre but, plus important même à leurs yeux : ils voulaient couler à fond le *Nyctalope* et tous les forbans qui s'en étaient emparés.

Pour cela, ils n'avaient qu'une chose à faire : laisser ouvert le panneau de la coque du sous-marin... Alors, dans ce trou rond, large de soixante-quinze centimètres, l'eau s'engouffrerait en un formidable torrent et, en moins de deux minutes, envahirait le corps de garde, les couloirs, les chambres ouvertes du sous-marin, peut-être même la chambre des machines et le *Nyctalope* coulerait, devenu le cercueil de son équipage de pirates.

Mais cette opération n'était pas si simple, ni si facile qu'elle le paraissait au premier abord.

En effet, le panneau du sous-marin était disposé de telle sorte que si, par une inadvertance insensée ou involontairement, on omettait de le refermer avant de larguer le canot, il se refermait de lui-même automatiquement et avec une force qui dépassait la pression de l'eau.

Il fallait donc, non seulement le laisser ouvert, mais encore l'empêcher de se refermer sur lui-même...

C'est pour cela que le commandant Martel et son mousse avaient emporté, suspendus au cou, leurs souliers, alors qu'il leur aurait été si commode de les laisser dans leur cabine.

Ludovic Martel comptait enfoncer ces souliers comme des coins, dans les charnières du panneau et empêcher, par conséquent, celui-ci de se refermer complètement...

Passer de la cage de l'escalier dans le canot n'avait pas demandé une minute à l'officier et à son mousse.

Mais pour placer dans la charnière les quatre souliers, c'était une autre affaire, et plus difficile et plus longue !

En effet, l'obscurité, nous l'avons dit, était absolue.

D'autre part, pour que les souliers pussent tenir dans la charnière et ne dégringolassent pas dans l'escalier, il fallait qu'ils fussent déjà coincés, avant que le panneau fût en voie de fermeture. Or, si on fermait le panneau volontairement, il fallait manœuvrer le mécanisme de déclenchement (qui ne fonctionnait automatiquement de lui-même qu'après la fermeture du panneau du canot) ; et si l'on manœuvrait ce mécanisme, le panneau se rabattait avec une telle force et une telle rapidité qu'il était impossible, même à deux hommes s'arc-boutant de toute leur vigueur, de ralentir le mouvement de cette fermeture.

Il fallait donc saisir l'instant fugitif, et, au moment où le déclenchement se produirait, jeter les souliers dans les charnières : ils seraient comprimés, tassés, mais formeraient tout de même ainsi un tampon inerte qui laisserait le panneau suffisamment entre-bâillé pour que l'eau se précipitât en assez grosse quantité à la fois dans le sous-marin.

Et comment saisir, dans l'obscurité, cet instant propice, d'une durée de deux ou trois secondes à peine, pour jeter dans les charnières les souliers, que Ludovic venait d'attacher ensemble au moyen de leurs cordons ?... Comment les faire tomber, toujours dans l'ombre, bien exactement dans cette charnière invisible ?...

Certes, pendant les longues heures où il réfléchissait sur leur projet d'évasion, le commandant Martel avait bien envisagé ces difficultés.

Et il les avait résolues.

Comment ?

En se disant qu'au moment voulu, et malgré le danger qu'il y avait à cela, il donnerait de la lumière.

Éclairer l'escalier, les passages des panneaux et un peu l'intérieur du canot lui-même, était chose facile.

Il suffisait, pour Ludovic Martel, en ce moment agenouillé près de Pierrot l'Écureuil, dans le fond du canot, de se pencher, d'étendre le bras dans le sous-marin et de tourner un commutateur électrique qui se trouvait dans l'intérieur du *Nyctalope*, au bord de l'ouverture du panneau circulaire.

Ce simple mouvement allumerait une forte lampe électrique voisine.

Or, plus de temps qu'il n'en faut pour lire ces explications indispensables, s'était déjà écoulé depuis que le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil avaient entendu les bruits annonçant que le sous-marin s'immergeait.

Combien de minutes ?... deux, trois peut-être. C'est peu, semble-t-il. C'était beaucoup, si l'on pense qu'il fallait une

minute à peine à Brilo et à Jorry pour se rendre du corps de garde dans la cabine numéro 2, et pouvoir constater que la cabine numéro 3 était vide... Une minute de plus leur suffirait alors pour donner l'alarme...

Et ce fut ce qui arriva.

Au moment où, dans le canot, le commandant Martel se penchait pour atteindre le commutateur électrique et donner de la lumière, une bruyante sonnerie retentit au corps de garde.

— Le signal d'alarme ! fit Pierrot l'Écureuil, atterré.

Brusquement, Ludovic Martel retira son bras sans avoir touché le commutateur.

Il ne s'agissait plus maintenant de donner de la lumière, de jeter les souliers, de coincer le panneau de fermeture !... Il s'agissait de partir, tout de suite, instantanément, sans une seconde de délai.

— Vite ! fit le commandant avec sang-froid, fermons le panneau du canot. Celui du sous-marin se refermera automatiquement. Tant pis. Ce sera la guerre !...

Tout en parlant, aidé dans l'obscurité par Pierrot l'Écureuil, l'officier avait rabattu le panneau du canot, et ils le boulonnaient. Puis, tous deux ensemble, ils larguèrent les boulons qui retenaient le canot à la coque du *Nyctalope*, et, tout à coup, une forte secousse les jeta l'un sur l'autre : délivré, le canot montait d'un bond à la surface de l'océan. Il ne s'était pas écoulé trente secondes depuis le retentissement du signal d'alarme !...

Une autre secousse, plus violente, rejeta encore l'un sur l'autre les deux évadés. Ils comprirent ce qui arrivait : jailli

hors de l'eau en raison de sa force ascensionnelle, le canot retombait sur les vagues.

— L'écoutille ! cria Ludovic Martel, rudement.

— Oui, cap'taine.

Il y eut un crissement d'acier, une poussée sur une plaque, et dans le pont du canot se fit une longue et large ouverture rectangulaire, par où le ciel immense apparut, illuminé d'étoiles...

— Les avirons ! fit le commandant, de la même voix rude.

— Oui, cap'taine.

Et en un instant, les quatre avirons, dont était muni le canot, furent accrochés à leurs tolets...

— Là-bas, fit l'officier en tendant les bras, un phare. Voguons !...

En effet, dans la nuit, à l'ouest, une lueur intermittente était comme un œil tantôt blanc, tantôt rouge, qui s'ouvrait et se fermait dans les ténèbres. C'était un phare. De quel côté ? Les deux fugitifs n'auraient su le dire.

Mais qu'importaient la situation géographique, la dénomination politique de la côte ?... Que ce fût dans l'Ancien ou le Nouveau Monde, c'était un pays, un pays civilisé, policé ; un pays où l'on ne trouverait pas de pirates.

Et ce phare, là-bas, ce phare mystérieux, c'était le salut !...

— Voguons ! voguons ! faisait Ludovic Martel, exalté.

En cadence, mais avec une fébrilité visible, l'officier et le mousse maniaient les avirons, et le léger canot d'aluminium volait sur l'eau, sur cet océan dont les vagues arrondies et calmes semblaient se faire les bienveillantes complices des fugitifs.

Pas de vent, pas de houle : c'était un temps idéal !

Mais, tout à coup, sans cesser de ramer, l'officier murmura :

— Ils vont s'apercevoir que nous nous sommes évadés avec le canot...

— Eh bien ? fit le mousse, froidement.

— Ils remonteront à la surface, fouilleront la nuit avec les projecteurs...

— Ils nous découvriront, continua impassiblement le gamin, et ils nous donneront la chasse...

— C'est-à-dire, compléta Ludovic Martel, qu'en trois minutes, ils seront sur nous !...

— Et vous n'aviez pas pensé à cela, mon cap'taine ? demanda Pierrot l'Écureuil avec un sérieux qui aurait été comique en des circonstances moins pleines de périls...

— Ma foi non, mon petit !

— Eh bien ! cap'taine, s'écria le mousse avec un naïf orgueil, j'y ai pensé, moi, et j'ai mon idée...

— Laquelle ? demanda l'officier, surpris.

Au lieu de répondre, et toujours ramant avec vigueur, Pierrot l'Écureuil osa interroger le capitaine.

— À combien de distance croyez-vous que nous soyons de ce phare, cap'taine ?

— À deux ou trois milles au plus... Lorsque le navire que le forban a fait sauter nous est apparu, la côte, quoique basse, était très visible... Et le phare doit être isolé en mer...

— Deux ou trois milles ? répéta le mousse. Est-ce que vous pourriez nager jusqu'au phare, cap'taine ?

— Avec cette mer calme, oui, probablement, répondit l'officier, qu'une émotion subite tenailla.

— Eh bien ! voici mon idée, reprit Pierrot l'Écureuil avec résolution. Si le *Nyctalope* vient à émerger, certainement il nous découvrira, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Alors, dès qu'il émergera et que le premier rayon de ses projecteurs le trahira, vous sauterez à l'eau, cap'taine, et vous nagerez droit sur le phare...

— Et toi ?

— Moi, je resterai dans le canot ; je virerai de bord, et je filerai vers le large... Naturellement, comme le canot s'élève au-dessus de l'eau énormément plus que la tête d'un nageur, c'est moi que les forbans découvriront... Ils viennent. Ils s'emparent de moi. Ils m'interrogent : « Où est le commandant Martel ? » Moi, d'abord, je fais la bête pour gagner du temps. Puis, comme à regret et feignant d'avoir peur des menaces qu'ils ne manqueront pas de me faire, je dirai que vous êtes resté dans le *Nyctalope* pour le couler à fond, comptant vous échapper par un des tubes de lancement de torpilles...

« Alors, vous comprenez, cap'taine, on cherche, on fouille le sous-marin de fond en comble, et comme il y a pas mal de recoins où un homme peut se cacher, ça prend du temps, cette exploration, sans compter le bon quart d'heure pendant lequel j'aurai déjà fait la bête en racontant des histoires...

« On ne vous trouve pas, naturellement !

« Alors, on se remet à fouiller la mer avec les projecteurs. Mais trop tard, messieurs les pirates ! Mon cap'taine a eu le temps de filer bon train et d'approcher si près du phare que c'est comme s'il était dedans.

« Bref, cap'taine, vous êtes sauvé. Vous retournez en France, vous construisez deux ou trois autres *Nyctalope* et, avec eux, vous vous mettez à la chasse du Ravageur du Monde.

« Et moi, parbleu ! qui suis resté avec lui, je trouverai bien moyen de filer en douce, dans la mer, des bouteilles bien bouchées, contenant chacune un papier dedans, et quelque chose d'écrit dessus.

« On trouve une de ces bouteilles, en mer ou sur les côtes. Ça vous aide dans votre chasse. Vous rencontrez le *Nyctalope*. Vous le coulez, et moi... et moi... Eh bien ! moi, pardi ! si je ne peux pas m'évader par un capot avant la bataille, je coule à fond, voilà tout. Mais j'ai sauvé mon cap'taine... Et vive la France !... Voilà !

Ce pittoresque, cet héroïque, cet effarant discours d'un enfant de quatorze ans, le commandant Martel l'avait écouté sans l'interrompre et tout en continuant de ramer en cadence.

Mais avant que Pierrot l'Écureuil eût fini de parler, de grosses larmes d'émotion jaillirent des yeux de l'officier, sur

ses joues elles coulaient, brillantes, à la clarté pâle de la lune et des étoiles. Et l'émotion lui serrait tellement la gorge que Ludovic Martel ne put pas parler.

Pierrot l'Écureuil vit les larmes sur la face blême de l'officier.

— Oh ! cap'taine ! s'écria-t-il, vous pleurez !... Pourquoi, mais pourquoi ?

— Ah ! brave petit ! brave petit !...

Et lâchant les rames, le commandant Martel prit le mousse à pleins bras, le baisa sur le front comme si cet enfant eût été son fils.

Mais à l'instant même, une sorte d'éclair jaillit dans la nuit, venant non pas du ciel, mais de la surface de la mer.

Pierrot l'Écureuil vit ce faisceau de lumière qui glissait sur les ondes obscures.

— Cap'taine ! cap'taine ! s'écria-t-il, d'une voix contenue, voilà les projecteurs du *Nyctalope* !... Jetez-vous à l'eau ! vite ! vite !

— Non, Pierrot, fit l'officier, je n'accepte pas ton sacrifice.

— Vous n'acceptez pas ! s'exclama le mousse avec stupeur.

— Je ne le dois pas !

Alors ce fut une scène aussi étrange que rapide.

L'enfant se dressa, et, avec un accent d'inconcevable autorité :

— Vous le devez, cap'taine ! dit-il. L'un de nous peut se sauver ; il faut que ce soit vous ! Cap'taine, vous repris par le Ravageur, c'est comme si nous étions morts tous les deux. Et le forban est vainqueur sur toute la ligne ! Tandis que si vous vous sauvez, vous le vaincrez un jour.

« Qu'est-ce que je risque, moi ? Rien ! On ne tue pas un enfant !...

« Et que risque le monde entier, si vous vous laissez prendre ? Combien de navires coulés, combien d'hommes engloutis par le Ravageur !... Et ce sera votre faute, cap'taine, puisqu'en vous sauvant, vous pourrez un jour détruire le Ravageur... Cap'taine, au nom de la France, jetez-vous à l'eau, nagez, fuyez vers le phare, vers la terre !...

« Vite ! dans quelques minutes, il sera trop tard !...

Et l'héroïque enfant, qui puisait dans son âme la force d'un tel sacrifice et de semblables paroles, l'admirable petit Français déboutonna la vareuse de l'officier indécis, la lui ôta vivement, et sans que sa voix tremblât :

— Adieu, cap'taine ! marmonna-t-il. Et bonne chance ! Embrassez-moi !

Un grand frisson secoua le corps de l'officier. Ses yeux se portèrent sur le faisceau de lumière qui, lentement, se glissait à la surface de l'océan.

Et tout à coup, il s'écria :

— Tu as raison, Pierrot ! Le devoir est là, en effet, pour la France, pour l'humanité ! Mais je ne te dis pas adieu, ni merci ! Je te dis au revoir, Pierrot ! et le merci, c'est le monde entier qui te le donnera quand je t'aurai sauvé à mon tour.

Il étreignit l'enfant, l'embrassa et s'élançant, sauta dans les flots.

Vite, Pierrot l'Écureuil, fier maintenant de son acte, enleva une couple de rames de leurs tolets et les jeta dans le fond du canot.

Puis, s'asseyant à son banc et saisissant les deux autres rames, il vira de bord et se dirigea dans le sens opposé, tout à la fois au phare lointain, ainsi qu'au foyer plus proche du projecteur.

Il ramait depuis cinq minutes environ lorsque la projection électrique qui, peu à peu, se rapprochait de lui, l'atteignit, illuminant le canot.

Mais, contrairement à ce que redoutait Pierrot l'Écureuil, la lumière ne s'immobilisa pas sur lui. Elle passa et continua sa glissade circulaire.

Pierrot étouffa un cri de joie.

« Ils ne m'ont pas vu ! se dit-il. Tant mieux, car le cap'taine n'est pas encore assez éloigné de moi... Voguons ! Quand la lueur repassera, s'ils me voient, cette fois, je ne serai plus dans les eaux du cap'taine, et il pourra continuer tranquillement à nager vers le phare.

« Je me charge d'amuser les forbans, moi, assez longtemps pour que le cap'taine soit hors d'atteinte.

« Hop ! voguons !... »

Animé d'une vigueur nouvelle, il continua de ramer dans la direction même que suivait la projection. Il calculait très adroitement qu'il gagnerait quelques minutes sur la seconde atteinte du faisceau lumineux...

Et ce faisceau, qui balayait circulairement l'océan obscur, Pierrot l'Écureuil le suivait des yeux. Il le vit s'éloigner lentement, tourner, revenir, s'approcher...

Soudain, le canot de nouveau baigna dans la lumière.

Mais, cette fois, après avoir vacillé un moment à gauche et à droite, la projection lumineuse s'arrêta sur l'esquif.

« Y a pas, se dit Pierrot, je suis repéré. Voyons toujours !... »

Il n'eut pas à ramer longtemps.

Il entendit bientôt le bouillonnement que faisait l'hélice du *Nyctalope* et le bruit des vagues retentissantes, coupées par l'avant du sous-marin, qui naviguait en surface.

Et dans la nuit, singulièrement fantastique avec ce navire étrange glissant sur l'eau et projetant en avant un énorme rais de lumière, dans la nuit cependant calme, une voix forte s'éleva :

— Ohé ! du canot ! Stoppez ou nous vous coupons en deux !

Pierrot l'Écureuil lâcha les rames et cria :

— Stop ! je me rends...

Une minute plus tard, il voyait la masse noire du sous-marin s'immobiliser à deux brassées du canot, et il pouvait distinguer nettement sur la plate-forme quatre hommes debout contre le garde-fou.

— Abordez ! dit une voix que Pierrot l'Écureuil reconnut pour celle d'Askold. Abordez ou je fais feu !

Et il vit que le forban épaulait une carabine.

Docilement, il reprit les rames, et, en deux coups, il poussa le canot contre le sous-marin.

Aussitôt le canot fut saisi, enlevé, remis en place dans son alvéole par Jorry et Brilo, tandis qu'Askold empoignait lui-même Pierrot l'Écureuil par les bras, l'enlevait, et le plantait, debout, devant le quatrième personnage, qui n'était autre que le Ravageur.

La clarté qui, par l'écouille, venait de l'intérieur du sous-marin, frappait en plein le visage du Ravageur, et le mousse put voir que ce visage exprimait une terrible colère.

— Où est ton officier ? demanda tout de suite le Ravageur, avec une fureur qu'il ne pouvait pas dissimuler.

— Mon cap'taine ? balbutia Pierrot l'Écureuil, en faisant paraître une grande frayeur.

— Oui, ton capitaine. Voyons, réponds !...

Mais le mousse se cacha le visage dans ses bras et il se mit à pleurer.

Ah ! il n'eut pas grand effort à faire pour verser très réellement des larmes.

On pense quelle était la profonde émotion de cet enfant qui avait pu trouver, pendant un moment, au fond de son brave cœur de Français, tant de force, d'intelligence, de sang-froid.

La tension nerveuse tombait maintenant, et Pierrot l'Écureuil pleura.

Ces larmes, d'ailleurs, lui faisaient du bien, et lui permettaient aussi de gagner du temps, de ne pas répondre tout de suite ce qu'il avait décidé de dire, pour laisser au commandant Martel le temps de se sauver.

Mais Hugues de Mauduit n'était pas homme à s'attendrir.

— Il ne s'agit pas de pleurer ! gronda-t-il. Réponds ! Où est le capitaine ? Parle tout de suite, sinon, tout enfant que tu es, je te fais fouetter comme un homme jusqu'à ce que le sang ruisselle sur ton dos !...

À cette épouvantable menace, – qu'il ne redoutait pas, puisqu'il était décidé à parler, – Pierrot l'Écureuil parut frémir et, laissant retomber ses bras, joignant ses mains :

— Monsieur, je vous prie ! ne me battez pas !...

— Alors, parle !

— Eh bien ! fit le mousse en hésitant, le capitaine m'a dit de me sauver, si Dieu voulait que je me sauve... qu'il ne voulait pas avoir ma mort sur la conscience... qu'on était près de la côte... Qu'en ramant toute la nuit, je pourrais bien m'en approcher assez pour être recueilli par quelque pêcheur. Et alors, il m'a mis dans le canot, il a largué les boulons... et naturellement, je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la surface...

— Mais alors, s'écria le Ravageur, Ludovic Martel est resté à bord ?...

— Oui, monsieur... pour... pour...

— Allons, parle !

— Pour couler le sous-marin !...

— Tout le monde en bas ! hurla le Ravageur. Laissez l'écoutille ouverte. Un homme de vigie dans l'escalier... Que l'on cherche partout, partout !

En effet, comment douter des paroles de cet enfant ? Comment le Ravageur aurait-il pu imaginer l'héroïque, la sublime ruse conçue par le gamin ?...

Par contre, il savait mieux que personne que le commandant Martel était homme à couler le sous-marin et à périr dans ses flancs.

Pierrot l'Écureuil fut enfermé dans la cabine numéro 3, et tout l'équipage du forban fouilla méthodiquement le *Nyctalope*.

Dans sa prison, Pierrot l'Écureuil riait de bonheur.

Il avait sur lui une modeste mais solide montre en acier que Ludovic Martel lui avait donnée, un jour, pour le récompenser de sa bonne conduite.

Et maintenant, cette montre à la main, il regardait passer les minutes.

Oh ! comme les aiguilles marchaient lentement, à son avis !

Il comptait qu'une demi-heure au moins s'écoulerait avant que le sous-marin fût exploré de fond en comble dans ses moindres recoins, dans les multiples endroits où pouvait se cacher un homme, par conséquent avant que les pirates fussent convaincus que le commandant Martel n'était pas à bord.

Et Pierrot l'Écureuil raisonnait ainsi :

« Dix minutes depuis le moment où le capitaine s'est jeté à la nage et celui où j'ai été pris. Dix minutes d'explications. Trente minutes de recherche. Dix minutes ensuite de retard de toute sorte, quand on aura découvert que le cap'taine n'est pas à bord. Ça fera une heure entière. »

« Pas de danger qu'ils le rattrapent maintenant, même s'ils avaient l'idée de piquer droit sur le phare !...

« Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au cap'taine !... Mais il est si bon nageur, si vigoureux, si vaillant ! Puis, la mer est calme, la nuit n'est pas froide...

« Allons, ça réussit, ma petite ruse... Et j'ai roulé le Ravageur du Monde, moi, Pierrot l'Écureuil, le mousse !... Ah ! ah ! ah ! ah ! »

Et le brave garçon était tout heureux.

Il ne pensait pas à lui-même, ni aux dangers terribles qu'il allait courir désormais.

Et maintenant que la « ruse » avait réussi, il redevenait le vrai gamin de Paris qu'il était, insouciant et gouailleur. Il s'applaudissait lui-même d'avoir « monté un joli bateau au Ravageur du Monde » !

Or, comme il voyait enfin les aiguilles de sa montre indiquer qu'une demi-heure s'était écoulée depuis qu'il était enfermé là, il entendit des voix furieuses et la porte de la cabine s'ouvrir.

Hugues de Mauduit et Askold parurent, suivis de Brilo.

Le Ravageur était livide de rage, mais, avec son ordinaire sang-froid et sa puissance merveilleuse sur lui-même, rien dans sa voix ne trahit cette fureur, lorsqu'il dit :

— Le commandant Martel n'est pas à bord du *Nyctalope* !... Mousse, tu nous as trompés !...

Pierrot l'Écureuil était en train de remettre sa montre dans sa poche. Il ne répondit pas et se contenta de regarder le Ravageur avec une stupéfaction admirablement jouée.

— Oui, tu nous as trompés, répéta Hugues de Mauduit, avec un accent terrible dans sa froideur.

Et, après un silence menaçant, il reprit :

— Écoute ! Je te donne cinq minutes pour nous dire ce que tu sais ! Et je verrai cette fois dans tes yeux si tu mens ou non !... Réfléchis...

— Et que ferez-vous ? demanda Pierrot l'Écureuil, appelant à lui tout son courage. Que ferez-vous, monsieur, si vous croyez que je mens ?

— Je te ferai pendre par les pieds et je te ferai donner assez de coups de corde pour que tu en portes les traces toute ta vie. Puis, je t'enfermerai dans cette cabine et je t'y laisserai mourir de souffrances et de faim...

Ces horribles paroles avaient été dites avec une telle résolution cruelle, que Pierrot l'Écureuil frémit.

Malgré tout, c'était un enfant, et ces tortures dont on le menaçait auraient épouvanté même un homme dans la pleine force de l'âge.

Mais, encore une fois, il se raidit contre la crainte et contre l'émotion en pensant :

« Il faut laisser passer encore quelques minutes. Puis je raconterai une autre histoire qui me vient à l'idée et qui enlèvera au Ravageur l'idée de poursuivre le cap'taine. »

Il se prit la tête dans les mains et garda le silence.

Et, soudain, la voix du Ravageur se fit entendre de nouveau.

Elle disait :

— Les cinq minutes sont écoulées. Parle, ou sinon...

Pierrot l'Écureuil releva la tête et, avec une grande lenteur, feignant d'hésiter à chaque mot, l'ingénieux petit mousse raconta l'histoire fort intelligente qu'il venait d'imaginer.

— Eh bien ! dit-il, je vais parler !... Le cap'taine s'est évadé du *Nyctalope* dans le canot. Quand nous avons été en surface, nous avons ouvert l'écouille et nous nous sommes mis à ramer tous deux vers un phare dont on voyait la lumière.

« Nous voguions depuis deux ou trois minutes, lorsque nous avons entendu ronfler un moteur d'auto-canot. Nous avons hélé le plus fort possible.

« Et presque aussitôt nous avons été accostés par un canot automobile qui venait du phare même et se dirigeait vers les parages où l'on avait vu sauter un navire de guerre.

« Mon cap'taine et le patron du canot causaient depuis un instant lorsque j'ai vu, moi le premier, la lumière du projecteur.

« — C'est le *Nyctalope* ! a dit le capitaine.

« Puis il m'a commandé de rester dans le canot sous-marin et de voguer vers le large et, quand je serais pris, de raconter que je m'étais évadé seul et qu'il était resté, lui, à bord du sous-marin pour le couler...

— Et tu as obéi ? s'écria le Ravageur.

— J'obéis toujours à mon cap'taine ! répondit le mousse avec une fierté de gamin.

— Et le commandant Martel est passé dans le canot automobile ?

— Oui, monsieur ! C'était un auto-canot très bas sur l'eau ; il s'est immédiatement perdu dans la nuit du côté du phare, et je me suis mis alors à voguer vers le large. Voilà !

Ce récit, où il y avait une part de vérité et une part d'imagination, mais dont l'invention elle-même était basée sur un fait des plus vraisemblables, ce récit n'éveilla aucun doute dans l'esprit de Hugues de Mauduit et d'Askold.

Et Pierrot l'Écureuil faillit crier de bonheur, lorsqu'il entendit le Ravageur et son lieutenant causer ainsi :

— En ce cas, disait Askold, le canot est depuis longtemps au phare et même à terre... Inutile de courir après... Ce serait courir le danger de piquer dans un haut fond et voilà tout !...

— Certainement. Et Martel est sauvé, disait le Ravageur.

— Grâce à l'obéissance héroïque et au courageux sang-froid de ce moucheron ! grommela Brilo.

Les deux chefs se tournèrent de nouveau vers Pierrot l'Écureuil.

Et il sembla au mousse qu'en se posant sur lui, les regards de Hugues de Mauduit avaient changé d'expression.

Il y eut quelques minutes d'un impressionnant silence.

— Mousse ! fit enfin le Ravageur, d'une voix où perçait une étrange émotion... Mousse, en ce qui te concerne, je n'ai rien à te reprocher. Ton officier a commandé et tu as obéi. Et la manière dont tu as obéi prouve en faveur de ton intelligence et de ton courage. Ne parlons plus du commandant Martel, il est libre, et cela grâce à toi, car si tu n'avais pas menti avec tant de sang-froid lorsque nous t'avons pris, nous nous serions mis à la poursuite de l'auto-canot et nous l'aurions découvert, rattrapé et coulé...

« Mais, toi, tu es toujours mon prisonnier... Et je t'avertis que les précautions seront prises, maintenant, pour que le canot ne puisse plus servir à une évasion.

« Je pourrais me débarrasser de toi...

Hugues de Mauduit hésita, se tut, pendant qu'une fugitive rougeur colorait son visage... Il passa ses deux mains sur son front moite de sueur et, d'une voix encore adoucie, il reprit, comme parlant pour lui seul :

— Mais je suis trop discipliné moi-même dans ma révolte pour punir cet héroïque enfant d'avoir obéi à son chef.

Il se tut encore et, aux contractions de son visage, Askold, Brilo et Pierrot l'Écureuil lui-même purent voir avec surprise que dans l'âme du terrible Ravageur se livrait un étrange et mystérieux combat.

Mais enfin, Hugues de Mauduit demanda :

— Tu t'appelles Pierrot l'Écureuil, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur !

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans !

— Eh bien ! Pierrot l'Écureuil, tu n'es qu'un gamin, mais je veux te traiter comme un homme... Écoute ! je ne te demande même pas ta parole de ne pas t'évader, car je sais que toute évasion sera désormais impossible. Mais je te demande ta parole d'honneur de ne rien tenter dans l'intérieur sur les mécanismes du *Nyctalope*, contre sa sécurité. Si tu me donnes cette parole, tu seras libre d'aller et de venir, à condition, toutefois, que tu feras à bord l'office de mousse, sous les ordres directs du lieutenant Askold...

— Et si je ne donne pas cette parole ? fit Pierrot l'Écureuil avec assurance.

— En ce cas, mon petit, fit Hugues de Mauduit, sans pouvoir réprimer un sourire devant l'attitude du petit bonhomme, tu seras enfermé dans la cabine numéro 3. On t'y portera tes repas. Tu n'en sortiras qu'une heure par jour, pour une promenade surveillée, sur la plate-forme.

— Attendez que je réfléchisse ! fit le mousse.

Et il réfléchit, en effet.

« Ne rien tenter à l'intérieur sur les mécanismes du *Nyctalope*, se disait-il, ça ne m'empêche pas de lancer des bouteilles avec des billets dedans. Donc, je peux donner ma parole. Servir de mousse, ça me va, car je pourrai apprendre des choses qui seront peut-être utiles à mon cap'taine !...

« Tandis que si je suis enfermé, mince de bouteilles ! il n'y aura pas moyen !... Mais faut pas badiner avec l'honneur,

comme dit mon cap'taine. Je vais donner ma parole de « ne rien tenter à l'intérieur sur les mécanismes et contre la sécurité du *Nyctalope* »... À l'intérieur ! il s'agit de ne pas se tromper. Car pour un marin français, une parole d'honneur, c'est sacré... mais, encore une fois, ça ne m'empêche pas de lancer des bouteilles avec quelques mots d'écrit. Des bouteilles, des lettres, ça n'a rien à voir avec les mécanismes du *Nyctalope*.

« C'est dit. Allons-y carrément... »

Et, relevant la tête, il se dressa, étendit la main et dit, solennel et précis :

— Monsieur le Ravageur, je vous donne ma parole d'honneur de ne rien tenter, à l'intérieur, contre la sécurité du *Nyctalope*, sur les mécanismes du sous-marin. C'est bien ça ?

— C'est bien cela ! fit Hugues de Mauduit, souriant malgré la gravité qu'avait l'évasion du commandant Martel.

Il était à cent lieues de s'imaginer que, continuant très adroitement à lier sa loyauté de petit Français avec sa ruse de gamin de Paris, Pierrot l'Écureuil se réservait d'agir contre les forbans sans trahir le moins du monde sa parole d'honneur.

Et le Ravageur ajouta, en s'adressant à Brilo :

— Je te confie Pierrot l'Écureuil. Donne-lui son hamac, sa place dans la chambrée et son sac... Habille-le de neuf... et mets-le à la disposition du lieutenant...

Puis, se tournant tout d'une pièce, Hugues de Mauduit sortit de la cabine avec une hâte brusque.

Askold le suivit.

Les deux chefs allèrent droit à la bibliothèque et y entrèrent.

— Maître, dit respectueusement Askold, vous avez été faible envers ce gamin... Sans lui, l'officier français ne nous aurait pas échappé... Martel ira en France. Il construira des sous-marins. Il nous cherchera. Nous devons lutter contre lui au lieu de nous consacrer uniquement à notre mission de justice et de vengeance...

— Askold, répondit le Ravageur, avec un éclair dans ses yeux vifs, en ce qui concerne notre mission, je serai prompt et terrible comme la foudre. Justice et vengeance seront accomplies avant que Martel ait lancé un nouveau sous-marin. Un *Nyctalope* ne se construit pas en huit jours !...

Il baissa la tête et, d'une voix différente, il ajouta :

— Quant à cet enfant, ce n'est point par faiblesse que j'ai agi... Quatorze ans !... Ah ! maudits soient les hommes qui ont arraché mon fils naissant à sa mère !... Mon fils aurait cet âge, Askold, s'il eût vécu...

Et, s'étreignant le front de ses deux mains, le Ravageur se laissa tomber sur un siège, tandis qu'un sanglot étouffé contractait ses lèvres...

Askold le regarda gravement, s'inclina et sortit...

Mais, une fois dans le couloir, il murmura :

« Cette histoire de canot automobile me paraît bien étrange, si loin de la côte. Et les phares n'ont pas, d'ordinaire, un auto-canot à leur disposition. Je n'ai pas d'enfant à pleurer, moi, et l'attendrissement ne me rend pas aveugle... Je vais faire un tour près de ce phare et je dirai un mot aux gardiens, nous verrons bien s'il y a un canot automobile, par là-bas !...

S'il y en a, ce sera tard pour le rattraper, c'est entendu. Mais s'il n'y en a pas et que je ne découvre pas le commandant Martel, je mets une torpille près du phare et je le fais sauter. »

Et sur ces paroles si terriblement menaçantes, Askold entra dans la cage du timonier, pour diriger lui-même le sous-marin vers le phare.

Il agissait sans ordres, mais un pressentiment le poussait à agir sous sa propre responsabilité.

Et le *Nyctalope*, à petite allure, car Askold ne connaissait pas très bien la géographie sous-marine de ces parages, se dirigea vers le phare, en rasant la surface des eaux... Si Pierrot l'Écureuil avait su cela, quelle n'aurait pas été son angoisse !...

Mais il ne le savait pas et, tandis qu'il prenait des mains de Brilo le pantalon et la vareuse qu'il devait revêtir, il ne se doutait pas que chaque tour d'hélice du sous-marin le rapprochait de son capitaine, qu'il croyait définitivement sauvé !...

CHAPITRE IX

« QUI JE SUIS ?... REGARDE-MOI ! »

À l'instant même où le Ravageur du Monde s'abîmait dans sa mystérieuse souffrance, le lieutenant de vaisseau Ludovic Martel – qui n'était plus commandant, puisqu'il n'avait pas de commandement – s'accrochait des deux mains aux aspérités de l'énorme rocher sur lequel était bâti le phare.

Il était épuisé et s'il avait dû nager un quart d'heure encore sans repos, ses membres harassés lui auraient refusé tout service.

Et, s'écorchant les mains et les genoux aux rugosités de la roche, il parvint cependant à sortir de l'eau et à se traîner sur l'écueil.

Dès qu'il fut hors de l'atteinte des vagues qui déferlaient avec assez de force, il regarda dans la nuit, au large.

« Ah ! brave enfant ! s'écria-t-il en pensant à Pierrot l'Écureuil, tu m'as sauvé !... »

Aucune projection lumineuse n'était, en effet, visible sur la mer, ce qui prouvait que le Ravageur avait cessé toute recherche.

Après avoir un instant respiré, Ludovic Martel se releva et, suivant une rampe qu'à la clarté de la lune il put remarquer sur l'écueil, il se mit en marche.

Après une trentaine de pas à peine, cette rampe circulaire le conduisit au pied même de l'énorme cube de maçonnerie

sur lequel était plantée la tour du phare, et il se trouva devant un escalier étroit.

Il le gravit. Il arriva en une minute devant une porte, à droite de laquelle il vit briller dans le mur un gros bouton de cuivre. Il appuya dessus et put entendre qu'à l'intérieur de la tour une forte sonnerie retentissait.

Quelques instants s'écoulèrent.

Et tout à coup, la porte s'ouvrit.

Un homme apparut, une lanterne à la main. C'était un vieux loup de mer à barbe blanche, courte et rude.

— Ah ! s'écria-t-il en tressaillant... Un naufragé... Êtes-vous du *California*, qui a sauté voilà plus d'une heure ?

Le gardien du phare s'était exprimé en espagnol. Heureusement, Ludovic Martel avait été pendant deux ans attaché naval auprès de l'ambassadeur de France à Madrid. Il connaissait donc la langue de Cervantès. Il comprit parfaitement le gardien et répondit, en espagnol lui aussi :

— Non ! je ne suis pas du *California*, et je sais pourquoi, comment aussi ce navire a sauté... Mais je parlerai après... Je suis épuisé. Avez-vous un peu de rhum et du sucre ?...

— Excusez-moi, monsieur... Venez... Attendez que je ferme la porte... Là !... Appuyez-vous sur mon épaule et montez. Ma chambre est à la quarantième marche... Ce n'est pas mon heure de veille. Mon compagnon est au phare. Moi, j'allais me coucher, lorsque la sonnerie d'appel a retenti. Et comme le veilleur ne doit jamais quitter le phare pendant ses heures de quart, celui qui est de repos descend, quand on sonne... Ce n'est pas souvent, car nous sommes à six milles de la côte... Là, monsieur, nous voici arrivés !...

Tout en parlant, le solide vieillard avait aidé Ludovic Martel à gravir les quarante marches. Ascension très dure, car l'escalier en spirale était des plus raides.

Sur le premier palier on s'arrêta, et le gardien poussa une porte.

L'officier français se vit alors dans une chambre ronde, très simplement meublée de deux couchettes, de deux vieux fauteuils, de deux chaises, d'une table, d'un grand bahut, d'une petite bibliothèque et d'un paravent.

Une lampe électrique suspendue au plafond répandait une lumière crue.

— Attendez ! fit le vieux, vous allez changer de vêtements, pendant que je vous prépare un grog... C'est l'affaire d'une minute. J'allais m'en faire un pour le boire avant de me coucher, car je suis un peu enrhumé.

Il avait ouvert le bahut et jetait sur un fauteuil, devant l'officier, des vêtements de laine.

Puis il écarta le paravent et Martel vit, sur une autre table, une lampe à alcool allumée et surmontée d'une casserole. Quelques bouteilles et des verres étaient rangés derrière la lampe.

En dix minutes, l'officier français fut revêtu d'habits grossiers mais souples, chauds et secs. Il avait bu avec délices un grog fortement sucré. Les couleurs lui étaient revenues et il sentait rapidement revenir ses forces.

— Avant toutes choses, dit-il en prenant les mains du gardien pour le remercier, renseignez-moi. Dans quels parages sommes-nous, ici ?

— Comment ! fit le vieux, très étonné. Vous ne le savez pas ? Mais d'où sortez-vous donc ?

— Je vous dirai tout à l'heure d'où je sors et vous serez plus surpris encore... Vous serez terrifié !... Mais répondez-moi ?

— Eh bien ! fit le gardien en pâlisant sous son hâle, nous sommes à six milles au large de Rio de Janeiro.

— Vous communiquez par câble avec la ville ?

— Oui.

— Bon !... Maintenant, est-il possible d'aller trouver votre compagnon, là-haut, dans la coupole du phare ?

— Oui, mais pourquoi ?

— Parce que ce que j'ai à vous dire est tellement extraordinaire que je veux que vous soyez deux à l'entendre, afin que vous serviez de témoins, plus tard, si c'est nécessaire.

— Soit !... Mais excusez-moi. Sous aucun prétexte nous ne pouvons introduire un étranger dans la coupole. Qui êtes-vous ?

— Je suis le lieutenant de vaisseau français Ludovic Martel, constructeur et commandant du sous-marin *Le Nyctalope* !...

— Oh ! s'écria le vieux en sursautant, est-ce possible !... J'ai lu dans les journaux des descriptions du *Nyctalope*... Mais vous... Vous... et si loin de la France...

Ludovic Martel étendit la main et, solennel :

— Sur mon honneur de marin, je jure que je suis le commandant du *Nyctalope*...

Puis, simple et souriant :

— Vous comprenez, mon brave homme, ajouta-t-il, que si j'avais des papiers...

— Pas besoin de papiers, mon commandant ! fit le vieux en saluant de la main. Maintenant, je vous reconnais. Tous les journaux du Brésil ont publié votre portrait. Venez, vous êtes le maître ici !... Ah ! combien de fois, avec mon camarade, nous avons parlé de vous, là, dans cette chambre, pendant les longues nuits de veille... Venez ! venez !...

Et, quelques instants après, assis devant deux hommes effarés, admiratifs, respectueux et atterrés, à deux pas du mécanisme reluisant du phare, Ludovic Martel raconta rapidement son extraordinaire et dramatique odyssée.

Les deux gardiens, quand ce stupéfiant récit fut terminé, n'en croyaient pas leurs oreilles.

— Mais les journaux, dit enfin le vieux, n'ont pas parlé de la disparition du *Nyctalope* !

— C'est que le gouvernement français, répondit l'officier, croit sans doute à un accident et, pour des raisons faciles à comprendre, il tient secrète la perte du *Nyctalope*, en attendant qu'un autre sous-marin semblable soit construit, d'après les plans que j'ai laissés au ministère de la Marine.

— Évidemment, cela doit être ainsi ! fit l'un des gardiens. Mais qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Câbler à l'amiral brésilien commandant la place maritime de Rio de Janeiro, d'envoyer un torpilleur à ce phare,

pour y prendre un naufragé de la plus grande importance... D'ailleurs, l'amiral doit savoir la catastrophe du *California* ?

— Oui, nous avons vu, tout d'un coup, le navire sauter... Nous l'observions depuis quelque temps, pour nous distraire, avec nos lunettes d'approche. Et nous avons aussitôt câblé à Rio la nouvelle de la catastrophe... Le torpilleur que vous demanderez sera sans doute déjà parti, et même plusieurs autres navires avec lui. Car, certainement, de Rio on a envoyé des secours pour recueillir les survivants sur les épaves, s'il y en a...

Or, l'autre gardien qui s'était levé et regardait à une lucarne ménagée sous la coupole du phare, se retourna et dit brusquement :

— Pas besoin de câbler... voilà des feux de torpilleurs... Dans dix minutes, un canot accostera le phare, et des officiers viendront demander un supplément de renseignements sur la catastrophe... Et ils vous trouveront là, mon commandant...

— Hélas ! ils n'auront pas besoin d'aller sur le lieu du monstrueux attentat ! s'écria Ludovic Martel. Aucun homme de l'équipage du *California* n'aura survécu.

— C'est probable...

Et les deux gardiens, livides, se regardèrent, puis examinèrent l'officier français, en pensant au Ravageur !...

Or, à cet instant, la sonnerie d'appel retentit.

Les trois hommes sursautèrent.

— Ce ne sont pas les officiers d'un torpilleur ! s'écria l'un d'eux... Les feux que je viens de voir sont les premiers et ils sont encore à trois milles d'ici.

— Bah ! fit Ludovic Martel, reprenant son sang-froid, un torpilleur sera arrivé pendant que je vous faisais mon récit...

— Et si c'était le Ravageur du Monde ? murmura l'autre gardien...

— Au fait, c'est possible ! dit l'officier avec un éclair dans les yeux ! En ce cas, c'est moi qui descends... et je lui brûle la cervelle. Vous avez un revolver ?...

— Commandant ! s'écria le vieux gardien avec noblesse, le Ravageur mort, il y aurait encore son second et ses hommes. Ils repartiraient après vous avoir tué vous-même, et le *Nyctalope* continuerait à dévaster le monde... Non, vous devez vivre, retourner en France.

Il se retourna vers son compagnon :

— Antonio, cache le commandant, tu sais où... On ne le découvrira pas. Et si c'est le Ravageur, je me charge de le recevoir, moi !...

Avant que Ludovic Martel ait eu le temps de répondre, le vieux gardien était sorti en refermant la porte.

Cet homme descendit à sa chambre, prit les vêtements mouillés que l'officier avait déposés sur une chaise, et glissa ces vêtements sous le matelas d'une couchette. Il remplit d'eau une bassine, rendit cette eau savonneuse en s'y lavant les mains et posa cet ustensile sur le carrelage, à l'endroit que Ludovic Martel, en se déshabillant, avait mouillé.

Ces précautions ne demandèrent pas plus de deux minutes.

Mais, pendant ce temps, la sonnerie d'appel n'avait cessé de retentir.

Le gardien reprit sa lanterne, descendit sans se hâter et, derrière la porte, il cria, toujours dans sa langue, c'est-à-dire en espagnol :

— Qui est là ?

— Officiers du port ! répondit une voix rude dans la même langue.

Le vieux sourit, haussa les épaules et tira les verrous, sans se presser.

Et quand la porte fut ouverte, la lanterne du gardien éclaira un visage que Ludovic Martel, s'il avait été là, aurait bien reconnu.

Le gardien ouvrait la bouche pour poser une question :

Mais l'homme qui était là braqua sur lui un revolver en disant :

— Écarte-toi, vieux... et laisse entrer mes hommes. Nous fouillerons la tour pendant que le *Nyctalope* s'amusera à faire sauter les deux ou trois torpilleurs qui s'approchent, s'ils n'obéissent pas à l'ordre qui leur sera donné de se tenir à distance.

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui entrez ici comme un bandit ? interrogea vivement le gardien.

— Qui je suis ?... Regarde-moi, afin de décrire mon visage à ceux à qui tu parleras de moi, demain, si tu vis encore. Regarde et écoute : je suis le Ravageur du Monde !...

Cependant, huit hommes étaient passés et ils s'élançaient tous dans l'escalier en spirale, le revolver au poing...

Sans s'occuper davantage du vieux gardien, impuissant à empêcher l'envahissement de la tour du phare, le Ravageur suivit ses huit hommes.

Après la minute d'attendrissement qui avait succédé à la conversation avec Pierrot l'Écureuil, Hugues de Mauduit était allé voir son lieutenant dans le poste d'officier. Et Askold s'était alors risqué à dire au maître la détermination qu'il avait prise, sous sa propre responsabilité, d'aller visiter le phare, pour voir si le commandant Martel, par hasard, ne s'y trouverait pas encore.

— Tu as bien fait ! dit simplement le Ravageur. Mais que ce soit la dernière fois que tu commandes une manœuvre sans mon approbation préalable. Hormis moi, et tant que je suis en vie, nul ne doit avoir ici la moindre initiative, car moi seul suis responsable de notre existence à tous.

Askold s'inclina.

Il reconnaissait la supériorité et l'autorité du Maître. Il reçut donc la semonce sans se sentir humilié. Et il fut heureux, au contraire, d'avoir, pour une fois, agi sans ordres, puisque Hugues de Mauduit approuvait son action.

Et voilà comment, le Ravageur à leur tête, huit hommes du *Nyctalope* envahirent la tour du phare où s'était réfugié Ludovic Martel.

Ils fouillèrent la chambre du vieux gardien.

Et, voyant le carrelage tout humide, le Ravageur demanda :

— D'où provient cette eau ?

— Quand vous avez frappé à la porte, répondit le gardien, je prenais un bain de pieds.

La bassine, encore à demi pleine d'eau savonneuse, rendit l'explication toute naturelle.

Hugues de Mauduit n'insista pas.

D'ailleurs, dans cette chambre ronde, petite, aux meubles rares et sans placards dans le mur, qui était le mur circulaire de la tour même, il était évident qu'on ne pouvait pas cacher un homme.

— Plus haut ! ordonna le Ravageur.

Et les huit hommes, suivis de leur chef, s'élançèrent de nouveau dans l'escalier.

Ils arrivèrent dans le poste de veille, qui se trouvait au-dessous de la lanterne du phare.

Calme et tranquille, Antonio, le second gardien, huilait les mécanismes.

À l'arrivée de cette petite troupe armée, il eut un haut-le-corps et balbutia :

— Qu'est-ce que c'est ?...

— C'est, répondit son vieux compagnon, qui était monté avec les pirates... c'est des gens qui cherchent quelque chose ou quelqu'un. Mais le diable me torde le cou si j'y comprends goutte !

— Bonhomme ! s'écria Hugues de Mauduit, menaçant, nous cherchons un homme qui s'est évadé de notre bord et peut être ici...

Le vieux gardien n'hésita pas à mentir carrément.

— Par san Sebastian, mon patron ! s'exclama-t-il, nous n'avons pas vu ici d'autre homme que nous deux depuis qu'on est venu, voilà huit jours, nous ravitailler...

— Le phare n'a pas une embarcation à son service ?

— Aucune, répondit le vieux.

— Vous n'avez pas vu passer, tout à l'heure, un canot automobile ?

— Il en est passé un ? fit le gardien, cette fois de la meilleure foi du monde. Nous ne l'avons pas vu. Sans doute venait-il de Rio de Janeiro pour se rendre compte qui a sauté, au large, tout à l'heure...

— Il n'y a pas d'autres chambres dans la tour ? demanda encore le Ravageur.

— Non ! la chambre d'en bas, ce poste de veille et l'escalier... c'est tout !...

Le Ravageur dut enfin se rendre à l'évidence. Ces deux hommes-là étaient les seuls habitants de la tour, et nul indice n'apparaissait qui pût faire croire qu'ils cachaient le commandant Martel.

Ajoutant une foi entière au second récit du mousse Pierrot l'Écureuil, Hugues de Mauduit pensa que le canot automobile qui emportait Ludovic Martel filait tout droit vers Rio de Janeiro sans s'arrêter au phare. En ce cas, continuer la poursuite était bien inutile, car le canot devait être, à cette heure, en sûreté dans le port.

Cependant, pour être tout à fait sûr, il dit à ses hommes :

— Redescendons. En passant dans l'escalier, rendez-vous compte s'il n'y a pas, dans les murs, quelque trou qui pourrait servir de cachette.

Et, s'adressant au vieux gardien, il ordonna :

— Éclaire complètement l'escalier, bonhomme !...

Docile, Sébastien tourna un commutateur, et des lampes électriques s'allumèrent dans l'escalier en spirale.

Les huit pirates et le Ravageur se mirent à descendre lentement, frappant sur les murs avec la crosse des revolvers, examinant les moindres interstices des pierres.

Mais, naturellement, ils ne découvrirent rien de suspect.

Ils sortirent donc du phare et, sans dire un mot au vieux gardien, qui était redescendu avec eux, ils s'embarquèrent dans le canot qui, poussé par quatre rames, vogua vers une masse noire, immobile, au ras des eaux, dans la nuit claire, à deux encablures du phare.

Cette masse n'était autre que le *Nyctalope*.

Sur la plate-forme, Askold accueillit le Maître.

— Rien ! fit Hugues de Mauduit. Martel n'est pas dans le phare.

Askold avait les pressentiments tenaces.

Il osa risquer :

— Maître, peut-être Martel est-il si bien caché..., le mieux serait, je crois, d'aller déposer une bonne torpille au pied de la tour et de faire tout sauter. Si Martel y est caché, il n'en réchappera pas.

Mais, à ces paroles, le Ravageur fronça les sourcils et, d'une voix sombre :

— Askold, dit-il, je voulais faire prisonnier l'officier français, mais je ne veux pas le tuer. Ne sais-tu pas que pas une goutte de sang français ne coulera par ma volonté, à moins que je sois en état de légitime défense ?...

Et il ajouta, plus doucement :

— D'ailleurs, Martel n'est pas dans le phare. Il doit être à Rio, maintenant... N'y pensons plus !

Changeant brusquement de pensée, il reprit encore :

— Et les torpilleurs qui rôdaient par là, tout à l'heure... Où sont-ils ?

Askold eut un sourire silencieux et répondit :

— Maître, je me suis borné à allumer mes deux projecteurs et à courir sur eux à toute vitesse... Peut-être ont-ils cru avoir affaire au Serpent-de-Mer en personne, car ils ont aussitôt viré de bord, éteint leurs feux et regagné la côte !

— C'est bien !

Et, après un dernier regard sur la vaste mer nocturne, sur le ciel criblé d'étoiles, sur le phare dont la lumière brillait à intermittences régulières, le Ravageur descendit l'escalier de l'écouille.

Askold le suivit.

Les huit pirates, après avoir encastré et fixé le canot dans son alvéole, étaient déjà descendus dans l'intérieur du sous-marin.

Presque aussitôt, le panneau de l'écouille se referma, le garde-fou de la plate-forme s'abattit automatiquement et, dans un bouillonnement écumeux des eaux, le *Nyctalope* s'enfonça dans le sein de l'océan...

Or, pendant ce temps, dans le poste de veille du phare, Sébastien et Antonio ouvraient l'un des six hublots qui étaient les fenêtres du poste.

Et Sébastien appelait, à demi-voix :

— Commandant ! commandant ! venez, ils sont partis...

Antonio ajoutait :

— Attention de ne pas glisser !...

Et ils regardaient tous les deux avec anxiété les mouvements de l'officier français.

Mouvements périlleux !

En effet, le mur circulaire de la tour se terminait, en haut, par une corniche large de cinquante centimètres, qui courait au niveau de l'ouverture des hublots. Sur le rebord intérieur de cette corniche était posée la coupole métallique du phare proprement dit. Et c'est sur le rebord extérieur de cette corniche, comme sur un très étroit balcon sans balustrade, que Ludovic Martel, debout, collé à plat ventre contre la coupole, entre deux hublots, s'était tenu pendant que les pirates visitaient l'intérieur de la tour.

Devant le hublot ouvert, l'officier français s'agenouilla avec précaution, aussitôt agrippé aux cuisses par les mains solides de Sébastien et d'Antonio.

Et, s'accrochant lui-même à la bordure du hublot, il se laissa tirer à l'intérieur par les deux hommes, les genoux en avant, le haut du corps suspendu pendant une minute dans le vide.

Quand il se dressa enfin sur ses pieds, dans le poste, Ludovic Martel était blême. Sur cette corniche, dont le moindre coup de vent pouvait le détacher pour le jeter à la mer d'une hauteur de quarante mètres, il venait de passer un des moments les plus atroces de son existence.

On dut lui faire boire une gorgée de cognac. Puis, avec effusion, il remercia ses deux sauveteurs.

— Laissons passer la nuit, dit Sébastien. On ne voit plus aucun torpilleur. Le Ravageur les aura chassés, je ne sais comment... Commandant, vous allez vous reposer dans notre lit. Demain matin, seulement, je câblerai à Rio, et l'on viendra vous chercher...

« Espérons qu'à ce moment le Ravageur sera loin... Et vous prendrez un jour votre revanche !...

— Ah ! oui, je la prendrai ! s'écria Ludovic avec feu. Et ce sera la revanche de la France et du monde entier !...

CHAPITRE X

CAMPING FORCÉ

Laissons Ludovic Martel se reposer de ses émotions et de ses fatigues dans le petit lit étroit du gardien du phare ; laissons le *Nyctalope* s'enfoncer dans les eaux de l'océan Atlantique, avec son équipage de forbans et leur héroïque prisonnier Pierrot l'Écureuil, et revenons de quelques jours en arrière, pour suivre les émouvantes aventures de l'équipage du sous-marin français volé par le Ravageur du Monde.

On n'a pas oublié que les dix-sept marins français avaient été débarqués, sous l'œil désolé de leur chef, le commandant Martel, dans une île déserte inconnue des navigateurs, mais que connaissait le Ravageur, et située dans l'océan Pacifique, par 121 degrés 2 minutes de longitude occidentale et 30 degrés 5 minutes de latitude sud.

Sur une petite plage bordée d'une haute falaise, les dix-sept hommes, des larmes de rage aux yeux, avaient vu leur cher commandant Martel emporté brutalement par deux pirates à l'intérieur du sous-marin, et le sous-marin lui-même s'éloigner...

Et quand le *Nyctalope* eut disparu sur l'immensité déserte de l'océan, seize marins, quartiers-mâîtres, premiers maîtres, se tournèrent vers celui qui, dix-septième, remplaçait maintenant auprès d'eux le lieutenant de vaisseau Martel ; ils se tournèrent vers celui qui, abandonné comme eux sur l'île inconnue, était maintenant leur chef suprême : l'enseigne de vaisseau Paul Randal.

Tous les marins, gradés ou non, de l'équipage du *Nyctalope*, avaient été choisis par le commandant Martel parmi les matelots et mécaniciens les mieux notés et les plus anciens de la flotte. Et il se trouvait que Randal, leur chef, sorti de bonne heure de l'École navale, était plus jeune encore que le plus jeune d'entre eux.

Mais l'enseigne Paul Randal avait deux qualités qui le faisaient aimer et respecter de tous ces hommes plus âgés que lui : l'énergie et le sang-froid. Il était digne de la lourde responsabilité qui lui incombait, au milieu d'événements si extraordinaires.

En voyant tous les yeux fixés sur son visage, le jeune enseigne comprit son devoir et, à l'instant même, sans faiblesse et sans hésitation, il l'accepta.

— Mes amis, dit-il d'une voix ferme, notre *Nyctalope* et notre commandant sont aux mains de pirates comme nous ne pensons pas que la civilisation pût en faire naître !

« Pour sauver notre commandant et son mousse, pour reprendre notre *Nyctalope*, pour punir les forbans comme ils le méritent, nous ne pourrons rien, tant que nous serons ici, emprisonnés dans cette île inconnue.

« Donc, notre unique but doit être de sortir d'ici, de gagner quelque terre civilisée, de retourner en France, d'instruire le gouvernement de ce qui est arrivé, de travailler avec les ingénieurs à la construction d'un autre *Nyctalope*, grâce aux plans conservés au ministère de la Marine, et de traquer ensuite les forbans dans toutes les mers du globe, jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort !

— Oui ! oui ! s'écrièrent les marins, réconfortés par ces énergiques paroles.

— Par conséquent, reprit Paul Randal, nous allons passer cette journée à nous installer sur quelque point de l'île, dans un endroit aussi élevé que possible, de manière à voir la mer continuellement, pour appeler à nous le navire que la Providence pourrait envoyer dans nos eaux.

« Et, une fois cette installation faite, nous mettrons tout en œuvre pour construire deux chaloupes au moyen desquelles nous quitterons cette île, pour nous mettre à la recherche de terres habitées...

« Je vous rappelle que la discipline doit être observée ici aussi rigoureusement que lorsque nous étions à bord du *Nyc-talope*. Chacun de nous conserve sur les autres l'autorité que son grade lui confère. Mais, premier maître, quartiers-mâtres, matelots, n'oubliez pas que nous sommes solidaires les uns des autres et que nous devons être plus unis que jamais...

« Mes amis, vive, malgré tout, le commandant ! Vive la France !

— Vive le commandant ! Vive la France ! » crièrent les seize hommes, en agitant leurs bérets avec enthousiasme.

Ce fut, pendant quelques minutes, une effervescence émue.

L'enseigne Randal donna à son équipage le temps de se calmer.

Puis, d'une voix de commandement :

— Chargez-vous des ballots, dit-il, et suivez-moi !

Lui-même il se chargea d'un de ces ballots, dont le Ravageur avait muni les marins en les abandonnant sur l'île

déserte, et il se mit en marche avec les seize hommes, en file indienne.

En débarquant, Randal avait remarqué, sur le flanc abrupt de la falaise, une sorte d'éboulis en zigzag qui devait être ou une sente de bêtes fauves ou un caprice de la nature, ou même un chemin tracé jadis par des hommes qui auraient séjourné dans l'île.

Vus de près, ces zigzags, en effet, qui se prêtaient également à ces trois hypothèses, permirent aux robinsons d'escalader le roc sans trop de difficultés, sinon sans fatigue.

Et, une fois en haut, laissant tomber les ballots à terre pour se reposer un peu, les dix-sept Français purent voir le pays dont ils étaient les habitants et les maîtres.

Le sommet de la falaise formait un plateau assez étendu, dont l'horizon était borné par trois petites montagnes en forme de cônes, séparées par de profonds ravins où l'on pouvait distinguer une végétation assez luxuriante.

— Voilà des arbres ! cria l'enseigne avec joie.

— Avec des arbres, fit le premier maître Ker-Loys, on fait des planches.

— Et avec des planches, ajouta en riant le quartier-maître Canelou, qui était de Marseille, on fait des canots, bagasse !...

Admirable caractère du Français, qu'il soit Parisien comme Randal, Breton comme Ker-Loys ou Marseillais comme Canelou. Ces dix-sept hommes éclatèrent tous de rire. Leurs malheurs étaient oubliés, puisqu'il y avait espoir de revanche et de triomphe final !

— En avant ! vers le ravin de droite ! ordonna l'enseigne.

Après une heure de marche sur un sol inculte, dur, d'origine volcanique, on arriva à l'entrée du ravin désigné.

Et l'on se trouva tout de suite devant un bassin naturel, rempli d'une eau claire venant d'un ruisseau dont on voyait les méandres sous les arbres. Comme il n'y avait pas d'écoulement apparent et que l'eau du bassin ne haussait pas de niveau, il était évident que l'eau devait s'écouler par des fissures invisibles et gagner la mer par quelque canal souterrain...

Autour du bassin s'étendait une étroite prairie naturelle du plus beau vert.

— Mes amis, dit l'enseigne Randal, après avoir admiré, comme ses hommes, ce site pittoresque, je vois que nous ne manquerons pas de quoi boire. Il faudra voir si nous avons aussi de quoi manger, quand seront épuisées les quelques conserves que le Ravageur doit avoir mises dans les ballots...

« En attendant, dix d'entre vous vont construire ici, sur cette prairie, des cabanes de feuillage. Ils ouvriront les ballots, trieront et répartiront leur contenu.

« Les six autres vont me suivre jusqu'au sommet du cône central, qui est le plus élevé.

« Et nous établirons là-haut, un poste, dont les hommes, changés chaque vingt-quatre heures, entretiendront un feu de bois humide pendant le jour, de bois sec pendant la nuit, afin que flamme et fumée soient un signal pour les navires qui pourraient passer en vue de l'île...

« Ker-Loys, prends le commandement des neuf hommes qui resteront ici avec toi. Yaki, Besson, Boisselier, Mérimée, Weyrich, Canelou, venez avec moi !

Les six hommes ainsi désignés se détachèrent de la troupe compacte.

— Mais, mon lieutenant, fit Ker-Loys, vous ne pouvez pas vous engager sans armes dans cette forêt. Nous ne savons pas s'il n'y a pas des bêtes féroces dans ces fourrés... des tigres, des lions, des serpents... que sais-je ?...

— J'y pensais ! fit Randal en souriant. Ouvrez chacun votre ballot, et voyez si ce coquin de Ravageur nous a donné, du moins, de quoi assurer notre sécurité contre les animaux.

Les recherches ne furent pas longues. Un des ballots contenait, enroulés dans deux couvertures épaisses, dix-sept sabres-baïonnettes avec ceinturons et fourreaux. D'ailleurs, c'étaient les seules armes que l'on découvrit.

Pas de fusil, ni de revolver.

Vivement, les dix-sept robinsons s'armèrent.

— Continuez l'inventaire et le triage, fit Randal à Ker-Loys.

Et, se tournant vers les six hommes désignés par leurs noms et qui étaient rangés derrière lui, il ajouta, en levant la main, d'un geste de commandement :

— En avant, marche !

Et la petite troupe, chef en tête, s'enfonça rapidement sous les arbres, en suivant le cours du ruisseau.

CHAPITRE XI

L'APPEL DE DÉTRESSE

Donc, pendant que l'officier et les six hommes allaient en incursion à travers l'île, Ker-Loys et ses neuf hommes travaillaient à l'installation prescrite.

D'abord, tous les ballots donnés par le Ravageur du Monde furent défaits, examinés, inventoriés. On y trouva des graines et semences de plusieurs sortes, une grande quantité de viandes, poissons et légumes de conserve, des fers de pelles, de pioches et de bêches, auxquels il ne restait qu'à adapter des manches en bois et, enfin, une vingtaine de gros couteaux de poche à plusieurs lames, des couvertures de laine et des vareuses, des pantalons, des chemises, des ustensiles de cuisine.

— Comment ! s'écria Ker-Loys, quand l'inventaire fut terminé, ni un marteau, ni des clous !...

— Rien de tout cela, répondit un matelot.

— Ah ! le bandit, reprit le vieux premier maître breton, en jetant vers la mer un regard de malédiction. Il n'a rien fait mettre dans les ballots qui pût nous servir à construire une barque. Pas de scie pour couper les arbres, pas de hache pour façonner les planches, pas de clous ni de marteaux pour les assembler... Rien que des couteaux à courtes lames, et, pour armes, rien que des sabres-baïonnettes... N'importe ! des Français ne sont jamais pris au dépourvu...

Et, s'adressant directement aux matelots, Ker-Loys commanda :

— Au travail, les enfants ! Il faut construire deux cases, une petite et une grande. La petite pour le logement de l'officier, la grande qui sera notre logement à tous et pourra servir en même temps de magasin... Vous six, là, allez couper des bambous de six à sept mètres de longueur ; en voilà un gros bouquet, là-bas... Vous autres, creusez des trous, ici... à un mètre de distance les uns des autres... comme moi, là !

Saisissant une pioche, le vieux Breton donna l'exemple.

Et pendant toute la matinée, on travailla avec une telle ardeur qu'on ne s'aperçut même pas de la fuite du temps.

Le soleil était haut dans le ciel lorsque Ker-Loys, s'essuyant le front, planté sur ses deux jambes écartées, et tournant le dos au bassin naturel creusé par l'écoulement du ruisseau et que remplissaient ses eaux limpides, regarda l'ouvrage d'un œil satisfait.

À cinq mètres du bassin, sur la prairie en pente, s'élevait une grande cabane ronde, faite de bambous plantés en cercle et réunis en faisceau à leur extrémité ; sur cette armature, des branches à feuillage épais avaient été entrelacées, attachées, fixées de bas en haut et tout autour, face au bassin, une porte était ménagée de la largeur de deux hommes de front et haute comme un homme. À cette case, une autre s'adossait, plus petite, mais construite sur le même modèle.

— Bravo, les enfants ! dit Ker-Loys. On dirait que nous avons été des sauvages toute notre vie et que nous n'avons pas fait autre chose, depuis notre naissance, que construire des cases en bambou et en feuillage vert...

« Mais assez de congratulations personnelles, réciproques et mutuelles. Hop ! emmagasinons nos richesses. Apportez tout ça... j'indiquerai l'ordre de l'aménagement.

Et le jovial Breton entra dans la grande case, tandis que les neuf hommes se disposaient à y transporter le contenu des ballots...

Sur les toiles mêmes de ceux-ci, soigneusement étalées à terre, contre la paroi, les conserves et les sacs de semences furent empilés... Pelles et pioches furent alignées contre cet entassement. Et cela occupait presque une moitié du centre de la case.

Le sol de l'autre moitié fut soigneusement ratissé, longuement foulé aux pieds, recouvert ensuite d'une épaisse couche de feuilles bien sèches, maintenues par une sorte de très basse barrière en bambou, qui courait d'un coin de la porte à un point diamétralement opposé de la paroi. Et sur ce vaste lit de feuilles sèches, seize couvertures furent étendues, l'une à côté de l'autre.

— Voilà le magasin et voilà nos couchettes ! s'écria Ker-Loys. Et maintenant, allons arranger la case du commandant ; Jean-Marie, apporte deux couvertures. Venez battre le sol, deux autres !... Et vous, les enfants, allez me chercher des feuilles sèches.

Les deux cases communiquaient directement par une ouverture que l'on masquait et que l'on découvrait à volonté au moyen d'un rideau de petits bambous entrelacés et doublés de feuillage.

Ker-Loys franchit le premier cette porte rustique, aussitôt suivi par Jean-Marie, qui portait les couvertures.

Entrés par l'ouverture extérieure, deux matelots nettoyaient déjà, ratissaient, foulaient le sol de la case. Les autres arrivèrent bientôt avec des brassées de feuilles sèches. Et en

cinq minutes, la « chambre » de l'enseigne Paul Randal fut prête.

— Dommage que le lieutenant ne soit pas là pour l'essayer tout de suite ! fit un matelot.

— C'est vrai ! répliqua Ker-Loys. Mais à propos, quelle heure est-il ?

Jean-Marie tira de sa ceinture une grosse montre en argent et répondit :

— Midi, juste !

— Midi ! s'écria Ker-Loys. Et le lieutenant n'est pas encore revenu ! Eh ! Ferréol, toi qui as les meilleurs yeux de tout l'équipage, pousse un galop jusqu'au milieu de la lande, et regarde un peu si tu vois notre officier et nos camarades descendre la montagne... celle du milieu, hein ! qui est la plus haute !...

— Entendu !

Et Ferréol, un matelot mécanicien maigre et agile, se mit à courir en tournant le dos au ravin.

Il parcourut en cinq minutes la moitié de la lande nue, qui se terminait du côté de la mer par la falaise abrupte. Et, se jugeant assez loin des arbres pour bien voir, par-dessus la masse verte, la montagne dressée au milieu de la forêt, il s'arrêta et se retourna.

Mais il eut beau, les deux mains en abat-jour, scruter de son puissant regard le cône montagneux qui s'élevait entre deux autres plus petits, il ne vit que des pierres, des ravines...

Et il allait retourner aux cases, lorsqu'il tressaillit.

« Tiens ! qu'est-ce que c'est ? » murmura-t-il.

Il s'efforça de regarder avec plus d'acuité, et, là-haut, un peu au-dessus de la ligne boisée, il vit des animaux se promener en va-et-vient sur une plate-forme rocheuse.

À cette distance, ces animaux ne semblaient, à Ferréol, pas plus gros que des chats d'appartement.

Mais le matelot se rendait compte de la distance.

« Oh ! oh ! dit-il, pour que je voie d'ici ces bêtes-là comme des chats, il faut qu'elles soient en réalité comme des tigres... Si le lieutenant s'est aperçu de la présence, sur ce versant, de ces promeneurs à quatre pattes, il sera descendu de l'autre côté, quoique ça allonge diablement le chemin... Mais quand on n'a pas d'arme à feu, on n'est pas maître de la route... Allons dire tout ça au vieux... »

Entre eux, les matelots appelaient « le vieux » familièrement et affectueusement le premier maître Ker-Loys, qui était le plus âgé de l'équipage du *Nyctalope* et qui avait moustache et barbiche blanches, quoi qu'il fût plus fort et plus dur à l'ouvrage que bien des jeunes marins.

— Hein ! quoi ? fit Ker-Loys, après avoir écouté le récit de Ferréol, des tigres, que tu dis ?...

— Des tigres, des panthères, des jaguars, des lions... je ne sais pas, moi ! En tout cas, ce sont des animaux qui, de loin, ressemblent à des chats...

— Et pas d'hommes, là-bas ? Répète-le !

— Pas l'ombre d'un...

— Allons, les enfants, dit Ker-Loys sans hésiter, quatre vont rester ici pour garder le magasin, puisqu'on ne sait pas à quoi s'en tenir sur les voisins possibles, et les six autres nous filons à la recherche du lieutenant et de ses camarades.

« Jean-Marie, Moreau, Canelou¹, Foreste, restez ici...

« Les autres, suivez-moi... Ceignez la ceinture à baïonnette... Bon... En avant, marche ! Ferréol, passe en tête avec tes yeux et tâche un peu de ne pas perdre les traces de la première troupe, hein !... Et si tu vois des lions, tigres, panthères ou jaguars du diable, siffle ! on dégainera.

Les traces de la troupe de l'enseigne étaient faciles à suivre sur l'herbe piétinée, et par-dessus le ruisseau lui-même, grâce aux branches à demi cassées auxquelles s'étaient accrochés les hommes, en sautant de pierre en pierre.

Et même, Ker-Loys et ses cinq matelots n'arrivèrent pas jusqu'à la cascade car, sur la sente montante, Ferréol vit les traces des souliers à clous de ses camarades et il comprit que la troupe de l'officier s'était engagée là après être revenue sur ses pas le long du ruisseau.

L'ascension fut pénible, plus encore pour ce second détachement que pour le premier.

Entre ces troncs serrés, sous ce feuillage épais où l'air ne circulait pas, la chaleur était suffocante. Du sol montaient des odeurs fortes de terreau surchauffé, de champignons trop mûrs, de fleurs épanouies.

¹ Sic... (*Note du correcteur ELG.*)

Coïncidence logique, grâce aux traces de bêtes fauves dont la sente était gravée, et que n'avait pas complètement effacées le premier passage des hommes, Ferréol prononça presque exactement les mêmes paroles qu'avait prononcées son compatriote Canelou :

— Troun de l'air ! je crois que nous allons tout droit au repaire des bêtes fauves !

Mais il achevait à peine de parler, avec cette voix vive et perçante qu'ont la plupart des Marseillais, qu'il sembla à Ker-Loys avoir entendu des cris.

— Chut ! fit-il. Halte et silence ! écoutez...

Les six hommes, arrêtés, tendirent le cou, prêtant l'oreille aux moindres bruits.

Et presque aussitôt, ils entendirent faiblement, mais très distinctement, le cri le plus émouvant que l'on puisse entendre, car il est un signal de péril, de souffrance et souvent de détresse :

— Au secours !... Au secours !...

Ah ! Ker-Loys n'eut pas besoin de donner un ordre.

D'un élan, Ferréol en tête, ses cinq hommes, mais cette fois en courant, avaient repris le chemin sur la sente montante. Ker-Loys les suivit...

Rouge, soufflant, ruisselant de sueur, Ferréol arriva le premier sur la plate-forme rocheuse.

— Mille tonnerres ! jura-t-il, au comble de la fureur.

Et il bondit, la baïonnette en avant.

C'est que le spectacle qui venait de s'offrir à ses yeux était vraiment terrible...

C'était un tourbillon de panthères et d'hommes, des gicllements de sang, des éclairs de sabres courts, et cela avec des cris, des hurlements, des gémissements, des appels « au secours ! », râlés maintenant par Mérimée, étendu, sanglant, près d'une panthère éventrée et pantelante...

Ker-Loys et les autres apparurent derrière Ferréol...

Et ce fut l'affaire d'une minute.

Les trois panthères encore vivantes et luttant avec l'enseigne et quatre hommes, furent percées de nouveaux coups de sabres par les survivants.

— Vous arrivez à temps ! leur cria l'enseigne.

Puis, en quelques mots rapides, tandis que l'on s'occupait des blessés, Paul Randal raconta ce qui était arrivé dans la grotte et autour d'elle.

L'officier lui-même était couvert de sang, les bras et les cuisses labourés par les griffes des fauves. Weyrich, Boisselier, Yaki, Besson étaient aussi plus ou moins déchirés. Mais Canelou et Mérimée, plus profondément et plus grièvement blessés, étaient évanouis.

On leur fit en hâte deux solides brancards de feuilles sur lesquels ils furent déposés avec précaution. Et les plus robustes portant les brancards, l'on se hâta de quitter cette funeste plate-forme. Paul Randal, toutefois, se réservait d'y revenir, après quelque précaution.

Quand on fut arrivé au campement, non sans mille difficultés pour le transport des brancards dans les endroits

accidentés du ruisseau, Paul Randal s'ingénia à ranimer Mérimée et Canelou. Il y parvint... Il lava et examina leurs blessures : elles étaient étendues, affreuses ; elles avaient causé la perte de beaucoup de sang, mais ne touchaient aucun organe essentiel.

Les uns les autres, les hommes se pansèrent. Les lavages à l'eau fraîche et limpide du bassin leur firent le plus grand bien. Puis, on mangea. Un bouillon fut confectionné par Jean-Marie pour Mérimée et Canelou, avec des légumes de conserve et un oiseau ressemblant fort à un pigeon, qui était venu boire au bassin et que Ganneron, très adroit, avait abattu d'un jet de pierre...

Le repas terminé, tous les blessés se couchèrent sur leurs couvertures, dans la grande case ; Paul Randal occupa sa petite case particulière – et pendant tout cet après-midi, durant la nuit suivante aussi, ils dormirent sans s'éveiller une seule fois, tant leur corps épuisé et leur esprit si douloureusement torturé d'inquiétudes mortelles, avaient besoin de repos.

Commandés par Ker-Loys, les valides assurèrent la garde du campement, dont aucun homme ne s'éloignait de plus de cent mètres.

Des quarts de veille à la porte de chaque case furent établis pour cette première nuit, qui se passa d'ailleurs sans incidents.

Les veilleurs entendirent bien, sous bois, des grognements, des rugissements, des miaulements terribles de bêtes fauves... mais c'était très haut, dans le ravin, où les animaux venaient boire au ruisseau, et aucun intrus à quatre pattes ne parut, au clair de lune, sur les bords du bassin...

Le lendemain matin, Paul Randal, en s'éveillant, constata que ses écorchures étaient en bonne voie de cicatrisation. Elles ne le faisaient plus souffrir. Il en allait de même pour Weyrich, Boisselier, Yaki et Besson. Et aussi, les blessures plus graves de Mérimée et de Canelou, présentaient des améliorations très notables. Comme les robinsons devaient le constater à plusieurs reprises d'une manière probante, l'eau du ruisseau avait de puissantes vertus curatives et cicatrisantes, bien qu'elle ne présentât au goût et à l'odorat aucun signe particulier.

Cette journée fut consacrée au repos par les uns, à la chasse par les autres.

On captura une chèvre sauvage au bord du bassin et Gannon tua deux oiseaux qui, bien que n'étant pas des pigeons, furent dénommés tels.

Comme on ne s'éloignait pas des cases, on ne vit aucune bête fauve, car, il était bien évident que, pour une raison quelconque, les fauves ne descendaient pas des hauteurs du ravin vers le bassin et la lande...

Cette particularité bien constatée, Paul Randal renonça à retourner à la grotte et à tenter l'ascension du grand cône ou même des petits. Il ne voulait pas exposer ses hommes à des dangers en somme inutiles.

Oui, inutiles, car l'officier s'était fait le raisonnement suivant :

« Cette île est inconnue des navigateurs. Cela prouve que les navires ne passent pas dans ces parages. Si quelque vaisseau y vient par hasard, le capitaine débarquera très certainement quelques hommes pour reconnaître cette terre, non portée sur les cartes... Donc, inutile de chercher à entretenir un

feu, là-haut, au prix de peines infinies et de graves dangers. Ah ! si nous avions des fusils, ou seulement des revolvers, ce serait différent ! Mais, sans armes à feu, mes hommes se feraient tuer et dévorer les uns après les autres... »

Et au bout de huit jours, employés à l'installation complète, au défrichage et à l'ensemencement d'un grand carré de terre autour des cases, pour obtenir le rétablissement complet des « petits blessés », Boisselier, Besson, Yaki et Weyrich, et l'amélioration décisive de l'état des « grands blessés », Canelou et Mérimée, donc, au bout de huit jours, les robinsons commencèrent leur travail le plus important qui consistait à construire une barque capable de tenir la mer.

Mais que de peine, sans hache, ni scie, pour couper les arbres, pour façonner les planches !...

On devait y parvenir, cependant, après des semaines d'efforts, au moyen des pioches, des bûches, des fers des pelles et des sabres-baïonnettes bien aiguisés. Et l'on travaillait allégrement, autour des cases, tandis que Jean-Marie et Ganne-ron, le premier jardinier-cuisinier, et le second botaniste, chasseur, pêcheur, approvisionnaient de plantes comestibles, de gibier, de poisson de mer et de rivière le garde-manger de la petite colonie.

Et chacun de ces hommes courageux ne pensait qu'à une chose, ne formait qu'un projet en plusieurs actes : regagner la France, avoir un autre sous-marin, retrouver le *Nyctalope*, délivrer le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil, couler bas, enfin, impitoyablement le Ravageur du Monde et son équipage de forbans !...

CHAPITRE XII

GRAVE CONFUSION

Tandis que, ignorés du monde entier, qui ne les connaissait pas ou les croyait perdus, les anciens matelots du *Nyctalope* menaient dans une île isolée une vie laborieuse de robinsons qui veulent rentrer le plus tôt possible dans le monde civilisé, un coin de ce monde était mis en émoi par un événement incompréhensible.

Ce coin du monde était la ville de Maracaïbo, port de mer du Venezuela, sur le large canal qui fait communiquer la lagune de Maracaïbo avec la mer des Antilles...

Le port de Maracaïbo est un port marchand, faisant un commerce très actif. On ne s'y occupe guère d'autre chose que de la hausse et de la baisse des denrées d'importation et d'exportation, et les ambitions, les complots aussi de l'ancien président Castro lui-même, n'y intéressent pas du tout les esprits.

Or, le 18 janvier de cette année-là, vers six heures du soir, une préoccupation nouvelle et peu banale s'introduisait de proche en proche dans tous les cerveaux des habitants de Maracaïbo, et avec une telle tyrannie, que les deux plus riches armateurs de la ville, le gros José Calabozo et le maigre Felipe Varinas, assis à la terrasse du café de la Nation, place de la Libertad, devant le port, ne causaient pas, ce soir-là, de ce qui était, depuis vingt ans, tous les jours, à cette même place et à cette même heure, l'unique sujet de leur conversation : la hausse et la baisse des prix du café sur le marché de New-York, avec qui Felipe Varinas et José Calabozo entretenaient

des relations commerciales des plus fructueuses par câble, paquebots-poste et steamers à vapeur.

Mais, quel était donc cet événement, assez extraordinaire et assez palpitant pour être capable de faire oublier aux deux armateurs la hausse et la baisse des prix du café sur le marché de New-York ?...

— Alors, vous croyez cela ? glapissait Calabozo, rouge d'indignation et menacé par l'apoplexie.

— Le capitaine Stefano ne ment jamais ! rugissait le long Varinas, blême de colère comme un navet.

— Il est fou, votre capitaine !... Est-ce qu'on voit des radeaux qui apparaissent, disparaissent, reviennent et replongent là ?... Le propre d'un radeau, monsieur, c'est de flotter... si un radeau s'enfonce, ce n'est plus un radeau !... Et, en tout cas, il ne reparaît plus !...

Et triomphant, car ce raisonnement était péremptoire, le gros José Calabozo essuyait avec un mouchoir rouge son front ruisselant de sueur, tandis que, toujours plus livide, le maigre Felipe Varinas répliquait :

— Faut-il vous dire pour la centième fois que le capitaine Stefano l'a vu hier, et ce matin de nouveau, en travers dans le goulet à un mille à peine de l'avant-port ?... Détail précis : quand un navire paraissait pour franchir la passe et aller en mer, le radeau, de lui-même, s'enfonçait... et il reparissait tranquillement quelques minutes après le passage du bateau... Il en était de même si un navire, venant de la mer, voulait entrer dans le port...

— Fadaises ! glapit José.

— Écoute-moi ! hurla Felipe... Ce matin, avec son canot automobile, qui fait trente nœuds à l'heure, vous entendez ?... trente nœuds !... ce matin donc, Stefano a voulu aller reconnaître un peu ce radeau, qui flottait comme une simple pièce de bois, sur l'eau de la lagune...

« Mais pfft !... le radeau filait vers la mer !... et de plus en plus vite, comme le canot automobile, qui ne l'atteignait pas !...

— Ah ! ah ! ah ! éclata José, plus rouge qu'une tomate. Un radeau qui file sur l'eau, maintenant sans voiles, ni hélices, ni machines...

« Non, votre Stefano est un sot, et vous êtes fou de l'écouter, Felipe !

— Mais tout le monde dans la ville croit au radeau-fantôme...

— Personne n'y croit, au contraire !... Et vous êtes le seul à gober ces sornettes-là...

— C'est vous, au contraire, qui êtes le seul à nier aveuglément la réalité !

— Moi ! s'exclama José.

— Vous ! hurla Felipe, en bondissant par-dessus le dossier de sa chaise sur laquelle il était assis à califourchon.

— Je vous parie mille bolivars² que le radeau-fantôme n'existe pas !

— Et moi, je vous parie cinq mille bolivars qu'il existe !

— Tenu !

— Tenu !

— Venez avec moi.

— Où ?

— Chez le capitaine Stefano.

— Allons !...

Et dix minutes après cette discussion, qui se reproduisait à peu près semblable à cette heure dans tous les groupes assis aux terrasses des cafés, Felipe Varinas et José Calabozo, applaudis ou sifflés par une énorme foule entassée sur le quai et qui avait été instantanément mise, de bouche en bouche, au courant du pari engagé par les deux célèbres armateurs, Felipe et José s'embarquaient, avec le juge Olivarès, chargé de l'arbitrage, dans un canot automobile, dont le capitaine Stefano en personne tenait la barre.

Un mécanicien mit le moteur en marche, et, salués par les cris, les applaudissements, les sifflets de toute une population rendue gouailleuse ou intriguée par cette histoire étrange de radeau-fantôme, courant la ville depuis vingt-quatre heures, les deux parieurs, l'arbitre et le capitaine

² *Le bolivar est l'unité de monnaie vénézuélienne ; il vaut environ un franc de notre monnaie, au taux normal.*

responsable de l'histoire, filèrent vers l'avant-port, qu'ils traversèrent à toute vitesse, juste au moment où le soleil se cachait derrière la plus haute église de Maracaïbo.

Et dans le canot, la dispute continuait.

— Nous allons voir ! disait l'incrédule et gros José.

— Oui ! nous verrons ! ripostait le maigre Felipe, convaincu.

— Rien du tout ! ajoutait José.

— Mais tenez ! interrogez donc le capitaine Stefano, puisque le voilà !

— Je ne veux pas interroger, je veux voir !

— Vous verrez, soyez tranquille, don Calabozo ! affirmait avec énergie le capitaine, vieux loup de mer retiré de la navigation au long cours, après fortune faite.

— Je verrai que vous avez une araignée au plafond et de la pâte d'amande sur les yeux, voilà tout ! répliquait tempétueusement José.

Mais le capitaine ne se fâchait pas.

— Allons, mon vieux camarade, disait-il en riant, calmez-vous... Vous n'avez pas longtemps à attendre... Si le radeau-fantôme se tient à la même place qu'à trois heures de l'après-midi, dernière fois où je l'ai vu, dans cinq ou six minutes nous serons à deux encablures de sa masse noire... Et alors, notre juste Olivarès vous départagera...

— Attendons ! ricana José.

— Oui, attendons ! fit Felipe avec confiance.

Le canot filait, le temps passait, on franchissait peu à peu la passe. Mais on ne voyait pas de radeau...

— Ah ! ah ! ricana José, quand il eut compté à sa montre six bonnes minutes, ah ! ah ! il est tellement fantôme, le radeau, qu'on ne le voit pas... on ne le voit jamais !...

— Eh ! s'écria Stefano, vexé cette fois, je l'ai vu, moi, et j'ai de bons yeux de marin...

— Où était-il, s'il vous plaît ? demanda José ironiquement.

— Là... là... juste à côté de cette balise !

Et le capitaine désignait, le bras tendu, une balise rouge plantée là, en pleine eau, pour marquer un haut fond de la passe.

— Là ?... il y a de l'eau !... mais pas de radeau !... glapit José.

— Eh ! hurla Felipe, exaspéré, attendez donc un peu, il s'est déplacé de quelques encablures, voilà tout !

— Ou bien il plonge ! fit Stefano.

— Un radeau qui plonge, ah ! ah !

Et le gros José riait, avec des soubresauts d'épaules, de ventre, de genoux, tandis qu'Olivarès et le mécanicien, muets, indifférents en apparence, attendaient et que Stefano et Felipe, sûrs d'eux-mêmes, regardaient de tous côtés...

— On ira jusqu'à la mer ? demanda José Calabozo.

— Sans doute ! répondit Felipe Varinas.

— Puis on reviendra ?

— Évidemment !

— Et l'on s'amarrera à quai ?

— Juste.

— Et si nous n'avons pas vu le radeau, j'ai gagné cinq mille bolivars ?

— Cinq mille, pas un de moins, je n'ai qu'une parole ! déclara Felipe, sèchement.

— Eh bien ! alors, s'écria José Calabozo, en riant à pleine gorge, vous pouvez les compter tout de suite, les cinq mille boliv...

Il n'acheva pas.

Le canot automobile reçut un choc en dessous qui le projeta à cinq mètres en l'air avec ses cinq passagers.

Felipe Varinas et José Calabozo retombèrent dans l'eau, à deux mètres du canot qui s'enfonça, lui, pour ne plus paraître.

Mais les deux armateurs nageaient aussi bien qu'ils discutaient.

Ils tiraient leur coupe au milieu des tourbillons et des remous, ahuris par l'incompréhensible accident qui avait fait momentanément un hydroplane avec l'auto-canot du capitaine Stefano, lorsqu'ils entendirent derrière eux la voix du capitaine lui-même.

Et cette voix criait, enrouée par l'eau :

— Le radeau-fantôme ! le voilà ! le voilà !

— Où ? où ? beugla Felipe, triomphant.

En trois larges brassées, les deux armateurs rejoignirent le capitaine qui, aidé de son mécanicien, soutenait sur l'eau le juge Olivarès, lequel ne savait pas nager...

— Où ? s'écria Stefano. Là, devant vous, à une encablure.

José Calabozo leva la tête au-dessus de l'eau autant qu'il put.

Et il vit, en effet, quelque chose de noir et de luisant qui flottait au ras de l'eau.

Il regarda, puis, avec un ricanement :

— C'est ça, votre radeau ?

— Oui ! répondirent ensemble Felipe et Stefano.

— Eh bien ! approchons... soutenez le juge... Et il arbitrera... Señor Olivarès, je vous le demande, est-ce un radeau, cela, ou le dos d'une baleine ?... Si nous sommes encore en vie dans cinq minutes, j'aurai gagné vos cinq mille bolivars, Felipe ! car jamais cette chose noire et luisante n'a été un radeau !...

— Nous allons bien voir ! dit Felipe, qui s'obstinait.

Et tout en nageant, tout en soutenant sur l'eau le juge Olivarès, les deux armateurs, le capitaine, le mécanicien, regardaient avec avidité le prétendu radeau...

Ils en approchèrent rapidement, et, le premier, le gros José le toucha de ses mains.

— Oh ! oh ! fit-il, stupéfait. C'est une carapace en tôle d'acier boulonnée, mes amis !...

Aussitôt, huit autres mains touchèrent cette carapace...

Et Stefano, plus agile, monta même dessus.

— Venez ! dit-il.

L'un après l'autre, en commençant par le juge, il attira ses compagnons sur l'étrange radeau de tôle d'acier boulonnée...

Ils étaient là, assis, à se sécher aux derniers rayons du soleil et à frapper là-dessus à coups de talon, trop préoccupés de profondes pensées pour échanger une seule parole, lorsqu'une portion circulaire de la carapace se souleva derrière eux, sans qu'ils pussent le voir.

Et ils purent à peine pousser une exclamation que des mains robustes les saisissaient aux épaules, les attiraient, les entraînaient, les soulevaient, les portaient du haut en bas d'un escalier de fer, leur faisaient traverser un couloir éclairé à l'électricité, et les plantaient tous les cinq sur leurs jambes, abrutis, au milieu d'un salon éclairé par l'électricité, et devant un homme brun, jeune, à l'aspect aussi énergique que froid, assis dans un fauteuil.

À peine eurent-ils repris un peu de leur assurance et se furent-ils rendus vaguement compte de se trouver dans un navire sous-marin d'une espèce particulière, que l'homme assis, devant lequel on les avait mis debout sur une seule ligne de front, prit la parole et dit, avec une glaciale politesse :

— Qui êtes-vous, messieurs ?... Veuillez vous nommer l'un après l'autre.

Et ses yeux noirs fixaient le premier de la file : c'était le gros José.

Il prononça, la voix assez assurée, car c'était un homme courageux :

— Don José Calabozo, armateur, à Maracaïbo.

— Don Felipe Varinas, armateur également, fit son voisin, d'un ton non moins tranquille, car c'était un homme intrépide.

— Juan Stefano, capitaine au long cours, en retraite ! fit le vieux loup de mer, un peu ahuri par l'idée que le radeau était un sous-marin.

— Fernando Olivarès, juge ! fit à son tour le magistrat, d'une voix hésitante.

— Giuseppe Filap, mécanicien...

Et il y eut un instant de silence.

— Bien ! fit enfin l'homme, toujours assis.

Il regarda fixement les cinq hommes et ajouta simplement :

— Je suis le Ravageur du Monde... C'est vous que j'interroge, don José Calabozo ! Répondez-moi. Le gouverneur de la ville de Maracaïbo, comment se nomme-t-il ?

— Le colonel Santa-Fé ! répondit l'armateur, un peu décontenancé par ces mots étranges : « Je suis le Ravageur du Monde. »

— Cristobal Santa-Fé ? insista le Ravageur.

— Oui, monsieur.

Le Ravageur se leva.

Ses yeux fulgurèrent tandis qu'il reprenait :

— Messieurs don José Calabozo, don Felipe Varinas,, Fernando Olivarès et Giuseppe Filap, écoutez-moi bien !... Je vous charge d'aller trouver don Cristobal Santa-Fé, colonel de cavalerie, gouverneur pour le gouvernement du Venezuela, de la ville de Maracaïbo. Vous lui raconterez ce qui vous est arrivé. Et vous lui direz ceci, de la part de Hugues de Maudit, le Ravageur du Monde :

« — Monsieur le colonel, si, demain matin au lever du soleil, vous n'êtes pas en canot, seul, au milieu de la passe, à un mille de l'avant-port, le Ravageur du Monde fera sauter à midi tous les navires de commerce vénézuéliens et américains ancrés dans l'avant et l'arrière-port ; il fera sauter les quais ; il lancera des torpilles explosibles au choc dans les rues de la ville ; il débarquera avec des hommes puissamment armés, mettra le feu au palais du gouvernement et s'emparera d'une douzaine de notables...

« Voilà, messieurs, ce que je vous charge d'aller dire à don Cristobal Santa-Fé. J'espère qu'il n'hésitera pas à épargner à la ville qu'il gouverne et à ses administrés ces calamités si épouvantables...

— Et moi, dit sans hésiter José Calabozo, je dis que don Cristobal Santa-Fé n'hésitera pas à monter sur son meilleur cheval et à galoper le plus loin possible de Maracaïbo.

— Cela vous regarde, messieurs ! répliqua le Ravageur du Monde, impassible, car, en ce cas, la ville sera ruinée de fond en comble et douze de ses notables seront fusillés...

Et, sans attendre que José eût prononcé les paroles pour lesquelles il ouvrait la bouche, le Ravageur fit un signe.

Les cinq Maracaïbiens furent saisis, enlevés, emportés à travers le couloir, du bas en haut de l'escalier, déposés dans

un canot, qui leur parut tout entier de métal, et où deux hommes firent aussitôt force de rames.

Et, dix minutes plus tard, on les débarquait sans excuses ni salutations sur la rive gauche de la passe, à peu de distance de l'avant-port.

Seulement, un des rameurs leur cria, en repoussant le canot dans l'eau :

— N'oubliez pas que l'obéissance du gouverneur aux volontés du Ravageur du Monde répond de votre propre sécurité et de la conservation de la ville !

Or, il faisait presque nuit, maintenant.

Les cinq hommes restèrent là, immobiles, à regarder disparaître le canot dans la nuit. Ils semblaient médusés.

Et, tout à coup, José Calabozo prononça gravement :

— Rentrons, mes amis... Nous parlerons de cela toutes portes closes.

— Rentrons ! répéta non moins gravement Felipe Variñas.

Pour la première fois, depuis vingt ans qu'ils étaient liés par une étroite amitié, les deux armateurs se trouvaient du même avis !...

CHAPITRE XIII

LE CHOC DE DEUX HAINES

Les quatre bourgeois et le mécanicien s'enfermaient, une heure plus tard, dans le cabinet de travail de José Calabozo, en la maison somptueuse que le digne armateur avait fait construire sur la place même du gouvernement, en face de la non moins somptueuse demeure habitée par le colonel gouverneur don Cristobal Santa-Fé.

Ils étaient entrés dans la ville, en se dissimulant dans l'ombre des maisons et en choisissant des ruelles désertes.

Et là, après avoir changé de vêtements, sans penser au dîner, dont l'heure avait depuis longtemps sonné, ils envisagèrent froidement la situation, en sérieux et bons bourgeois de la ville de Maracaïbo.

En hommes pratiques, ils ne se perdirent pas en conjectures sur la personnalité du Ravageur du Monde, la merveille que semblait être son sous-marin, etc., etc.

Ils discutèrent simplement, froidement, les faits et leurs conséquences.

Et, quand la question fut examinée sous toutes ses faces, José conclut :

— Premier point : le Ravageur a sûrement à se venger de Santa-Fé.

« Deuxième point : si Santa-Fé apprend la chose, il file, et nous restons à la merci du Ravageur, car il ne faut pas

compter pour nous défendre sur la flotte et l'armée du gouvernement, n'est-ce pas ?... La flotte n'existe pas, et l'armée est dans la capitale et autour, à préparer une nouvelle révolution !...

José haussa les épaules, fit une moue de mépris et continua :

— Donc, – et c'est là le troisième point, – dans l'intérêt de la ville, de nos fortunes, de nos navires, de nous-mêmes et de nos compatriotes, nous devons faire en sorte que le gouverneur ne puisse pas échapper au Ravageur du Monde !

« Quelqu'un d'entre vous, messieurs, aime-t-il don Cristobal Santa-Fé ?

Personne ne répondit et les visages se firent durs.

Il était évident qu'aucun des hommes présents n'aimait Son Excellence le gouverneur de Maracaïbo.

— Bon ! fit José Calabozo. Approchez vos têtes, messieurs... car souvent les murs ont des oreilles. Voici mon plan !

Et, pendant près de cinq minutes, à voix très basse, l'armateur parla et ses paroles furent évidemment recueillies par l'armateur, le juge, le capitaine et le mécanicien...

Quelles furent ces paroles ?...

Peu importe. Leur résultat seul nous intéresse.

Et le résultat, le voici :

À minuit et quart, comme il sortait du théâtre et montait dans la voiture qui devait le ramener à sa maison, place du

Gouvernement, le colonel Cristobal Santa-Fé fut salué par José Calabozo !

— Ah ! bonsoir, señor don José ! s'écria le gouverneur avec une sorte de condescendance hautaine. Vous sortez du théâtre ?... Je ne vous ai pas vu !...

— Oh ! il n'importe, mon cher colonel, répondit José avec aisance. Mais je voudrais vous demander un service...

— Lequel, señor ?

— Mes deux chevaux sont tombés malades, ce matin, de je ne sais quelle maladie, ce qui m'a obligé à venir à pied au spectacle. Pas d'inconvénient à cela, d'ailleurs ! Et je m'en retournerais de même, si en descendant l'escalier, là, je n'avais fait un faux pas qui me vaudra, je crois, une légère entorse...

Et, ce disant, José Calabozo fit deux pas hésitants.

— En effet, vous boitez ! s'écria le gouverneur qui, tout hautain qu'il voulût être, devait se résigner à se montrer aimable envers un bourgeois de Maracaïbo, aussi riche et aussi influent que l'était le gros armateur...

Il ajouta donc aussitôt :

— Faites-moi la grâce, señor don José, d'accepter une place dans ma voiture. Nos maisons sont en vis-à-vis. Je vous déposerai à votre porte.

— Voilà justement, Excellence, s'écria joyusement l'armateur, le service que je voulais vous demander. Et mon valet montera près de votre cocher. Ohé ! Giuseppe, monte sur le siège !

Mais déjà assez aimable, malgré ses airs de condescendance, don Cristobal poussait doucement José dans la voiture et y entraît après lui.

Et là, tout de suite, quand la portière fut refermée, José Calabozo dit au gouverneur, la voix rapide et grave :

— Colonel, il ne s'agit pas d'entorse. Écoutez-moi. Connaissiez-vous Hugues de Mauduit ?...

— Hugues de Maud... ? s'écria Santa-Fé sans achever de prononcer le nom.

Et, à la clarté de la petite lampe qui éclairait l'intérieur de la voiture, José vit le gouverneur pâlir affreusement.

— Vous le connaissez, je vois. Eh bien ! écoutez !...

Et vite, il raconta l'extraordinaire aventure de la soirée.

Il répéta, mot pour mot, les paroles du Ravageur du Monde.

Et il conclut :

— Qu'allez-vous faire, don Cristobal ?

— Ce que je vais faire ? s'écria le gouverneur d'une voix blanche et d'un ton cynique. Faire tourner bride à la voiture et filer sur la route de Caracas. Et cela, tout de suite !... La ville de Maracaïbo s'arrangera avec Hugues de Mauduit, s'il est vrai qu'il peut tout ce qu'il dit...

— Infâme et lâche ! gronda José Calabozo... J'avais bien prévu ce que tu ferais... Je te connais trop !... Et tu aurais ainsi abandonné ta femme et ta fille... chose que nous ne...

— Señor !... fit le colonel en essayant de se rebiffer avec dignité...

Mais, à cet instant, le formidable poing du gros armateur s'abattait sur le crâne de Cristobal et l'étourdissait comme un coup de massue...

Puis, passant la tête à la portière, dont la vitre était restée baissée, José cria :

— Les enfants, ça y est !...

À ce cri, Giuseppe le mécanicien qui était sur le siège, à côté du cocher, saisit brusquement les guides, arrêta les chevaux.

Et comme le cocher s'étonnait, Giuseppe lui donna une bourrade si violente que le malheureux tomba sur le pavé de la rue, déserte heureusement ! Il ne se fit d'ailleurs aucun mal, car sa chute fut amortie par les bras de Felipe Varinas et du capitaine Stefano qui le bâillonnèrent, le ligotèrent et le jetèrent dans la voiture aux pieds de Cristobal Santa-Fé évanoui et de José attentif.

Depuis le théâtre, Felipe et le capitaine avaient suivi en courant la voiture qui, la nuit, et par les rues tortueuses, n'allait pas très vite.

Stefano monta sur le siège, à côté de son mécanicien Giuseppe, devenu pour le moment cocher. Et Felipe parvint à trouver encore une place dans la voiture en se pliant en deux et en s'asseyant à demi sur les genoux du gouverneur inconscient.

Et les chevaux, stimulés par Giuseppe, reprirent leur marche, mais plus vite, cette fois, et par des rues qui ne menaient pas à la place du Gouvernement.

En effet, la voiture sortit bientôt de la ville, longea de loin le faubourg de l'avant-port et s'engagea sur la route qui mène à la mer, le long de la lagune.

Elle s'arrêta devant une villa, derrière laquelle il y avait un bosquet qui s'étendait presque jusqu'au bord de l'eau et était entouré d'une grille.

Le gouverneur encore assommé, son cocher bâillonné et ligoté, furent sortis de la voiture et portés dans la maison, dans une chambre où on les posa tous les deux sur un lit. Et revolver au poing, Giuseppe resta là, surveillant le réveil de don Cristobal Santa-Fé.

Pendant ce temps, dans une pièce voisine qui était un salon, le juge Olivarès, José Calabozo et Felipe Varinas causaient à voix basse.

— J'ai caché chevaux et voiture dans le bosquet, disait le juge. Au petit jour, Giuseppe, déguisé, conduira le tout dans la campagne, coupera les liens du cocher et s'enfuira pendant le temps que le cocher se débâillonnera et se débandera les yeux...

— Oui ! et ce cocher ne pourra rien dire, fit José, car il ne sait rien. Moi-même je serai dans la voiture, ligoté, bâillonné... Ah ! la bonne farce... Je raconterai une histoire de brigands !...

— Personne ne soupçonnera le juge Olivarès, fit le magistrat, d'avoir prêté sa villa, son canot, et d'être complice de la disparition de Son Excellence...

— Et qui pourrait soupçonner le capitaine Stefano, dit à son tour le vieux loup de mer, d'avoir avec Felipe Varinas, remis l'Excellence entre les mains du Ravageur du Monde ?...

— Cela ne nous regarde pas, dit gravement José.

Et, levant le bras droit avec solennité, le digne armateur ajouta, très ému :

— Mes amis, je vous jure que si Cristobal Santa-Fé avait dit : « Je ne me rendrai pas à l'invitation du Ravageur du Monde. Mais s'il attaque la ville que je gouverne, je la défendrai ! » Si Cristobal avait dit cela, loin de l'assommer d'un coup de poing, je lui aurais répondu :

« Mettez-vous à la tête de vos troupes ; moi, de mon côté, je vais faire couler de vieux bateaux à l'entrée du port pour le bloquer et soulever la population. » Et jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que nous recevions de Caracas des secours nécessaires pour la victoire, nous nous serions défendus...

« Mais quand j'ai vu que mes prévisions ne me trompaient pas, que ce lâche de Santa-Fé voulait fuir et nous abandonner... Alors, j'ai frappé !...

« Périssent le gouverneur plutôt que la ville, ses habitants et ses richesses !

— C'est justice ! firent gravement le juge, le capitaine et Felipe Varinas...

Et, au lever du soleil, tandis qu'une voiture à deux chevaux s'en allait à toute vitesse dans la campagne, un canot s'éloignait, sur la lagune du bord ombragé par le bosquet.

Deux hommes tenaient les rames, et un autre ligoté était couché dans le fond du canot, blême, les lèvres serrées, les yeux ouverts exprimant une terreur sans nom...

Les deux rameurs étaient l'armateur Felipe Varinas et le capitaine Stefano.

L'homme étendu était Son Excellence le gouverneur de Maracaïbo, le colonel don Cristobal Santa-Fé...

À cette aventure nocturne et matinale, à ces noms, ne se croirait-on pas revenu aux temps tragiques d'autrefois !...

C'est que le Venezuela est resté, en Amérique, un des pays les plus remplis encore de souvenirs espagnols, de mœurs anciennes, de noms à évocations historiques... Les hommes aussi y ont un peu l'âme de la vieille Espagne...

Et Cristobal Santa-Fé devait être profondément terrifié en passant de cette terre espagnole, routinière et ignorante, du Venezuela dans les mains du très moderne Ravageur, commandant du sous-marin le *Nyctalope*, cette merveille de la science !...

Lutte tragique et qui, avec une rapidité foudroyante, allait finir dans le sang !...

CHAPITRE XIV

PAS DE GRÂCE !

À neuf heures du matin, des maraîchers des environs de Maracaïbo découvrirent entre deux jardins de la campagne, dans un chemin encaissé, une belle voiture attelée de deux chevaux.

Le cocher, ahuri, agitant à ses poignets des cordes coupées, ne put que répondre par des balbutiements à leurs questions. Mais dans la voiture, dont ils ouvrirent la portière, les deux maraîchers furent stupéfaits de reconnaître, ligoté et bâillonné, le célèbre armateur de Maracaïbo José Calabozo.

Celui-ci, débarrassé de ses liens et de son bâillon, raconta que, la nuit, au sortir du théâtre, il avait fait une promenade en voiture avec le gouverneur, et qu'au cours de cette promenade, en pleine ville, la voiture avait été assaillie par des bandits masqués, conduite à la campagne et que le gouverneur avait été enlevé...

— Je ne sais comment, ajouta José Calabozo, car je me suis évanoui au moment de l'attaque nocturne. Et quand j'ai repris mes sens, au lever du soleil, j'étais là, dans la voiture abandonnée dans la campagne...

Les maraîchers reconduisirent la voiture et le cocher place du Gouvernement, où José entra dans sa maison.

Mais cette histoire n'y causa pas une émotion bien grande, car la ville était déjà prodigieusement émue.

En effet, à grand renfort de manchettes énormes et de détails pathétiques, les journaux du matin rapportaient, d'après le récit fait par l'officier de la marine française, Ludovic Martel, aux autorités de Rio de Janeiro, l'extraordinaire histoire du vol audacieux du sous-marin le *Nyctalope*, l'abandon de son équipage dans une île inconnue, la destruction du navire américain le *California*, l'évasion du commandant Martel.

Les journaux ajoutaient que l'officier français, après quelques heures passées à Rio de Janeiro, s'était embarqué en secret pour la France.

Enfin, ce stupéfiant récit était suivi de commentaires éloquents où les journalistes signalaient l'existence du Ravageur du Monde comme un danger pour l'univers entier, et demandaient qu'une souscription universelle fût ouverte pour que la France pût mettre en chantier et construire en quelques semaines toute une flotte de sous marins, conçus d'après les mêmes plans que le *Nyctalope*, et destinés à détruire celui que l'on appelait tantôt le « Ravageur du Monde », tantôt le « Ravageur sous-marin ».

On devine quelle effervescence produisirent ces nouvelles fantastiques dans la ville de Maracaïbo. Quand, d'après la version de José Calabozo, l'enlèvement du gouverneur fut connu, on le considéra comme un incident minime de la lutte du Ravageur contre le monde civilisé, car on fut convaincu tout de suite que le radeau-fantôme du capitaine Stefano n'était autre chose que le *Nyctalope*.

Le télégraphe, le téléphone, la radio-télégraphie firent connaître en quarante-huit heures jusqu'aux plus reculés villages de toutes les nations l'effrayante aventure du commandant Martel et la destruction du *California*.

Les ports se fermèrent : pendant vingt-quatre heures, aucun navire n'en sortit et le commerce fut paralysé. Les États-Unis mobilisèrent leur armée de mer...

Puis la réflexion vint, et contre le vent de terreur qui soufflait toujours parmi les hommes, surtout dans les populations maritimes, les gouvernements s'efforcèrent de réagir.

Deux jours après que la nouvelle fut connue, le gouvernement français lança à l'Univers entier une énergique proclamation.

Elle disait qu'en attendant l'arrivée du commandant Ludovic Martel à Paris et la confirmation officielle de sa tragique aventure, la construction de six sous-marins du type *Nyctalope* était immédiatement ordonnée...

La France, en outre, au nom du monde civilisé, déclarait solennellement la guerre au mystérieux Ravageur du Monde.

Et sans attendre l'arrivée à Paris du commandant Martel, le gouvernement français ordonnait la construction de la fameuse escadrille de six sous-marins.

Le Ravageur, cependant, se préoccupait peu du vent de terreur qu'il faisait souffler sur les nations civilisées. Il continuait son œuvre de vengeance, qu'il avait commencée par la destruction du navire de guerre américain *California*. Le 19 janvier au matin, juste au moment du lever du soleil, le *Nyctalope* émergea au milieu de la passe qui joint le lac de Maracaïbo, du Venezuela, à l'océan Atlantique, ou plus exactement à la mer des Antilles. Le capot s'ouvrit et Hugues de Mauduit parut sur la plate-forme. Le Ravageur du Monde était seul. Il regarda de tous côtés, les sourcils froncés.

Et, brusquement, il eut sur le visage une expression de plaisir féroce : il venait de voir un canot se détacher du rivage.

« Voilà mon homme ! murmura-t-il. Enfin !... »

Et, se penchant à l'intérieur du sous-marin, il appela :

— Askold !

Moins d'une minute plus tard, le lieutenant surgissait sur la plate-forme :

— Voilà le colonel Cristobal Santa-Fé ! fit en ricanant le Ravageur, en montrant le canot qui s'approchait.

Sur le visage du lieutenant, ce fut aussi une expression de joie cruelle.

— Quel supplice lui réservez-vous, Maître ?... dit Askold.

— Je ne sais pas encore ! répondit Hugues de Mauduit. Mais le supplice sera digne de toutes les tortures qu'il doit racheter.

Et sur ces paroles énigmatiques, le Ravageur, tête baissée et bras croisés, tomba dans une profonde méditation.

Cependant, monté apparemment par deux hommes qui ramaient avec force, le canot approchait rapidement, filant dans la claire lumière du matin, sur les eaux tranquilles et miroitantes. Quand l'embarcation ne fut plus qu'à quelques brasses du sous-marin, Askold donna un strident coup de sifflet. Et deux hommes, gravissant en toute hâte l'escalier de fer, se dressèrent sur la plate-forme : c'étaient les matelots forbans Jorry et Brilo.

Au même instant, le canot se rangeait le plus près possible de la plate-forme, contre le flanc du sous-marin. On sait

que les deux rameurs étaient l'armateur Felipe Varinas et le capitaine Stefano.

— Bonjour, messieurs ! dirent ensemble le capitaine et l'armateur.

Ces voix tirèrent le Ravageur de sa sinistre rêverie. Il leva la tête et ses yeux fulgurèrent.

— Je vous salue, messieurs ! répondit-il de sa voix grave. M'apportez-vous le gouverneur ?

— Le voici ! fit Felipe Varinas, en montrant du geste un corps humain étendu dans le fond du canot.

— Il est évanoui ? ricana Askold.

— Non, il tremble de peur et il ferme les yeux ! répondit le capitaine Stefano.

Askold fit vers Jorry et Brilo un geste qui fut immédiatement compris et obéi.

Tandis que Stefano et Varinas, accrochés au garde-fou de la plate-forme, maintenaient le canot immobile contre le flanc du sous-marin, Jorry sauta dans l'embarcation, souleva le corps étendu et qui semblait, en effet, inanimé, puis le passa aux mains de Brilo, avec autant d'adresse que de vigueur.

— Mets-le debout ! ordonna rudement le Ravageur.

— Allons, maître lâche ! ricana Askold, tenez-vous sur vos pieds si vous pouvez, et ouvrez les yeux...

L'homme, tiré du fond du canot et mis debout par Brilo, se raidit visiblement, ouvrit les yeux, et se tint immobile sur la plate-forme, tandis que Brilo s'écartait de trois pas.

En grande tenue de colonel de cavalerie de l'armée vénézuélienne, – tenue qu'il avait mise, la veille, pour aller au théâtre, à la sortie duquel on l'avait si adroitement enlevé, – Cristobal Santa-Fé, gouverneur de Maracaibo, était en ce moment la statue vivante et chamarrée de la peur. Tout son corps tremblait ; ses yeux exprimaient une indicible terreur et son visage, d'une extrême pâleur, était pitoyable à voir.

Il jeta les yeux autour de lui, comme s'il se réveillait d'un cauchemar épouvantable.

Et quand son regard se fixa sur le Ravageur, il tressaillit et râla d'une voix étranglée :

— Hugues de Mauduit !...

Mais le Ravageur, à son tour, plongea son regard terrible dans les yeux du gouverneur et celui-ci baissa les paupières. Son visage, de blême qu'il était, devint pourpre brusquement. Et comme si une réaction salutaire s'était produite en lui, il ne trembla plus, sa tête se redressa, il fixa le Ravageur avec assurance et, d'une voix calme maintenant, il prononça :

— Hugues de Mauduit tu me tiens... Tu peux te venger du passé. Soit !... Cet homme, – et du geste Cristobal Santa-Fé désigna Askold, – cet homme m'a appelé lâche, tout à l'heure. Tout le monde peut redouter la mort quand la vie est bonne. Mais je montrerai que, ma dernière heure venue, j'ai autant de courage que mes ennemis... Hugues de Mauduit, fais de moi ce que tu voudras. Et tue-moi le plus tôt possible !

— Tu mourras bientôt, Cristobal ! prononça le Ravageur d'une voix glaciale. Mais pas avant que je puisse faire assister quelqu'un à ta mort, comme tu m'as fait assister à la mort de mon père !

— Que veux-tu dire, balbutia le colonel gouverneur, en pâlisant de nouveau.

— Attends !

Et se tournant vers Felipe Varinas et le capitaine Stefano, qui écoutaient avec une attention passionnée, le Ravageur leur dit d'un ton poli et sec :

— Je vous remercie, messieurs. La ville et le port de Maracaibo seront épargnés. Et maintenant, retirez-vous !

Sans mot dire, l'armateur et le capitaine lâchèrent le garde-fou, laissèrent le canot se détacher du sous-marin, et aussitôt ils se mirent à ramer vers la côte...

Lorsque l'embarcation fut assez éloignée à son estimation, le Ravageur se retourna vers Cristobal Santa-Fé, et, d'une voix sourde, l'œil terrible, le visage contracté de haine :

— Ce que je voulais dire ? prononça-t-il. Voici... Tu as une fille, n'est-ce pas ?...

— Dolorès ! gémit le colonel, en chancelant.

— Oui ! Dolorès, reprit le Ravageur en fermant les poings. Elle doit avoir quatorze ans aujourd'hui, juste l'âge que j'avais lorsque, devant mes yeux, tu as assassiné mon père... Eh bien ! Dolorès assistera à ton supplice, Cristobal !... Et tu souffriras en la regardant tout ce que mon père a souffert quand il me donnait, sanglant et désespéré, son dernier regard...

— Oh ! grâce ; grâce pour ma fille ! s'écria le colonel en tombant à genoux.

— Pas de grâce, chien ! répondit féroce ment Hugues de Mauduit.

Et il fit un geste à Askold.

Le lieutenant ordonna, impassible :

— Jorry, Brilo... portez le prisonnier dans la cabine numéro 5. Vous le mettrez au pain et à l'eau, chaînes aux pieds et aux mains. Pas de matelas, ni de couvertures sur la planche de couchage. Allez !...

— Grâce, grâce pour Dolorès ! gémissait le colonel-gouverneur en se traînant aux pieds du Ravageur.

Mais Jorry et Brilo l'empoignèrent, le soulevèrent et l'emportèrent rapidement dans l'intérieur du sous-marin.

Or, occupé à une besogne quelconque dans le corps de garde, Pierrot l'Écureuil avait entendu tout ce qui s'était dit sur la plate-forme. Il vit passer les deux matelots portant le colonel Santa-Fé. Et il ne bougea pas, attentif aux paroles que pourraient prononcer encore le Ravageur et son lieutenant Askold.

Pierrot l'Écureuil entendit presque aussitôt la voix grave et funèbre du Ravageur du Monde.

— Askold, disait-elle, je me retire dans ma chambre. J'ai besoin de vivre pendant quelques heures en pensée avec mes chers morts, pour qu'ils m'inspirent la meilleure manière de les venger. Agis comme je te l'ai ordonné. Et, dès que la jeune fille sera amenée à bord du sous-marin, gagne le large. Tu ne viendras prendre mes ordres que demain matin à neuf heures.

— Que les morts vous inspirent, Maître ! murmura Askold en s'inclinant.

Et l'instant d'après, avec un frisson de terreur, Pierrot l'Écureuil vit passer devant lui, raide et sombre, l'énigmatique Ravageur, qui s'engagea dans le couloir de tribord, vers la proue, et s'enferma dans sa chambre.

Presque aussitôt, Askold descendit : l'écoutille se ferma. Et Pierrot l'Écureuil se rendit compte que le *Nyctalope* s'immergeait sur place, sans avancer ni reculer, et restait finalement immobile, reposant sur le sol sous-marin. En consultant les instruments fixés sur un tableau de bois, dans le corps de garde, le mousse put constater que l'on était par vingt-cinq mètres de fond...

CHAPITRE XV

LES MONSTRES DE LA MER

Dans les paroles qu'il avait entendues, un nom avait particulièrement fixé l'attention du jeune brave Pierrot l'Écureuil. C'était le nom de Dolorès.

Et pendant toute cette morne journée, où le mousse fut occupé à divers travaux d'astiquage, il se demanda comment ferait Askold pour aller chercher à Maracaïbo la fille du gouverneur.

Bien que ses yeux vifs furetassent partout et qu'il eût continuellement l'oreille tendue aux conversations d'Askold avec les hommes de l'équipage pirate, Pierrot l'Écureuil n'apprit rien.

Seulement, à six heures du soir, il vit Askold entrer dans l'escalier du canot.

Cinq hommes l'accompagnaient : c'étaient Poutkine, Brasky, Kenny, Jorry et Brilo. Tous, ainsi que le lieutenant, avaient le revolver à la ceinture. Aux bruits qu'il put entendre Pierrot l'Écureuil comprit que cette petite troupe entrait dans le canot et quittait le sous-marin.

« Ils vont chercher cette Dolorès ! » se dit le mousse.

Depuis l'évasion du commandant Martel, Pierrot l'Écureuil partageait la vie des forbans. Il mangeait avec eux au réfectoire, couchait comme eux dans la chambrée. Son service, cependant, n'était pas divisé en quarts de jour et de nuit, comme celui de l'équipage. Il devait seulement se lever à six

heures, se coucher à neuf heures, manger le matin à onze heures, et le soir à six. Et pendant toute la journée, hormis durant ses repas, il était à la disposition d'Askold, qui lui prescrivait n'importe quel travail à sa portée. Jusqu'à présent, Pierrot l'Écureuil ne s'était occupé que d'astiquage, comme aide de Jorry et de Brilo. Et d'ordinaire encore, après le repas du soir, le mousse n'était obligé à aucun travail.

Comme tous les jours, ce soir-là, après avoir dîné, il se rendit au poste de l'équipage, et s'étendit dans son hamac, non pour dormir tout de suite, mais pour laisser venir tout doucement le sommeil, en pensant à ses anciens camarades, maintenant isolés sur une île inconnue, et au commandant Martel, en route vers la France.

Cependant, ce soir-là, ce n'est ni à ses camarades ni à son « cap'taine » que pensa Pierrot l'Écureuil. Il ne pensa qu'à M^{lle} Dolorès. Et il ne songea pas à dormir...

Le sort de cette jeune fille lui faisait extrêmement pitié, au brave moussaillon.

« Elle a mon âge, se disait-il. Le Ravageur veut qu'elle assiste à la mort de son père. C'est horrible !... Est-ce que je verrai beaucoup d'horreurs comme celle-là avant que le commandant Martel vienne démolir le *Nyctalope* à coups de torpille ! »

Le courageux garçon pensa un moment à chercher les moyens de faire évader le colonel-gouverneur. Mais il ne s'arrêta pas longtemps à cette pensée.

« Ça, se dit-il, c'est tout à fait impossible... Mais quand le Ravageur aura fait mourir le père, que fera-t-il de la fille ?... S'il ne la débarque pas, il faudra que j'avise aux moyens de la sauver, lorsque le *Nyctalope* sera attaqué par le commandant

Martel... Sapristi, ça ne sera pas facile !... Mais tout de même, ce Ravageur, quel type féroce et cruel !... Je suis encore étonné qu'il ne m'ait pas abattu d'un coup de revolver, pour me punir de l'évasion de mon cap'taine... »

On le voit, le brave mousse ne pensait jamais à lui-même. Avec un héroïsme plein de simplicité, un héroïsme à la française, il se donnait pour mission d'arracher au Ravageur le plus de victimes possible. Dolorès allait être évidemment la plus innocente de ces victimes, et Pierrot l'Écureuil se jura de tout faire pour la sauver de la destruction fatale dont il savait que le *Nyctalope* était menacé, du fait que le commandant Martel se trouvait libre...

Tandis que Pierrot l'Écureuil se livrait à ces réflexions angoissantes, des hommes, près de lui, jouaient aux cartes sur la table de la chambrée, à la clarté d'une seule lampe électrique. C'étaient ceux qui n'étaient pas de quart en ce moment : la vigie Caltic, le timonier Dumas, les mécaniciens Aspar, Ted et Barot. C'était tout. Le cuisinier Larlin et son aide, Jack, le nègre, étaient encore occupés, à la cuisine, à tout ranger après le second repas du soir qui venait de se terminer. Cinq matelots et le lieutenant étaient en expédition à Maracaïbo. Quant aux autres hommes de l'équipage, ils se trouvaient à leurs postes respectifs : Lunoir, Fippe et John à la machinerie, Raynor au poste de vigie, Fengal à celui de timonier, car bien que le *Nyctalope* fût immobile au fond de l'eau, le service fonctionnait comme si le sous-marin avait été en pleine marche.

On voit par là combien était régulière et disciplinée la vie des terribles forbans...

À neuf heures, les joueurs se couchèrent pour dormir jusqu'à minuit, heure où ils iraient prendre leur quart de nuit.

Askold et ses hommes n'étaient pas encore revenus.

Dans l'obscurité maintenant complète, Pierrot l'Écureuil gardait ses yeux grands ouverts. Il n'avait pas la moindre envie de dormir. Il attendait avec une fébrile impatience le retour du lieutenant. Et il tendait tout son sens auditif aux moindres bruits...

L'horloge électrique de la chambrée venait de sonner dix heures lorsque Pierrot l'Écureuil, malgré les ronflements sonores de ses compagnons, crut percevoir des heurts sourds, comme si la coque extérieure du sous-marin avait été plusieurs fois touchée par un objet dur.

« Tiens ! se dit-il... Est-ce que ce serait eux ?... J'étais donc bien absorbé, que je ne me suis pas rendu compte de la montée ?... »

En effet, lorsque le canot était sorti, il ne pouvait pas revenir à bord sans que le sous-marin remontât à la surface des eaux. On sait par quel procédé très simple le canot se détachait du *Nyctalope*, lorsque le sous-marin était immergé. Mais ce procédé n'avait pas l'équivalent pour le retour. Le *Nyctalope* devait remonter au niveau des eaux, à l'heure fixée pour leur rentrée par ceux qui étaient de sortie avec le canot.

Avec précaution, afin de ne pas faire de bruit, Pierrot l'Écureuil se glissa hors de son hamac d'abord, et de la chambrée ensuite. Comme d'habitude, en se couchant, il n'avait ôté que sa vareuse. En tricot et en pantalon, pieds nus, il courut légèrement jusqu'au corps de garde : il ne fut vu par personne, tous les hommes restés éveillés au bord du sous-marin se trouvant chacun à leur poste.

Pierrot l'Écureuil s'étendit sous le renflement du tube lance-torpilles de tribord. Bien que le corps de garde fût

continuellement éclairé, le mousse était invisible dans sa cachette, le renflement du tube faisant en dessous une ombre absolument opaque pour les yeux habitués à l'éclat de la lumière électrique.

Aux bruits qu'il perçut aussitôt, Pierrot l'Écureuil vit qu'il ne s'était pas trompé. Askold et ses hommes rentraient de leur expédition.

« On n'ouvre pas la grande écouteille, se dit le mousse. Ils descendront par l'escalier du canot. Qu'ils s'engagent ensuite dans le couloir à bâbord ou à tribord, vers la proue ou vers la poupe, je verrai suffisamment. Il s'agit de ne pas me faire pincer... »

Et il s'enfonça le plus qu'il put sous le renflement.

Presque aussitôt, il vit la porte de l'escalier du canot s'ouvrir et Askold parut, immédiatement suivi de Brilo, qui portait dans ses bras une jeune fille dont le visage, soudain en pleine lumière, était très gracieux et joli, mais pâle et les yeux fermés...

La jeune fille était évanouie, ou tout au moins sous l'influence d'un soporifique.

Vêtue d'une robe blanche dont la jupe tombait très bas, cachant les pieds, elle avait la tête nue et ses cheveux noirs, dénoués, s'épandaient sur ses épaules.

Sa tête et tout le haut de son corps reposaient sur la large poitrine de Brilo.

Devant Pierrot l'Écureuil qui se faisait tout petit et retenait son souffle, Askold et Brilo passèrent et s'engagèrent dans le couloir de tribord, vers la proue.

Mais ils s'arrêtèrent après trois pas. Et Askold ouvrit la porte de la cabine numéro 14.

Pierrot l'Écureuil savait que cette cabine était luxueusement meublée. En effet, lorsque le sous-marin le *Nyctalope* appartenait encore à la France et se trouvait sous le commandement de son constructeur, le lieutenant de vaisseau Ludovic Martel, cette cabine était réservée aux amiraux, aux ministres, ou aux grands personnages qui, par autorisation expresse du ministre de la Marine, venaient passer au moins vingt-quatre heures à bord.

« Puisqu'on met la demoiselle dans la cabine de luxe, se dit Pierrot l'Écureuil, c'est qu'elle sera bien traitée !... Pauvre fille ! si elle se doutait du spectacle que le Ravageur lui réserve !... Elle verra mourir son père ! Est-ce que je ne pourrais pas lui éviter cette douleur ?... Il faudra que j'y pense. »

Cependant Brasky, Poutkine, Kenny et Jorry sortaient aussi de l'escalier du canot. Mais, tout de suite, ils se dirigèrent vers la chambrée. Ils allaient se coucher.

« Fichtre ! se dit Pierrot l'Écureuil, ils vont s'apercevoir que je ne suis pas dans mon hamac ! »

Il n'y avait, en ce moment, personne dans le corps de garde. Et le mousse en savait assez pour l'instant sur la jeune prisonnière. D'ailleurs, il comprenait que, même s'il restait là toute la nuit, il n'en saurait pas davantage, car après avoir couché Dolorès sur le lit de la belle cabine, Askold et Brilo ressortiraient, le premier pour commander les manœuvres du départ du sous-marin, le second pour gagner la chambrée.

Pierrot l'Écureuil sortit donc de sa cachette, se glissa légèrement dans le couloir de bâbord arrière à la suite des quatre matelots, et, sans qu'ils se fussent aperçus de sa

présence, il entra en même temps qu'eux dans la chambrée obscure.

— Qui donne de la lumière ? fit la voix assourdie de Jorry.

— Moi ! répondit la voix de Poutkine.

En effet, celui-ci tourna le commutateur électrique et la chambrée fut éclairée.

Mais cette demi-minute d'obscurité avait suffi au souple et alerte Pierrot l'Écureuil pour qu'il atteignît son hamac, s'y hissât d'un bond et s'y couchât, le dos tourné à la porte d'entrée... Bientôt, Brilo arriva.

Sans mot dire, il ôta sa vareuse et ses souliers, comme avaient déjà fait ses compagnons, qui sautaient dans les hamacs. Resté debout le dernier, Brilo éteignit l'électricité ; puis il se coucha à son tour. Et quelques minutes plus tard, tous les hommes dormaient dans la chambrée. Seul, Pierrot l'Écureuil ne dormait pas. Il pensait à la jeune fille qui, prisonnière dans la cabine numéro 14, ne devait se réveiller que pour voir son père mourir !

Or, dans la cabine numéro 14, Askold avait regardé impassiblement Brilo étendre sur le lit bas et moelleux la pâle jeune fille.

Cela fait, Brilo se retira.

Le lieutenant considéra un instant la pauvre enfant, sans que son visage, correct et élégamment barbu de forban moderne, exprimât aucun sentiment. Askold était impassible et avait les yeux expressifs et froids, comme quand il regardait les instruments de précision fixés à la paroi du poste d'officier ou sur le tableau de bois du corps de garde.

Il avisa une couverture pliée au pied du lit. Il la déplia, l'étendit sur le corps de la jeune fille, et murmura :

« Il y a une heure qu'elle a bu le narcotique. Elle ne se réveillera pas avant neuf heures du matin, demain. Le Maître sera présent à son réveil... Allons, tout est bien ! Je n'aurais pas cru que cet enlèvement serait aussi facile... Il est vrai qu'ils sont dans un désarroi, à Maracaïbo !... Bonne idée que j'ai eue d'acheter les journaux : le Maître sera content de savoir ce qu'on dit de ce Martel que j'aurais mieux fait d'étrangler ou d'empoisonner, quand je le tenais ici !... »

Et sur ces paroles, sans même regarder Dolorès Santa-Fé, à laquelle probablement il ne pensait déjà plus, le lieutenant Askold éteignit l'électricité, vérifia la fermeture automatique de la porte, glissa dans sa poche le passe-partout que le Ravageur lui avait confié, et qui seul permettait d'ouvrir la cabine numéro 14, et, d'un pas tranquille, il se rendit vers le poste d'officier. Askold ne finissait qu'à minuit son quart nocturne pour prendre à six heures du matin son quart diurne. À minuit, le Ravageur en personne prenait la direction du sous-marin.

Le poste d'officier – cabine numéro 6 – se trouvait à tribord arrière. C'était la reproduction exacte, moins les rayons remplis de livres et avec des dimensions plus restreintes, de la bibliothèque. Sur les parois étaient fixés les mêmes instruments, les mêmes commutateurs électriques. Sur la table centrale s'étaient les mêmes cartes. Le même appareil téléphonique offrait ses pavillons récepteur et transmetteur, son pavillon téléphonographique, ses boutons d'appel en ivoire luisant. De ce poste, comme de la bibliothèque, comme du salon, comme de la chambre des machines, comme du corps de garde, l'officier de quart pouvait commander la manœuvre,

suivre sur les instruments les évolutions et la marche du sous-marin, communiquer avec toutes les parties du *Nyctalope*.

Askold ôta son casque colonial, le suspendit dans le couloir à une patère métallique, et, entré dans le poste d'officier, il en referma la porte sur lui.

Là aussi, la lumière électrique était permanente.

Le lieutenant alla au téléphone, et, pressant des doigts deux boutons en ivoire, il prononça :

— Allô ! allô ! machinerie !... en marche ! quinze mètres de fond, vitesse cinquante nœuds... Allô !... Bien !...

Puis, après un arrêt :

— Allô ! allô ! timonier... direction : les îles Lucayes par le large !...

Et aussitôt, aux indications des appareils, Askold vit qu'il était obéi.

Le sous-marin le *Nyctalope* sortait de la passe, puis du golfe du Venezuela et filait droit au nord, pour aller franchir le canal de Mona, entre Haïti et Porto-Rico et glisser ensuite, entre deux eaux, en plein Atlantique, au large des îles de Bahama, appelées aussi l'archipel de Lucayes.

Quant à Askold, tout en jetant de moment en moment un regard observateur sur les appareils enregistreurs de la marche du sous-marin, il se mit à étudier une carte de l'océan Atlantique, en attendant la fin de son quart de nuit.

Dans le *Nyctalope*, aucun autre bruit que celui des pistons des machines et le ronflement sourd de l'arbre de l'hélice. Hormis Askold et peut-être Hugues de Mauduit, hormis aussi

les hommes de service à la machinerie, à la vigie et à la timonerie, les pirates dormaient, tranquilles comme si, au lieu de collaborer à une œuvre de crime et de vengeance, ils avaient formé l'honnête équipage d'un navire en temps de paix. Pierrot l'Écureuil lui-même était plongé dans un reposant sommeil et le prisonnier du Ravageur, le colonel Cristobal Santa-Fé, accablé de fatigue et de douleur, était tombé dans une lourde somnolence.

À minuit sonnant, la porte du poste d'officier s'ouvrit et le Ravageur du Monde parut. Il venait prendre son quart.

Au premier coup de l'horloge électrique, Askold s'était levé.

Le lieutenant allait parler, mais il ne proféra aucune parole, en voyant le Maître sombre et les sourcils froncés. Il savait que ce visage lugubre commandait le silence. De plus, Hugues de Mauduit avait dit à Askold, on s'en souvient, de ne venir prendre ses ordres que le lendemain matin, à neuf heures...

Le lieutenant se rappela ces paroles...

Il salua donc militairement, en silence, et sortit aussitôt du poste d'officier, pour aller se coucher et dormir dans sa chambre, la cabine numéro 20.

Le Ravageur s'assit devant la carte de l'Atlantique, à la place que venait de quitter Askold. Mais il ne regarda pas la carte. Jusqu'à six heures du matin, il resta là, sans bouger, les yeux fixés sur les appareils enregistreurs. De temps en temps, ses yeux regardaient les appareils, mais entre ces regards d'observation machinale, ses yeux prenaient une expression de rêverie sombre qui donnait au visage du Ravageur du Monde quelque chose de terriblement sinistre.

À six heures du matin, la porte s'ouvrit comme elle s'était ouverte à minuit. Askold parut. Sans mot dire, il salua militairement.

Le Ravageur rendit le salut, impassible. Et il passa dans le couloir pour regagner sa chambre.

En traversant le corps de garde, le Maître vit le groupe des hommes du premier quart de jour qui venaient relever dans les services ceux du deuxième quart de nuit. Raidis soudain, les forbans saluèrent.

Un pâle sourire erra un instant sur les lèvres d'Hugues de Mauduit, car cet homme, qui n'aimait plus rien au monde, avait pour ses matelots l'affection d'un seigneur campagnard pour ses chiens solides, fidèles et dévoués.

Et il murmura :

— Bonjour, mes enfants !

Il les appelait « mes enfants », bien que quelques-uns d'entre eux fussent plus âgés que lui. Mais n'était-il pas pour eux comme un père admiré, respecté et redouté ?

Les hommes virent ce sourire et entendirent ce bonjour. Et cela leur mit du chaud au cœur pour toute la journée.

Le Ravageur passa, entra dans sa chambre, se jeta sur son étroite et rude couchette, qui avait été celle du commandant Martel et de laquelle, la trouvant trop moelleuse, Hugues de Mauduit avait fait enlever le matelas, ne laissant qu'un drap très épais sur la toile tendue faisant l'office du sommier. Et il ne tarda pas à s'endormir.

Mais ce sommeil fut court et agité, sans doute peuplé de rêves douloureux.

À huit heures, après s'être retourné vingt fois, le Ravageur se leva et fit, comme tous les matins, une minutieuse toilette.

Puis habillé, sanglé, botté, mais tête nue, il jeta un regard sur les appareils enregistreurs et put constater que le *Nyctalope* glissait dans les eaux, par dix mètres de profondeur, à toute petite allure.

— C'est bien ! dit-il à mi-voix. Nous sommes en plein océan. La terre la plus rapprochée est l'archipel des îles Lucayes... C'est ici que Cristobal Santa-Fé mourra. Comment le ferai-je mourir ?... Allons voir la mer. Elle est ma seule amie. Elle m'inspirera.

Il passa dans le couloir de tribord. Et là, il pressa sur un gros bouton d'ivoire scintillant sur la paroi métallique peinte en gris fer.

Un large panneau circulaire glissa le long de cette paroi qui parut brusquement se fendre en deux... Et la mer apparut, éclairée d'en haut par la lumière solaire. Le Ravageur du Monde n'était séparé des eaux que par une plaque d'épais cristal, maintenue et rendue infiniment résistante par des armatures en fer peint en gris.

Quel magnifique spectacle offrait en ce moment le monde des eaux !

Obéissant probablement aux ordres d'Askold, les mécaniciens venaient de ralentir encore l'allure du *Nyctalope* qui glissait devant le sommet de hautes falaises sous-marines, tapissées d'herbes énormes et d'algues monstrueuses...

Immobile, les bras croisés, Hugues de Mauduit était en contemplation devant la vie intense qui se manifestait non seulement par les vibrations des plantes titanesques agitées

au passage du sous-marin, mais encore par le fourmillement de poissons et des crustacés parmi les algues...

Et tout cela était coloré d'une lumière douce, diffuse, presque irréelle, la lumière du soleil arrivant là au travers de dix mètres d'eau transparente.

Soudain, dans une touffe d'algues, il y eut une extraordinaire agitation.

Les plantes furent violemment écartées, et un énorme tentacule muni de ventouses palpitantes, un tentacule gros comme un mât de grande barque surgit, s'agita et frappa la plaque de cristal.

Et, brusquement, sept autres tentacules jaillirent, puis la tête monstrueuse d'un poulpe colossal, d'un gigantesque calmar se montra, horrible !

De ses gros yeux glauques, le poulpe regarda l'étrange apparition que devait être pour lui l'homme debout derrière le cristal. Ses tentacules à ventouses mobiles s'agitaient en se tordant, et il ouvrait et refermait d'une manière menaçante sa bouche étrange, bouche en corne faite comme un bec de perroquet.

Comme s'il était fasciné par ce qu'il voyait, l'épouvantable animal avançait à la même allure que le *Nyctalope* et il restait continuellement dans le champ du panneau ouvert...

Impassible, Hugues de Mauduit regardait ce monstre marin, spécimen gigantesque de ces poulpes si communs sur les côtes de France. Le Ravageur savait qu'il n'avait rien à redouter. Le *Nyctalope* ne craignait pas plus les habitants de la mer que les habitants de la terre.

Pourtant, le Ravageur du Monde tressaillit, ses sourcils se froncèrent et ses yeux jetèrent un éclair...

« Le poulpe nous suit... murmura-t-il d'un ton étrange... Oh ! mais en voilà d'autres ! »

En effet, dans la profondeur des eaux, des formes s'agitaient. Et bientôt, devant la plaque de cristal il y eut trois, cinq, dix calmars également énormes : un troupeau de monstres sous-marins !...

« Tous nous suivent !... » murmura encore le Ravageur.

Et d'une voix qui était comme accompagnée d'un sifflement de fureur, il ajouta :

« Je tiens ma vengeance ! elle sera digne du roi des mers que je suis devenu ! »

Une sonnerie retentit dans le sous-marin.

Aussitôt, dans le couloir de tribord arrière, la porte du poste d'officier s'ouvrit et Askold parut.

Il marcha d'un pas rapide vers le Maître, jeta un coup d'œil indifférent vers les poulpes, et prononça, de sa voix froide :

— À vos ordres, capitaine !

— La jeune fille est là ? demanda le Ravageur, impassible.

— Oui.

— Elle dort encore ?

— Probablement.

— Il faut la réveiller tout de suite. Le narcotique a un antidote. Demande-le à Larlin. Il sait.

— Et quand elle sera réveillée ?

— Amène-la au corps de garde.

— Bien ! C'est tout ?

— C'est tout !

Askold tourna les talons et s'en fut exécuter les ordres reçus.

Jetant un dernier regard au troupeau de poulpes qui, pressé devant la plaque de cristal et suivant toujours la marche du sous-marin, emmêlait d'une manière horrible les tortueux tentacules à ventouse, Hugues de Mauduit entra dans sa chambre, en laissant le panneau ouvert.

Là, il agit sur l'appareil transmetteur d'ordres, et il prononça dans le téléphone :

— Allô ! timonerie et machinerie... allô ! Stop !... Montez lentement à la surface et laissez flotter... Allô ! poste de l'équipage et corps de garde... allô ! tous les hommes qui ne sont pas de quart rassemblement au corps de garde. Armez-vous de haches d'abordage...

Il s'arrêta quelques secondes, puis :

— Allô !... Jorry et Brilo... Allô ! Bien ! Amenez le prisonnier, désenchaîné, au corps de garde...

Il se tut, resta une minute immobile et comme indécis.

Puis, se passant une main sur le front, où tout à coup venaient de perler des gouttes de sueur froide, il se tourna vers le portrait de femme suspendu au-dessus de sa couchette.

Une expression d'indicible et douloureuse tendresse passa dans les yeux du Ravageur du Monde.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Aussitôt cette expression fut remplacée par une lueur dure et cruelle, et Hugues de Mauduit gronda :

— Maman chérie... Tu seras vengée, toi !... Aujourd'hui, c'est mon père que je vengerai !...

Il resta là, un moment, à penser à des choses du passé.

Cependant, les hommes qui n'étaient pas de quart se rangeaient dans le corps de garde. Il y avait là Caltic et Dumas, Aspar, Ted et Barrot, le cuisinier Larlin et Jack le nègre, et enfin Poutkine, Brasky et Kenny. Ces dix forbans tenaient chacun à la main une hache d'abordage au fer luisant et effilé.

Bientôt Brilo et Jorry parurent, encadrant le colonel Cristobal Santa-Fé.

Très pâle, le prisonnier avait cependant la figure calme, le maintien ferme et l'œil résolu.

Ses gardiens l'arrêtèrent au pied de l'escalier, en face de la rangée de forbans... En voyant les haches de ces hommes, le colonel pâlit davantage. Allait-on le massacrer ?

Quelques minutes s'écoulèrent. Le *Nyctalope* était immobile à la surface des eaux.

Soudain, Cristobal Santa-Fé frissonna, et il eut un élan. Mais Jorry et Brilo l'empoignèrent chacun par un bras et le maintinrent en place.

Le malheureux venait de voir sa fille sortir d'une cabine. Elle était conduite par Askold.

À la vue de son père, Dolorès jeta un cri déchirant. Et elle voulut s'élaner vers lui. Mais Askold la retint en la saisissant, par derrière, des deux bras.

Et dans les yeux en larmes de sa fille, Cristobal Santa-Fé put voir une émouvante expression d'étonnement, de douleur et de terreur à la fois.

— Père ! père ! gémit la jeune fille. Où sommes-nous ? que nous veut-on ?...

— Vous allez le savoir, mademoiselle, dit une voix sombre.

Et le Ravageur, livide, raide, s'avança au milieu du corps de garde.

Pierrot l'Écureuil le suivait, mais le mousse, les sourcils froncés et l'air absorbé, s'arrêta près de l'escalier, non loin de Cristobal et juste en face de Dolorès.

— Mademoiselle, reprit Hugues de Mauduit d'une voix qui, peu à peu, prit des sonorités profondes et terribles, mademoiselle, écoutez ! Et vous aussi, matelots, hommes forts que la civilisation a désespérés par son injustice !...

« J'avais quatorze ans. Mon père et ma mère s'étaient établis au Venezuela où mon père dirigeait une vaste exploitation agricole. Il y eut une révolution dans le pays. Quoique lié avec le président en exercice, mon père ne prit aucun parti,

et il se tint à l'écart des troubles, continuant à diriger son exploitation comme en temps ordinaire.

« Un jour, une troupe, une bande de révolutionnaires envahit ses propriétés. Et quoiqu'il fût neutre entre les partis, on saccagea les récoltes sur pied, sous prétexte que mon père était l'ami du président. Plusieurs domestiques de mon père furent tués ; les autres réussirent à s'enfuir. Mais mon père, ma mère et moi, nous fûmes capturés par les bandits.

« L'officier qui commandait la troupe des révolutionnaires ravageurs et assassins s'appelait Cristobal Santa-Fé. Il avait alors un peu plus de vingt ans. Il ne se contenta pas d'exciter ses hommes. Il tua lui-même, de sa propre main, la sœur de lait de ma mère, une jeune fille qui faisait dans la maison l'office de lectrice...

« Puis il fit amener dans la cour de la maison mon père, ma mère et moi-même, tous trois séparés et tenus brutalement par des bandits.

« S'avançant vers mon père, garrotté et impuissant à se défendre, Cristobal souffleta par deux fois, avec violence, l'honnête vieillard à cheveux blancs...

« D'indignation et de douleur de voir son mari ainsi outragé, ma mère s'évanouit...

« Alors, se tournant vers moi, Cristobal Santa-Fé ricana :

« — Regarde, garçon, de quelle couleur est le sang de ton père !...

« Et levant son revolver, l'officier lâche et cruel tira deux fois, à bout portant ! La tête fracassée, mon père s'abattit...

« J'ai vu cela !

Et le Ravageur du Monde se tut, frémissant.

Impassibles, les matelots forbans restaient immobiles. Mais leurs yeux lançaient des éclairs...

— Ma mère et moi, reprit le Ravageur, nous avons été jetés dans une charrette et emmenés à Caracas, où la révolution triomphait. Et le gouvernement nouveau nous mit sur un navire qui, une nuit, longtemps après, nous abandonna, sans ressources, sur les côtes de la France !... Quant à mes propriétés du Venezuela, elles furent confisquées et toutes données à Cristobal Santa-Fé, l'assassin !...

Et le Ravageur se tut.

Il y eut un instant d'un silence d'angoisse.

Puis, se tournant vers le prisonnier, qui était livide et qui venait de vieillir de dix ans en cinq minutes, Hugues de Mau-duit reprit :

— Cristobal Santa-Fé, l'heure de la justice et de la vengeance a sonné. Tu vas mourir devant ta fille, comme mon père est mort devant moi. Mais nos mains ne se souilleront pas de ton sang... Les monstres de la mer dévoreront le monstre de la terre que tu es...

« Quant à ta fille, comme l'a été ma mère et moi, elle sera jetée, sans ressources, sur les côtes de France...

« Caltic, ouvre l'écouille !

Caltic escalada l'escalier et ouvrit l'écouille centrale. Il rabattit le panneau en dehors et, par l'ouverture, on vit le ciel bleu en même temps qu'entraient dans le *Nyctalope* les arômes de l'air marin...

CHAPITRE XVI

LE REPAS DES MONSTRES

En proie à une terreur sans nom, Dolorès avait écouté l'effroyable récit du Ravageur du Monde. Dans son amour filial pour son père qui l'adorait et à qui, n'ayant plus sa mère, morte en la mettant au monde, la jeune fille avait donné toute sa tendresse, Dolorès ne crut pas un seul instant que ce père si doux et si affectueux pour elle eût commis les crimes affreux dont on l'accusait.

Elle jeta un cri et voulut s'élancer vers son père en gémissant :

— Papa !... papa !...

Askold la retint encore.

Mais pour Cristobal Santa-Fé, il semblait à ce moment que sa fille ne fût pas là...

En proie à une horreur physique insurmontable, il regardait avec des yeux égarés le trou de l'écoutille, se demandant à quels monstres de la mer allait le livrer le Ravageur, cet Hugues de Mauduit, fils de l'ancien grand cultivateur assassiné...

Mais la voix du Ravageur se fit entendre, froide et sèche maintenant :

— Caltic, prends un linge blanc, mets-le au bout d'une hampe et fais-le flotter d'ici sur la plate-forme...

Le matelot ouvrit un coffre et, en un clin d'œil, il eut noué un pavillon blanc à une hampe de métal à coulisses. Il allongea la hampe le plus possible et, en passant l'extrémité par l'écoutille, il fit flotter le linge blanc en plein air.

Personne ne comprenait la raison de ces actes bizarres. Seul, Askold avait vu les poulpes, et il devinait... Tous les marins savent, en effet, que les poulpes, grands et petits, sont vivement attirés par la couleur blanche. Sur les côtes de la Méditerranée, les gamins mettent dans l'eau un mouchoir auquel s'accroche le poulpe ; ils n'ont plus qu'à tirer d'un mouvement brusque pour enlever le poulpe et l'envoyer se tordre sur les rocs, où on le tue facilement.

Ce qu'avait voulu le Ravageur, et ce que prévoyait Askold, se produisit presque aussitôt. Tous les yeux, mêmes les yeux angoissés de Dolorès, étaient levés vers l'écoutille. Et brusquement, un cri s'échappa de toutes les bouches.

Une sorte de monstrueuse corde visqueuse et humide parut dans l'air, et son extrémité s'enroula au drapeau blanc : c'était un tentacule de poulpe.

La voix du Ravageur succéda au cri général.

— Gardez-vous, mes hommes ! disait-elle. Si les tentacules vous menacent, défendez-vous à coups de hache... Caltic, tire à toi le pavillon...

Caltic obéit...

Mais, à cet instant, un autre tentacule se glissait le long de l'escalier dans le corps de garde. D'autres s'agitaient dans le cadre ensoleillé de l'écoutille, au-dessus de la plate-forme. Évidemment : le troupeau de poulpes entourait le *Nyctalope*, et comme la partie supérieure du sous-marin était au niveau

de l'eau, les monstres n'avaient aucune difficulté pour plonger leurs bras gluants dans le large trou de l'écouille.

Et deux autres tentacules entrèrent, violemment agités.

Alors eut lieu l'épouvantable scène :

— Jorry... Brilo... prononça le Ravageur d'une voix terrible, livrez l'assassin au monstre vengeur !...

Cristobal Santa-Fé n'eut même pas le temps de reculer d'un pas.

Brilo et Jorry l'empoignèrent, le soulevèrent et, d'un même mouvement, le jetèrent sur l'escalier, au milieu des tentacules grouillants...

Avec un sifflement de fouet qui cingle, les trois tentacules saisirent Cristobal Santa-Fé, l'entourèrent, le roulèrent, collèrent leurs énormes ventouses à son corps... Il hurlait... tandis qu'il était ballotté dans l'air, violemment cogné contre l'escalier et les bords de l'écouille.

Et alors une voix fraîche et jeune, qui fut entendue de tous, prononça :

— Non ! non ! il ne faut pas qu'elle voie cela plus longtemps...

Et Pierrot l'Écureuil, bondissant sur Dolorès, saisit la jeune fille, voulut l'entraîner...

— Askold ! en avant ! criait aussitôt le Ravageur.

Abandonnant la jeune fille en cet instant de confusion, Askold s'élança sur l'escalier à la suite du Maître. Passionnés par l'épouvantable spectacle, les matelots suivirent.

Le poulpe avait enlevé sa proie, lui avait fait passer l'ouverture de l'écouille, et, comme si c'eût été un fétu, les tentacules brandissaient en l'air le malheureux, hurlant...

Et le Ravageur du Monde et Askold et les hommes assistèrent à l'effroyable agonie de Cristobal Santa-Fé...

Ils le virent se tordre dans l'air, les yeux exorbités, les bras convulsivement agités...

Puis, brusquement, les tentacules s'abattirent sur les eaux, et au milieu d'un rejaillissement d'écume, tout disparut...

Le poulpe emportait sa proie vers ses repaires sous-marins, probablement poursuivi par les autres poulpes, car bientôt, autour du *Nyctalope*, les eaux se calmèrent...

Le troupeau des monstres s'était éloigné, pour terminer entre deux eaux, par le déchiqùement de la proie humaine, cette deuxième vengeance d'Hugues de Mauduit, le Ravageur du Monde !

Ce ne devait pas être la dernière !

Cependant, le mousse Pierrot l'Écureuil avait emporté Dolorès évanouie dans la cabine où elle avait passé la nuit et dont la porte était restée ouverte pendant la terrible scène de l'exécution du colonel Cristobal Santa-Fé.

Il l'étendit sur le lit et s'empessa de la soigner pour qu'elle revînt à elle. Il mouilla une serviette et lui en flagella le visage.

La réaction ne tarda pas à se produire et la jeune fille ouvrit les yeux.

Aussitôt, la mémoire lui revint.

Elle revit l'épouvantable spectacle.

— Oh ! père ! père ! gémit-elle.

— Mademoiselle, dit Pierrot l'Écureuil de sa voix enfantine et résolue à la fois, M. votre père est mort. Soyez courageuse. Vous avez ici un ami : moi !

Dolorès tourna vers celui qui parlait ainsi ses yeux remplis de larmes.

— Qui êtes-vous ? fit-elle avec confiance, en se rappelant que ce jeune matelot avait voulu, par pitié, lui cacher le spectacle de l'atroce mort de son père.

— Je suis Pierrot l'Écureuil, de la marine française, répondit fièrement le mousse. À bord de ce sous-marin occupé par des bandits et des pirates, je suis prisonnier, moi aussi. Mais je vous viendrai en aide.

Dolorès se dressa sur le lit, s'assit et, le regard horrifié, la voix tremblante d'une anxiété douloureuse :

— Que va-t-on faire de moi, murmura-t-elle, maintenant qu'on a tué mon père ? Le savez-vous ?

— Vous n'avez pas entendu le Ravageur du Monde ? répondit Pierrot l'Écureuil. Il a dit qu'il vous jetterait quelque part sur les côtes de France...

— La France ? mais je connais ce pays... J'en parle la langue, comme vous voyez. J'y ai voyagé l'année dernière, et mon pauvre père m'avait donné une institutrice française... Mais que vais-je devenir, seule, orpheline, abandonnée ?...

— Vous ne serez pas abandonnée, mademoiselle...

— Et qui me secourra, mon Dieu ?

— Moi !... je vous donnerai une lettre pour le commandant Martel, mon capitaine. Il sera à Rochefort... Vous l'y...

Mais l'héroïque et intelligent enfant fut interrompu par un bruit de pas rudes dans le couloir, aussitôt suivi de l'entrée soudaine d'Askold.

Le lieutenant regarda Pierrot l'Écureuil d'un air sévère et gronda :

— Que fais-tu là, toi ?

— J'ai soigné Mademoiselle, qui s'était évanouie ! répondit sans la moindre crainte le petit homme.

— La demoiselle n'a pas besoin de toi, dit Askold. File ! et que je ne te revoie plus dans cette chambre... Ta place est au poste d'équipage. Va t'y mettre à la disposition de Brilo.

Il fallait obéir.

Pierrot l'Écureuil lança à Dolorès un éloquent regard d'encouragement, et raide, montrant bien par son attitude qu'il n'obéissait que par force, il sortit.

La porte se referma sur ses talons.

Mais au lieu de passer tout de suite dans le corps de garde, Pierrot l'Écureuil s'assura d'un coup d'œil qu'il n'y avait personne à proximité qui pût le voir, et, collant son oreille contre la porte métallique, il écouta :

— Mademoiselle, faisait Askold, vous resterez dans cette chambre trois ou quatre jours encore.

« Après ce temps, nous serons dans les eaux de la France. Vous serez déposée la nuit sur la côte. Vous parlez la langue française, puisque c'est dans cette langue que vous avez appelé au secours, lorsque je vous ai enlevée. Vous pourrez donc vous tirer d'affaire... D'ailleurs, quand il abandonna le jeune Hugues de Mauduit sur la même côte où vous allez être déposée, votre père, voleur et assassin, ne se préoccupait pas...

— Vous mentez, monsieur ! s'écria Dolorès d'une voix à la fois douloureuse et indignée. Mon père a toujours été honnête, doux et bon. C'est vous qui êtes des assassins...

Et Pierrot l'Écureuil, très ému, entendit un violent sanglot.

Mais la voix indifférente et rude d'Askold reprenait :

— Je n'ai pas à discuter, je vous transmets la volonté du Maître. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Vos repas vous seront apportés à des heures régulières. Bonjour, mademoiselle.

Pierrot l'Écureuil n'attendit pas que la porte s'ouvrît.

D'un bond, il fut dans le corps de garde, qu'il traversa légèrement, et il entra au poste d'équipage, en se disant :

« Il faudra que je trouve le moyen d'écrire une lettre. Je la donnerai à cette demoiselle. N'importe en quel point de la côte française qu'on la dépose, elle saura bien, grâce à l'adresse que je mettrai sur l'enveloppe, et en racontant son histoire, se faire conduire à Rochefort. Et elle remettra la lettre à mon cap'taine, qui sûrement est arrivé en France, à cette heure !... »

Il ajouta, toujours mentalement :

« Si je pouvais filer, moi aussi !... Faudra voir à tenir l'œil ouvert pour profiter de l'occasion... J'en ai assez, d'habiter avec ces damnés pirates !... »

Et le brave garçon entra au poste de l'équipage, en disant à haute voix :

— Brilo, qu'est-ce que je fais ?...

CHAPITRE XVII

PIERROT À L'ŒUVRE

Pendant toute la journée qui avait été marquée, au matin, par la mort dramatique de Cristobal Santa-Fé, – second acte de vengeance du Ravageur du Monde, – le *Nyctalope* se dirigea vers les côtes de France.

Il devait traverser tout l'Atlantique, selon une diagonale allant du sud-ouest au nord-est.

Il filait à l'effroyable vitesse de soixante-dix milles marins à l'heure, et à vingt-cinq mètres au-dessous du niveau de l'océan.

Cette allure se maintint pendant toute la journée du 20 janvier et pendant toute la nuit suivante, puis encore durant la journée du 21 et la nuit qui lui succéda.

Pendant tout ce temps, occupé par Brilo à mille besognes, Pierrot l'Écureuil avait vainement essayé de se mettre en communication avec la prisonnière.

La touchante Dolorès, devenue une malheureuse orpheline, était séquestrée dans la cabine de luxe, dont la porte ne s'ouvrait que devant Jack, le nègre qui, trois fois par jour, allait servir à la jeune fille de légers repas.

Mais si Pierrot l'Écureuil n'avait pas pu revoir celle dont il voulait faire sa messagère auprès du commandant Martel, il avait tout au moins réussi à écrire le message.

La nuit, à la chambrée, tandis que tout le monde dormait, Pierrot l'Écureuil avait pu rédiger une lettre.

Mais quelle lettre !

Le papier était un de ces feuillets blancs qui, dans les livres reliés, se trouvent entre le cartonnage et la première page de texte. S'étant glissé dans la bibliothèque, Pierrot l'Écureuil avait enlevé deux feuillets d'un livre laissé sur la table. Il avait pu aussi s'emparer d'un crayon. Et sur un feuillet, avec le crayon, dans l'obscurité la plus complète, il avait écrit sur le recto et le verso...

On devine quel gribouillis ce devait être !

Mais Pierrot l'Écureuil était sûr que le commandant Martel saurait le déchiffrer.

Le mousse avait plié ce premier feuillet et l'avait soigneusement enveloppé avec le second. Et sur cette enveloppe improvisée, le jour cette fois, à un moment où personne ne pouvait le voir, il avait écrit : « Lieutenant de vaisseau Ludovic Martel, commandant, chantier des sous-marins, à Rochefort, France. »

Ce précieux message, il le portait sur lui-même, entre la peau et le tricot, maintenu par la ceinture, et n'attendait plus qu'une occasion pour le remettre à la jeune prisonnière.

L'on pense dans quelle tension d'esprit il vécut donc ces journées de navigation sous-marine, ces nuits même, car il ne dormait guère, excité par ses réflexions.

Il n'était d'ailleurs pas le seul, à bord, à avoir le sommeil troublé.

Depuis la féroce exécution du colonel Santa-Fé, le Ravageur paraissait encore plus sombre qu'à l'ordinaire.

Était-ce le remords ? Probablement non, car cet homme terrible semblait l'ange infernal de la vengeance, et le remords n'a pas souvent prise sur de telles âmes.

Ce devait plutôt être la soif d'autres vengeances plus complètes, et sans doute l'inquiétude aussi que causait au Ravageur la liberté du commandant Martel.

Quoi qu'il en soit, au matin du 28 janvier, comme Askold venait le relever de son quart de nuit, Hugues de Mauduit dit à son lieutenant :

— Je n'ai pas sommeil, Askold. Je ne dormirai pas. Nous sommes, en ce moment, dans les eaux de l'archipel des Açores. Arrêtons-nous quelques heures.

— Dans quel but ? demanda Askold, étonné.

— Tu sais que le commandant Martel a inventé un scaphandre à réservoir d'air comprimé qui permet à l'homme d'évoluer librement pendant dix heures sur le sol sous-marin. Dans le magasin 21, il y a dix-neuf de ces scaphandres. Je les ai examinés hier. Ne te serait-il pas agréable de faire une excursion sous-marine ?

— Je n'y avais pas encore pensé, dit le lieutenant avec un sourire qui éclaira son rude visage. Ce me sera très agréable.

— Eh bien ! donne des ordres pour que le *Nyctalope* soit immobilisé sur la côte sous-marine d'une des Açores, par un fond de vingt mètres, et nous sortirons. Cela nous distraira, en attendant les distractions de la guerre que va nous préparer le commandant Martel, et en attendant aussi la réalisation d'une troisième vengeance...

— N’oubliez pas que nous en avons exactement douze à réaliser, Maître !

— Je ne l’oublie pas, Askold ! gronda le Ravageur du Monde.

Et laissant son lieutenant donner les ordres appropriés à la manœuvre voulue, Hugues de Mauduit se dirigea vers la cabine numéro 21 servant de magasin aux scaphandres.

En traversant le corps de garde, le Ravageur appela Kenny, Jorry et Brilo et leur ordonna de l’accompagner.

Pierrot l’Écureuil était là, astiquant avec Brilo les cuivres d’un des deux tubes lance-torpilles. Bien qu’il n’eût pas été nommé, il suivit Brilo.

Quand on fut dans le magasin, le Ravageur montra les scaphandres en tissu imperméable, les casques à hublots, les souliers semelés de plomb, les appareils réservoirs d’air comprimé, alignés en ordre le long d’une paroi, et il dit :

— Habillez-vous en scaphandres en vous aidant les uns les autres. Nous allons sortir.

Les trois hommes connaissaient théoriquement les appareils sous-marins, car, avant de s’emparer du *Nyctalope*, les forbans en avaient tout étudié grâce aux devis, aux plans, aux descriptions et aux règlements spéciaux dérobés au ministère de la Marine.

Ils obéirent donc immédiatement.

Presque aussitôt, Askold survint ; Hugues de Mauduit et Askold s’aidèrent mutuellement à revêtir, par-dessus des tricotés et caleçons de laine appropriés, le lourd scaphandre.

Personne ne s'occupait de Pierrot l'Écureuil.

Mais le mousse, lui aussi, n'avait pas hésité.

Si les forbans possédaient la théorie du scaphandre, Pierrot l'Écureuil en avait la pratique. En effet, le commandant Martel lui avait fait établir un scaphandre complet à sa taille, vêtement, souliers, casque et réservoir d'air. Et plusieurs fois déjà, aux environs du port de Rochefort, Pierrot l'Écureuil avait suivi son « cap'taine » en des excursions sous-marines.

Il s'habilla donc, et fut le premier prêt, sans l'aide de personne.

Il ne lui restait plus qu'à enclorre sa tête dans le casque de cuivre muni de hublots, lorsque le Ravageur l'aperçut.

Prodigieusement étonné, le Maître dit :

— Que fais-tu là, toi ?...

— J'obéis ! répondit le gamin, imperturbable.

— Comment, tu obéis ?... Mais je ne t'ai donné aucun ordre !

— Je vous demande pardon, monsieur !

Pierrot l'Écureuil appelait toujours « monsieur » le Ravageur aussi bien qu'Askold. Pour le mousse français, il n'y avait au monde qu'un capitaine, qui était Ludovic Martel, et qu'un lieutenant qui était l'enseigne Paul Randal. Il se refusait à considérer Hugues de Mauduit et Askold comme des officiers. Et il les appelait à haute voix : « Monsieur », tout en prononçant, en dedans : « Bandit, forban, pirate ! »

— Explique-toi ! fit le Ravageur avec une impatience visible.

— Eh ! oui, s'écria le mousse. Vous avez appelé Brilo, ordonné à Brilo de s'habiller. Et moi, je suis subordonné à Brilo. Quand je n'ai pas d'ordre direct, je fais ce qu'il fait, voilà tout. Il s'habille en scaphandrier ; moi aussi, puisqu'il y a ici mon costume, qui a été fait spécialement pour moi.

L'audace de ce petit gaillard de bonhomme amusait le Ravageur. Peut-être le distrait-elle de sa sombre mélancolie. Et, chose bizarre, Hugues de Mauduit se sentait pour Pierrot l'Écureuil une sorte de vague, d'obscur tendresse, quoique le mousse eût facilité par son courage et son intelligence – le Ravageur le devinait bien ! – l'évasion du commandant Martel.

Au lieu de se fâcher et de renvoyer le garçon au poste d'équipage ou au corps de garde, il haussa les épaules, sourit un peu et dit :

— Soit ! tu nous accompagneras... Visse-lui son casque, Brilo !...

Cinq minutes plus tard, les cinq hommes et le garçon étaient équipés de pied en cap, casque en tête bien vissé sur le col métallique terminant le vêtement au-dessus des épaules, appareil respiratoire dans le dos relié au casque par des tubes conducteurs d'air, lampe électrique et poignard à la ceinture et, à la main, fusil à air comprimé lançant des balles électriques explosibles.

Appelés par le timbre avertisseur, Poutkine et Brasy accoururent.

Alourdis par leurs vêtements, le casque et surtout les souliers à épaisses semelles de plomb, les scaphandriers pouvaient à peine marcher.

Ils furent poussés par Brasky et Poutkine dans le poste de la vigie.

Raynor était là de service. Il salua, sans quitter son siège.

De la main gauche, – car sa droite tenait le fusil, – le Ravageur abaissa un levier.

Une trappe s'ouvrit aux pieds des scaphandriers. Alors, passant le premier, Hugues de Mauduit s'engagea sur l'échelle de fer que la trappe avait découverte. Et suivi par ses compagnons et par Pierrot l'Écureuil, il descendit dans un puits rempli d'eau. Quand ils y furent tous réunis, Poutkine releva le levier. La trappe se referma.

Mais, presque aussitôt, au fond du puits plein d'eau, une porte s'ouvrit automatiquement, dans le flanc même du sous-marin.

Le Ravageur descendit la dernière marche de l'échelle et franchit le seuil de cette porte ; les cinq autres scaphandriers l'imitèrent.

Les six chasseurs sous-marins se trouvaient dans la mer, à vingt mètres de profondeur, sur une plate-forme rocheuse au milieu de laquelle le *Nyctalope* s'était posé.

Les rayons solaires traversaient les eaux et y répandaient une clarté suffisante pour que les hommes pussent voir environ à une centaine de mètres au-devant d'eux. Au delà, c'était une sorte d'opacité bleutée... cachant les abîmes sous-marins...

Les scaphandriers ne pouvaient communiquer par la parole les uns avec les autres. Les parois épaisses des casques ne laissaient point passer le son de la voix. Et c'est par un

geste de son bras droit, armé du fusil électrique, que le Ravageur donna l'ordre d'avancer.

On se mit en marche, sur un roc moussieux et un peu glissant, au milieu d'une sente capricieusement tracée entre des algues, des touffes d'herbes fantastiques.

Le spectacle était merveilleux...

En suspension dans les eaux, les méduses arrondissaient leurs coupoles chatoyantes et laissaient flotter leurs longs linéaments à transparences rosées...

Çà et là, des étoiles de mer se mouvaient, d'un rouge éclatant ou d'un vert sombre, sur la roche nue ou mousseuse, ou sur le sable fin de l'allée. Des poissons filaient, effrayés par ces monstres qui envahissaient leur domaine. Ou bien ils s'arrêtaient, battant des nageoires contre les hublots des casques, affolés et fascinés à la fois...

Brusquement, le sol s'abaissa, presque à pic, vers un abîme insondable...

Le Ravageur suivit ce bord de falaise sous-marine, et il trouva bientôt une pente plus douce, accessible, descendant progressivement vers les profondeurs. Ayant à son côté Pierrot l'Écureuil, et suivi d'Askold, Kenny, Jorry et Brilo, il s'engagea sur cette pente.

On descendit rapidement, car, dans l'eau, le poids des casques, des souliers, de tout le scaphandre n'était plus sensible, et les aventuriers se sentaient aussi légers qu'à bord du *Nyctalope* dans l'uniforme habituel.

Et bientôt la lumière solaire ne pénétrant plus jusqu'à ces couches sous-marines, on se trouva dans une sorte de crépuscule rougeâtre, puis dans une nuit glauque...

Le premier, Hugues de Mauduit tourna le commutateur de sa lampe électrique suspendue à sa ceinture ; ses compagnons l'imitèrent... Les rayons lumineux jaillirent, éclairant la mer, devant chaque homme.

Et la marche continua aussitôt, dans le mystère des abîmes sous-marins.

Mais, brusquement, cette excursion, qui jusque-là n'avait été qu'une promenade, aussi paisible que prodigieuse, devint en un instant d'un tragique intense, et elle eut des résultats que nul n'aurait pu prévoir...

La descente avait brusquement cessé, et le sol s'était mis à remonter en pente raide.

On était revenu à vingt ou vingt-cinq mètres au plus au-dessous de la surface de l'océan. Et, de nouveau, les régions sous-marines étaient éclairées par la lumière du soleil. On avait donc éteint les lampes électriques.

Tout à coup, Pierrot l'Écureuil, le premier, vit une ombre gigantesque se mouvoir au-dessus du Ravageur du Monde qui, à ce moment, se trouvait à dix ou douze mètres en avant du mousse, lequel était lui-même à une distance un peu plus grande en avant d'Askold et des autres, occupés à traîner sur la montée un crabe énorme dont ils venaient de s'emparer.

L'ombre gigantesque que voyait Pierre l'Écureuil évolua rapidement au-dessus du Ravageur, et soudain se rapprocha du mousse...

Le garçon poussa un cri qui fit résonner l'intérieur du casque.

L'ombre monstrueuse n'était autre chose qu'un grand requin qui glissait de côté, l'œil brillant, les mâchoires ouvertes,

les dents aiguës et étincelantes. Et il glissa vers le Ravageur en diagonale... Pierrot l'Écureuil eut la vision très nette de ce qui allait se passer.

Le Ravageur ne voyait pas le requin, auquel il tournait le dos. Il ne se mettait donc pas en défense contre l'animal. Et il allait être saisi par les formidables mâchoires, broyé, coupé en deux...

Alors quelque chose d'extraordinaire se passa, en moins d'une minute, dans le cœur et l'esprit du jeune mousse.

Le Ravageur était son ennemi, l'ennemi du commandant Martel, l'ennemi du monde civilisé. Que le requin le tuât, et c'était le bonheur pour tous.

Sans doute !

Mais Pierrot l'Écureuil sentit un appel obscur, incompréhensible et tout-puissant naître en lui. Une voix irrésistible lui criait :

— Tu dois le sauver ! Tu dois le sauver ! Tu ne dois pas laisser mourir cet homme ainsi !

Et ce fut, comme on dit, plus fort que lui.

Pierrot l'Écureuil ne pouvait pas crier ; il savait que la voix ne sortirait pas du casque. Il ne pouvait pas user de son fusil ; il savait que les balles électriques n'explosent pas dans la masse molle des chairs du requin.

Toutes ces pensées se succédèrent en lui avec la rapidité de l'éclair.

Et, laissant tomber son fusil, il bondit, son poignard à la main.

Il arriva sur le requin avant que l'animal eût terminé l'évolution qui devait le jeter contre le Ravageur.

Il s'accrocha de la main gauche à la naissance d'une de ses nageoires et de la main droite, plongea son poignard, à plusieurs reprises, dans un œil du monstre...

Le requin donna un formidable coup de queue, qui agita les eaux, et voulut se retourner contre son adversaire inattendu. Mais, en se mouvant, il faisait pivoter Pierrot l'Écureuil avec lui, car le mousse, solidement cramponné à la nageoire, restait collé contre le flanc du requin... Le courageux garçon était donc intangible aux mâchoires du monstre. Il s'en rendit compte, et, certain maintenant de la victoire, il redoublait autour de l'œil déjà crevé les rapides coups de poignard...

Or, les mouvements violents de l'animal produisaient une telle agitation dans les eaux que le Ravageur s'était déjà retourné.

Hugues de Mauduit vit le squalé et aperçut Pierrot l'Écureuil.

Il se dit, profondément ému :

« Cet enfant m'a sauvé la vie ! »

À son tour, il laissa tomber son fusil, mit le poignard à la main et bondit...

Mais ce fut un bond inutile.

Affolé par la douleur, le requin filait au milieu d'un nuage de sang, emportant Pierrot l'Écureuil, toujours collé contre son grand corps...

Et lorsque le Ravageur retomba sur le sol sous-marin, au milieu de ses compagnons accourus, on ne voyait plus ni le squalo, ni Pierrot l'Écureuil.

Au milieu des eaux, du sang était en suspension, se désagrégant peu à peu, qui bientôt se trouva tout à fait absorbé par la masse liquide.

Entraînant avec lui son adversaire, le requin avait disparu dans une direction impossible à préciser.

Pendant plusieurs minutes, incapable de faire un pas, le Ravageur demeura immobile, scrutant anxieusement les eaux. Autour de lui, ne comprenant pas tout le drame qui s'était accompli, Askold et les trois matelots pirates attendaient un geste du Maître.

Et ce geste, Hugues de Mauduit le fit enfin, après plus d'un quart d'heure d'espairs inutiles.

Le Ravageur pensait que peut-être le requin reviendrait à portée de ses yeux. Puis il comprit que le squalo était peut-être déjà à des kilomètres de distance, affolé, essayant de fuir cet ennemi qu'au contraire il emportait dans sa course.

Les requins de grande taille ont la vie dure. Celui-ci pouvait nager ainsi pendant des heures avant de succomber aux coups de poignard de Pierrot l'Écureuil...

« Cet enfant m'a sauvé la vie, se dit-il encore... Je dois tout faire pour le sauver à mon tour. Je ne pourrai explorer la mer à de grandes distances qu'avec le sous-marin. Retournons au *Nyctalope*. »

Il fit un geste.

Et à grands pas, suivi par ses compagnons, il reprit le chemin parcouru jusqu'à présent. En marchant, tout à l'heure, il avait eu soin de prendre des points de repère, afin de ne pas s'égarer au retour. Ces points de repère étaient, là un rocher d'une forme spéciale, ici une touffe d'algues d'une couleur et d'une disposition particulières, plus loin un fond de sable, ailleurs un massif de corail. D'ailleurs, à sa ceinture était suspendue une petite boussole qui, en cas de confusion sur les points de repère, le remettrait instantanément dans la bonne direction.

Les scaphandriers eurent donc vite fait de retourner au sous-marin.

La porte extérieure du puits était toujours ouverte. Ils entrèrent et remontèrent les degrés de l'échelle.

Parvenu en haut, son casque touchant le dessous de la trappe, le Ravageur manœuvra un levier fixé à côté des échelons. La porte d'en bas se ferma hermétiquement et, en haut, la trappe s'ouvrit.

Poutkine et Brasky, aussitôt appelés par la vigie Raynor, débarrassèrent les excursionnistes de leur scaphandre.

Et, rapidement, le Ravageur, dont la pâleur était effrayante, donna les ordres nécessaires.

— Askold, dit-il, va au poste d'officier et commande la manœuvre. Le *Nyctalope* doit décrire dans tous les sens des zigzags ayant pour centre le point que tu repèreras sur la carte, où Pierrot l'Écureuil a attaqué le requin.

« Dès que nous serons parvenus à cet endroit, Jorry et Brilo prendront le canot et iront explorer la surface de l'océan,

en tournant en rond autour du point qu'ils marqueront par une bouée fixée à une ancre touchant le fond.

« Ted et Barrot, qui ne sont pas de quart, revêtiront le scaphandre et se tiendront prêts, ainsi que moi d'ailleurs, à sortir du sous-marin. Il le faut à tout prix.

« Dans la position où il était, l'enfant aura triomphé du requin, à force de coups de poignard. Mais le requin mort, le mousse errera sur le sol sous-marin, à l'aventure.

« Il n'a plus que pour sept heures d'air dans le réservoir. Il faut le retrouver avant qu'il soit asphyxié !...

« Va, Askold !... Allumez tous les projecteurs !

Le Ravageur fut obéi avec cette promptitude et cette intelligence qui étaient de règle dans son équipage, lequel, quoique équipage de criminels pirates, n'en était pas moins composé de mécaniciens et de marins de premier ordre.

Et les manœuvres commencèrent aussitôt.

Le *Nyctalope* quitta le plateau rocheux sur lequel il reposait à vingt mètres de fond, et se dirigea vers un point qu'Askold indiqua après s'être minutieusement orienté.

Au poste de vigie, le Ravageur, revêtu d'un nouveau scaphandre, scrutait les abîmes sous-marins, à travers un large hublot de cristal. Ted et Barrot, revêtus de scaphandres, attendaient près du Maître. Les trois hommes n'avaient que le casque à mettre pour être prêts à descendre dans le puits et à passer dans l'océan.

Aux deux autres hublots, – car le poste de vigie en avait trois, – Raynor et Caltic observaient aussi les profondeurs

sous-marines, qui étaient vivement éclairées à cent mètres de distance, par les puissants projecteurs électriques.

Et le merveilleux *Nyctalope* évolua dans tous les sens, poussant au loin des reconnaissances, revenant en demi-cercle à son point de départ, montant presque à la surface, redescendant jusqu'au fond des noirs abîmes...

En haut, sur les flots calmes, Jorry et Brilo faisaient zigzaguer le canot, regardant partout s'ils ne verraient pas flotter le requin mort, ce qui indiquerait que Pierrot l'Écureuil se trouvait dans le fond, à peu près au même endroit.

Dans ce cas, Jorry et Brilo devaient plonger dans la mer une lampe électrique au bout d'une longue corde. Du *Nyctalope*, on ne tarderait pas à voir ce signal, et les scaphandriers sortiraient pour explorer le sol sous-marin...

Mais les heures passèrent sans que, ni dessus, ni dessous, on découvrit le moindre indice de la présence de Pierrot l'Écureuil.

Midi arriva.

Toute la journée, sans penser à manger, les hommes du *Nyctalope* et ceux du canot avaient manœuvré en se tenant sur le qui-vive !

Rien !...

À la nuit tombante, après douze heures de recherches consécutives, on n'avait vu ni le requin ni Pierrot l'Écureuil.

D'une voix morne, le Ravageur ordonna de cesser les manœuvres. Il se fit dévêtir de son scaphandre et dit à Askold :

— Que l'on monte à la surface pour reprendre le canot. Puis, en marche vers les côtes de France, île d'Ouessant ! Tu débarqueras sur cette île la fille de Cristobal Santa-Fé.

— Vous ne voulez pas la voir auparavant, Maître ?...

— Non.

Et Hugues de Mauduit se retira dans sa chambre.

Là, il se laissa tomber dans un fauteuil, mit son front pâle dans ses mains et, la voix sourde, murmura :

« Cet héroïque enfant m'a sauvé la vie, à moi, l'ennemi de tout ce qu'il aimait... Cet acte aussi noble qu'inattendu lui a sans doute valu la mort... La mort !... Cela devrait me laisser indifférent... N'ai-je pas fermé mon âme et mon cœur à tout ce qui n'est pas la vengeance ?... Oui, et pourtant !... »

Il se tut : une sorte de sanglot lui monta à la gorge, et la voix plus sourde encore, il reprit :

« Cet enfant me rappelait mon fils... mon fils !... Est-ce pour cela que la perte de ce Pierrot l'Écureuil me torture jusqu'à me faire pleurer ! »

Ses deux mains crispées couvrirent tout son visage.

Et quelqu'un qui eût été là aurait vu des larmes couler entre les doigts de l'énigmatique Ravageur du Monde !...

CHAPITRE XVIII

L'ÉMERSION AHURISSANTE

On se souvient que lorsque le Ravageur avait décidé de faire une excursion sous-marine, le *Nyctalope* se trouvait dans les eaux des îles Açores. Le plateau sur lequel, par vingt mètres de fond, le *Nyctalope* s'était reposé, faisait partie de la montagne sous-marine qui, en émergeant au-dessus des flots, forme l'île Fayal, l'une des Açores...

Or, ce jour-là, un pêcheur du port de la Horta, principale agglomération habitée de l'île Fayal, était sorti de grand matin avec son fils dans sa petite barque à voile latine, pour aller poser ses filets dans une des criques abritées, fort nombreuses sur ces rivages.

Portugais comme la plupart des habitants des Açores, le pêcheur, un robuste et maigre gaillard de quarante ans, se nommait Joachim Braga et son fils, âgé d'une douzaine d'années, se prénomrait Manoël.

Comme le vent ne soufflait pas, Joachim Braga et Manoël armèrent les avirons et dirigèrent leur barquette vers la crique, qui se trouvait, le long de la côte, à deux milles marins de la Horta.

Parvenus dans la jolie baie, entourée de hauts rochers, ils se mirent à poser les filets qu'ils retireraient le soir seulement.

La besogne terminée, ils poussèrent leur barque jusqu'au rivage formé d'une petite plage de sable fin en avant de la falaise, et ils se disposèrent à préparer leur modeste repas.

Entre deux grosses pierres dressées sur le sable, ils allumèrent un feu de brindilles de bois ramassées çà et là, et, dans une vieille poêle, ils allaient faire frire à l'huile, quatre poissons capturés pendant le trajet au moyen d'hameçons qui, au bout d'une ficelle, traînaient dans l'eau, à l'arrière de la barque...

Au moment où Joaquim Braga jetait les poissons vidés et nettoyés dans l'huile bouillante, son fils Manoël poussa un grand cri.

— Qu'est-ce que tu as ? fit le père, en un patois portugais spécial au peuple des Açores.

— Papa ! là-bas ! dans l'eau !... regarde ! regarde !...

Il faisait grand soleil.

Le pêcheur mit sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux, scrutant le côté de la baie qu'indiquait la main tremblante de Manoël et, se levant brusquement :

— Le saint Christ nous soit en aide ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là ?...

— Oh ! père ! père ! fit Manoël, en se serrant contre le pêcheur, aussi effrayé que lui-même...

Ce que l'homme et l'enfant voyaient était de nature, en effet, à effrayer deux pauvres Açoréens, ignorants au point de ne savoir ni lire ni écrire.

Une boule jaune, brillante comme de l'or, et qui semblait ornée de diamants étincelant au soleil, était sortie de l'eau, à droite de la crique, à dix brasses environ du rivage, vers lequel elle semblait se diriger...

À mesure qu'elle avançait, elle s'élevait au-dessus de l'eau, et une sorte de corps surgissait, brun, luisant, gonflé, monstrueux...

Quelqu'un d'instruit eût dit : « C'est un scaphandre. »

Mais Joachim Braga et son fils n'en avaient jamais vu, ne savaient même pas ce que ce pouvait être...

Médusés, les jambes tremblantes, trop ahuris pour penser à fuir, l'homme et l'enfant regardaient cette chose terrifiante, qu'ils prenaient pour un monstre marin à eux inconnu...

La chose était, en effet, douée de mouvement et de vie, car elle s'approchait de plus en plus du rivage en droite ligne. Elle aborderait la plage sablée à vingt pas de Joachim et de Manoël...

Bientôt, il devint évident que le monstre avait à peu près la forme humaine. Les bras furent visibles en entier, puis tout le torse, les cuisses ensuite, et enfin les jambes et les pieds... Tout cela était brun, luisant, boursouflé. Au dos, une sorte de boîte noire se trouvait fixée, et quelque chose brillait à la ceinture...

— Manoël, dit le pêcheur, ça ressemble à un homme de petite taille, qui aurait une tête de cuivre...

Et, comme le monstre n'était pas menaçant, comme il restait sur le sable, avec une apparence d'énorme lourdeur, comme il avait réellement la forme humaine, Joachim sentit sa frayeur faire place à une grande curiosité.

— Reste là, petit ! dit-il à son fils.

Il prit le grand couteau à lame acérée dont il s'était servi pour nettoyer les poissons et, résolument, marcha vers le monstre.

Alors, il vit que ce prétendu animal avait des mains humaines, et que ces mains travaillaient à dévisser une sorte d'écrou, sur l'épaule.

Joachim s'arrêta à quatre pas, le couteau à la main, méfiant, intrigué.

Les mains dévissaient toujours ; d'abord, ç'avait été à droite, puis à gauche ; ensuite, ce fut devant... puis encore ce fut sur les côtés de la boule jaune...

Et brusquement, les mains saisirent la boule jaune, la soulevèrent, la laissèrent tomber sur le sable et une tête apparut, au-dessus du corps brusquement dégonflé, une tête de garçon blond, aux yeux intelligents et vifs...

Et le garçon parla !...

Joachim écouta. Il ne comprit pas un mot. Le garçon surgi de la mer s'exprimait en une langue qui ne ressemblait en rien au patois portugais des Açores.

Quand le curieux individu eut fini de parler, Joachim dit à son tour :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Comment diable sortez-vous tout vivant de la mer ? Qu'est-ce que c'est donc, cette boule dans laquelle vous aviez la tête ?

Mais il se tut. L'inconnu venait de faire des gestes qui exprimaient confusément qu'il ne comprenait pas, ou bien qu'il était sourd.

Et Joachim, perplexe, vit le garçon s'asseoir sur le sable, ôter ses lourds souliers semelés de plomb, puis se relever, se débarrasser péniblement du vêtement brun, qui avait des bras et des jambes comme une veste et un pantalon attachés l'un à l'autre.

Et alors, ce ne fut plus une espèce de monstre qui se trouva devant le pêcheur et son fils, complètement abrutis, mais un jeune homme bien découplé, souriant, vêtu d'un tricot, de caleçon et de bas en laine blanche...

De part et d'autre on parla, mais sans résultat. Pas moyen de se comprendre. Joachim Braga eut une inspiration. Il cria à son fils :

— Vide la poêle. Éteins le feu. Mets tout à bord. Nous allons à la Horta. Nous reviendrons ce soir pour les filets.

Et il sauta dans la barque, en faisant au garçon sorti miraculeusement de la mer des gestes qui signifiaient : « Venez avec nous. »

L'autre comprit. Mais il porta d'abord dans la barque le vêtement brun avec sa ceinture, la boule de cuivre, la boîte noire, les souliers à semelles de plomb. Ensuite, seulement, il s'embarqua.

Le petit Manoël l'avait déjà précédé.

On sortit de la baie à force de rames. Puis, comme il soufflait une brise favorable, le père et le fils hissèrent la voile.

En moins d'une demi-heure, la barque entra dans le petit port de la Horta. À bord, pendant le trajet, pas un mot n'avait été prononcé.

La barque amarrée au quai, juste devant l'escalier accédant à une maison carrée construite sur le quai même, Joachim fit à l'extraordinaire garçon des signes qui voulaient dire : « Suivez-moi encore. »

Le jeune homme répondit d'un geste qui montrait son équipement de monstre sous-marin.

L'homme comprit. Il se chargea d'une partie de cet accoutrement, tandis que le garçon lui-même prenait le casque et la boîte, et on sortit de la barque, le petit Manoël venant le dernier.

On gravit l'escalier, on entra dans la maison, on traversa une salle dès que le pêcheur eut parlé à un gardien à vareuse galonnée, et après avoir attendu quelques minutes dans une autre salle plus petite, on entra tous ensemble dans une vaste pièce assez luxueusement meublée en bureau, au milieu de laquelle, derrière une table, était assis un homme à moustaches blanches, en uniforme également galonné.

Immédiatement, le pêcheur parla à cet officier, dont le visage exprima aussitôt le plus vif étonnement.

Il imposa silence au pêcheur et, se tournant vers le jeune garçon, lui demanda, en portugais :

— De quelle nation êtes-vous ?...

Comme l'autre ouvrait de grands yeux, ne comprenant évidemment pas, l'officier répéta la même question, mais en anglais.

Même silence.

Ici, l'officier, ayant encore répété sa question, en français, cette fois, le garçon répondit, d'une voix claire :

— Je suis Français, mousse à bord du *Nyctalope*, commandant Martel...

L'officier se leva d'un bond.

— Le *Nyctalope* ! s'écria-t-il.

Et son émotion était si grande qu'il ne put en dire davantage.

Même aux Açores, les extraordinaires événements qui depuis cinq jours bouleversaient le monde, étaient connus, grâce au télégraphe et aussi par les soins du gouvernement français, qui avait veillé à ce qu'un récit succinct fût communiqué à tous les ports étrangers, même les plus petits.

— Le *Nyctalope* ! répéta l'officier. Mais seriez-vous... le... le mousse Pierrot l'Écureuil ?...

— Justement !... fit le garçon avec un sourire tranquille.

— C'est stupéfiant, extraordinaire, merveilleux ! s'exclama l'officier. Vous vous êtes évadé du *Nyctalope* grâce à cet équipement de scaphandrier ?...

— Pas évadé exactement, fit Pierrot l'Écureuil avec sa juvénile et fière assurance. Mais si vous voulez que je vous raconte...

— Racontez ! Racontez ! Mais d'abord asseyez-vous, mon ami... Extraordinaire ! stupéfiant !... Je télégraphierai tout de suite à Lisbonne... Racontez, mon ami, je vous en supplie...

L'officier s'assit, en proie à une indescriptible émotion, tandis que Joachim et Manoël, plus ahuris que jamais, restaient debout, tout yeux et tout oreilles.

Tranquillement, Pierrot l'Écureuil raconta comment, prisonnier à bord du *Nyctalope*, monté par les pirates, il avait pris part à une excursion sous-marine ; comment il avait vu un requin prêt à couper en deux le Ravageur ; comment encore, obéissant à une impulsion irrésistible, il avait voulu sauver le Ravageur et s'était jeté sur le requin...

— Tandis que j'étais cramponné à la bête et que je la lardais de coups de poignard, elle m'a entraîné, je ne sais pendant combien de temps. Je frappais toujours...

« À un moment donné, le requin a bondi hors de l'eau, et mes yeux ont vu, en un rapide instant, qu'il y avait une côte à deux encablures à peine...

« Alors une idée m'est venue... une idée qui m'a fait tout de suite lâcher le requin, sans hésiter... La bête a filé, et moi, naturellement, j'ai coulé à pic...

« Je suis tombé sur un rocher plat, au milieu d'algues épaisses.

« En levant la tête, j'ai vu que j'étais à peine à quatre mètres de fond...

« Alors je me suis mis à marcher dans le sens de la montée du roc, en me disant qu'en montant toujours j'arriverais à un rivage quelconque...

« Et je ne m'étais pas trompé. Mais ce ne fut pas aussi facile que je croyais. La roche sur laquelle je me trouvais était toute creusée d'énormes trous. Elle ne montait pas d'une manière continue. Je dus faire de grands détours pour éviter les précipices sous-marins. Et j'arrivai enfin sur un fond de sable fin et de petites algues.

« Ce fond montait en pente douce. Je suivis la pente, dans le sens de la montée. Un quart d'heure après, mon casque émergeait et, à travers le cristal des petits hublots, je vis, à quelques brasses de distance, une plage, une barque, deux hommes autour d'un feu...

— Ces deux hommes m'ont raconté le reste, fit l'officier en se levant.

Et, avec quelque solennité, il reprit :

— Pierrot l'Écureuil, vous êtes, pour le moment, sous la sauvegarde du gouvernement de la République portugaise ! Je vais télégraphier à Lisbonne. Je demanderai qu'on envoie un torpilleur pour vous rapatrier, car, en ce moment, nous n'avons dans le port que quelques voiliers, des bateaux marchands.

— Puisque vous savez l'affaire du *Nyctalope*, dit Pierrot l'Écureuil d'une voix brusquement émue, peut-être, mon officier, êtes-vous au courant de ce qui m'intéresse le plus. Où est le commandant Martel, mon cap'taine ?

— C'est par lui, mon brave enfant, que le monde connaît ce que vous appelez l'affaire du *Nyctalope*. C'est par lui aussi que le monde sait avec quel héroïsme et quelle abnégation vous avez assuré l'évasion du commandant Martel. Et pour le monde entier, mon petit ami, vous êtes un héros, et c'est justice !

« Quant à votre capitaine, il est parti de Rio de Janeiro voilà huit jours, à bord d'un rapide destroyer. S'il n'est pas encore arrivé en France, il ne doit pas en être loin... Vous l'y trouverez probablement...

— Vive mon cap'taine ! cria Pierrot l'Écureuil.

De ce que lui avait dit l'officier, le brave et modeste garçon n'avait entendu que ce qui se rapportait au commandant Martel.

Mais l'officier pensa enfin à se nommer :

— Mon petit ami, dit-il, je suis lieutenant de vaisseau de la marine portugaise, officier en retraite. Je remplis ici les fonctions de capitaine de port. J'ai nom Mariano Portiz. En attendant qu'un torpilleur arrive du Portugal pour vous amener en France, vous habiterez chez moi. Mon appartement est au-dessus de ce bureau. Venez, mon ami.

— Et mon scaphandre ? fit Pierrot l'Écureuil, qui ne s'étonnait de rien, mais qui ne voulait pas perdre de vue son équipement.

— Il restera ici. Soyez tranquille, personne ne le touchera.

— Je l'emporterai en France ?

— Certainement.

— Alors, ça va bien ! fit le mousse avec la plus vive satisfaction.

L'officier sourit. Il congédia avec de bonnes paroles le pêcheur et son fils qui, point encore revenus de leur ahurissement, regardaient toujours comme un incompréhensible phénomène le jeune homme sorti des eaux.

M. Mariano Portiz conduisit Pierrot l'Écureuil à l'étage au-dessus et le confia à sa femme, à qui il raconta la merveilleuse histoire.

Une heure après, ayant déjeuné en compagnie de M. et M^{me} Portiz, Pierrot l'Écureuil s'habilla de vêtements à sa

taille, que l'on avait envoyé chercher en ville, dans le seul magasin du pays.

Et il resta à la Horta, en l'agréable et affectueuse compagnie des Portiz, pendant deux jours entiers. L'on pense s'il fut soigné et dorloté...

Le 25 janvier au matin, Pierrot l'Écureuil s'embarqua sur le torpilleur *L'Espada*, de la marine portugaise, qui était venu tout exprès pour lui, de Lisbonne.

Deux jours plus tard, *l'Espada* entra dans le port de Rochefort et s'amarrait à un ponton désigné d'avance par sémaphore.

Or, la première personne que Pierrot l'Écureuil vit sur le ponton, au milieu d'un groupe d'officiers et de matelots, fut le lieutenant de vaisseau Ludovic Martel, arrivé lui-même depuis quarante-huit heures.

En pleurant de joie, le mousse se jeta dans les bras de son cap'taine, qui avait lui-même les yeux tout mouillés d'émotion.

Et la ville de Rochefort, qui avait été mise au courant de tout par télégramme sans fil d'origine portugaise, fit au mousse Pierrot l'Écureuil la même réception enthousiaste qu'elle avait déjà faite à l'officier Ludovic Martel.

Quand, enfin seuls dans le petit appartement que Ludovic Martel possédait à Rochefort, le capitaine et le mousse purent causer, celui-ci fit le récit de ses aventures et termina en disant :

— Ce n'est pas tout, mon cap'taine ! Il faut recueillir cette jeune fille dont le père est mort d'une manière si horrible. À cette heure, elle doit errer, perdue sur un point des côtes de France.

— Sois tranquille, mon petit. Nous allons être reçus par l'amiral préfet maritime. Tu lui conteras ton histoire. Il enverra par télégraphe des instructions aux maires des villes du littoral, et cette jeune fille sera bientôt amenée ici.

— Ça va bien ! fit Pierrot l'Écureuil, rassuré à ce sujet. Mais ce n'est pas tout encore.

— Quoi donc ?

— Quand est-ce que nous allons nous mettre à la recherche de nos camarades abandonnés dans l'île inconnue, et courir à la poursuite du Ravageur du Monde ?

— Bientôt, mon enfant, répondit Ludovic Martel. Tous les ouvriers de l'arsenal travaillent à la construction de deux sous-marins du type du *Nyctalope*. Dans deux ou trois semaines, nous prendrons la mer. Après avoir bien réfléchi, je suis arrivé à penser que l'île inconnue doit se trouver dans l'océan Pacifique, au sud, probablement vers l'est. Nous irons croiser par là.

« Espérons que nous délivrerons bientôt mon équipage bien-aimé. Et alors, sus au Ravageur du Monde !

— Et vive la France ! cria Pierrot l'Écureuil en sautant au cou de son cap'taine.

Deux jours plus tard, Dolorès était identifiée par le maire de l'île d'Ouessant, dans les rochers de laquelle la jeune fille, mourant de faim, avait été découverte et recueillie par de braves pêcheurs. Le maire l'amena lui-même à Rochefort.

Ludovic Martel la reçut. Pierrot l'Écureuil l'embrassa comme on embrasse une sœur perdue que l'on retrouve. Et Dolorès Santa-Fé fut placée, par les soins du gouvernement français, dans le lycée de filles de Rochefort, où, très soignée et suivant les cours avec les autres élèves, elle attendait qu'une tante à elle, vivant au Venezuela, fût avertie et vînt la chercher.

Dans une fièvre d'impatience, le commandant Martel et le mousse Pierrot l'Écureuil passaient toutes leurs journées sur les chantiers de l'arsenal, où se poursuivait activement la construction de deux sous-marins en tout pareils au *Nyctalope*.

Et l'homme et l'enfant comptaient les jours qui les séparaient de celui où ils s'élanceraient dans l'océan, à la recherche de l'équipage abandonné et à la poursuite du mystérieux et terrible Ravageur du Monde, dont l'existence suffisait à faire trembler l'univers entier...

CHAPITRE XIX

TOMMY LE MASSACREUR

Or, pendant qu'en France on se préparait ainsi à aller avant tout à leur secours, que faisaient les marins français abandonnés sur l'île inconnue ?...

On se souvient qu'après la lutte contre les panthères, devant la grotte d'épouvante, les blessés s'étaient rapidement guéris, grâce aux vertus curatives et cicatrisantes de l'eau du ruisseau qui coulait devant le campement. On se rappelle aussi que les seize marins, commandés et dirigés par l'enseigne Paul Randal, s'étaient mis à la construction d'une barque.

On n'ignore pas non plus que, dans les ballots à eux laissés par le Ravageur, ils n'avaient trouvé ni une hache, ni une scie.

Comme instruments de travail, ils avaient des pioches, des bûches, des pelles, des sabres-baïonnettes et des couteaux de poche.

Mais avec les pioches, ils déracinèrent des arbres ; avec les bûches et les fers des pelles bien aiguisées, ils firent des haches qui coupaient les branches, dégrossaient les troncs. Avec les sabres-baïonnettes, ils fabriquèrent des scies qui, non sans de pénibles et longs efforts, permirent de débiter ces troncs en planches grossières.

Avec des lames de couteau rougies au feu, on perça dans les planches des trous à chevilles : la flamme, adroitement dirigée, donna ensuite au bois les courbures nécessaires.

On n'avait pas de clous, mais des chevilles de bois très dur, patiemment façonnées à la main, rassemblèrent les planches et les fixèrent sur la charpente établie au préalable...

Bref, ce fut un long mois de travail acharné : un mois pendant lequel Jean-Marie et Ganneron seuls s'occupaient de la chasse, de la pêche et de la cuisine ; un mois que l'on passa à travailler sur le rivage, durant le jour, et à dormir, la nuit, dans les cases construites au sommet de la falaise, au bord du ruisseau ; un mois, enfin, où pas une seule fois on ne vit de bêtes féroces. Elles vivaient dans l'intérieur de l'île ; on se garda bien d'aller les y chercher...

Paul Randal comptait les jours et, solennellement, le 20 février au soir, devant ses dix-sept hommes rangés sur une seule ligne, l'enseigne de vaisseau proclama que le lendemain serait jour de fête et de repos.

En effet, la barque, terminée, se dressait sur le sable, sa quille reposant sur un énorme tronc d'arbre creusé et pénétrant dans la mer par une de ses extrémités. Des étais la maintenaient toute droite.

À son mât, une voile flottait à la brise du soir, une voile faite de couvertures solidement assemblées. Les cordages étaient fabriqués avec des lanières découpées dans d'autres couvertures, des lanières triplées et tordues.

Les matelots avaient même fabriqué des poulies en façonnant patiemment des rondins de bois avec un couteau bien aiguisé...

Ah ! certes, la barque n'était ni élégante ni luxueuse. À demi pontée, elle était à peine confortable. Mais large, pansue, elle tiendrait parfaitement la mer, même par les gros temps, et paraissait d'une solidité à toute épreuve.

Au cas où, par un coup de vent, la voile viendrait à se déchirer, ou le mât à casser, douze rames avaient été fabriquées avec des branches d'arbres...

Le matin du 21 février, au lever du soleil, la barque fut pavoisée d'un drapeau tricolore, obtenu en cousant l'un à l'autre un tricot bleu, la moitié d'une chemise blanche et une ceinture rouge. Et la barque fut baptisée : la *Liberté*, au milieu des acclamations et des cris de : « Vive la France ! »

Journée de repos, avait dit l'enseigne... Ah ! bien oui !... On travailla jusqu'au coucher du soleil... On arrima dans la barque toutes les conserves données par le Ravageur, et auxquelles on n'avait pas touché, grâce à la pêche et à la chasse de Jean-Marie et de Ganneron.

On embarqua aussi de la viande fumée, préparée par ces adroits cuisiniers.

Une grosse provision d'eau fut emmagasinée dans les barils faits à terre et cerclés de solides lianes.

Et le fameux repos, on ne le prit que quand tout fut prêt.

Le 22 février au matin, la *Liberté* fut poussée à la mer.

Moment d'anxiété !

La barque flotterait-elle normalement ? N'allait-elle pas pencher, donner de la bande à droite ou à gauche ?...

Mais non : elle se balançait sur les vagues, un peu lourdement, mais bien d'aplomb.

— Embarque ! ordonna joyeusement Paul Randal aux hommes restés à terre.

Ils bondirent ; l'enseigne les imita.

— Largue tout !... Hisse la voile !... À Dieu vat !...

Et, tandis que la voile se gonflait à la brise matinale, les dix-sept Français, émus jusqu'aux larmes, saluèrent d'un adieu cette île où le Ravageur du Monde les avait abandonnés et d'où ils partaient le cœur palpitant de l'espoir de rentrer bientôt dans la patrie et de repartir ensuite à travers les océans pour s'efforcer de reprendre le *Nyctalope* au mystérieux pirate.

Hélas ! de terribles aventures les attendaient auparavant.

L'enseigne Paul Randal et ses compagnons quittaient donc cette île inconnue sur laquelle le Ravageur du Monde les avait abandonnés à leur triste sort.

La barque la *Liberté*, qu'ils avaient construite avec tant de peine et d'ingéniosité, n'allait pas très vite, bien qu'un vent assez fort gonflât la voile, mais elle se comportait parfaitement à la vague.

Pendant la première demi-heure de navigation, personne ne parla à bord.

Ker-Loys tenait le gouvernail et, selon les ordres de Paul Randal, il piquait droit au large, le dos tourné à l'île inconnue.

Mais quand il fut bien avéré pour tout le monde que la *Liberté* était parfaitement capable d'une longue navigation, chacun pensa à la direction à prendre.

Où aller ?... À l'ouest ?... au nord ?... au sud ?...

On ignorait la position géographique de l'île. On ne savait même pas dans quel océan, dans quelle mer elle se trouvait. Pas d'instrument de navigation, pas de boussole. Il fallait s'orienter sur le soleil pendant le jour et, la nuit, sur les étoiles.

Et si des nuages venaient à remplir le ciel, à voiler le soleil, à cacher les étoiles... comment se dirigerait-on ?...

— Mes amis, dit Paul Randal à ses matelots groupés autour de lui, près du gouvernail, il s'agit de savoir quelle direction nous allons prendre. Nous ignorons tout de notre position. Cependant, nous pouvons ne pas errer à l'aventure... J'ai bien réfléchi... Aller au sud ou au nord pourrait nous conduire dans les régions polaires, car nous ne savons pas le nom de l'océan dont nous fendons en ce moment les vagues. Il faut donc choisir l'est ou l'ouest...

— Juste, mon lieutenant ! fit Ker-Loys.

— Mais rien ne peut nous guider dans ce choix, dit l'enseigne. La côte, une île habitée sont-elles plus près à l'ouest ou plus près de l'est ? Nous n'en savons rien. Il faut donc nous en remettre à la Providence. Jusqu'à présent, elle nous a été secourable. Espérons qu'elle nous favorisera encore. Et c'est la Providence qui va décider... Yaki, tourne-toi !

Le matelot désigné fit demi-tour. Il ne voyait plus l'officier.

— J'ai dans la main un couteau et une cheville, reprit l'officier en sortant ces objets de sa poche. Le couteau, c'est l'est. La cheville, c'est l'ouest. Je mets ces deux objets à mes pieds. Lequel choisis-tu, Yaki ? Celui qui est à ma droite ou celui qui est à ma gauche ?...

— Gauche, côté du cœur ! cria le matelot sans hésiter.

Or, c'était le couteau qui se trouvait à la gauche de l'officier. La direction désignée par le sort était l'est...

— Regarde le soleil et mets le cap à l'est, Ker-Loys ! ordonna aussitôt l'enseigne Paul Randal. Orientez la voile, garçons ! Et en avant !...

En avant !...

Oui, on alla de l'avant, en effet, pendant toute cette journée. Lorsque la nuit tomba, la direction ne fut pas modifiée, car le vent était toujours favorable et les étoiles brillant au ciel permettaient à Paul Randal de s'orienter un peu.

L'enseigne partagea son équipage en quarts de jour et de nuit, de manière que les hommes pussent prendre à tour de rôle le repos nécessaire, et la *Liberté* continua sa course vers l'inconnu...

Paul Randal veilla jusqu'à minuit. Puis il fut remplacé au commandement de la barque par le premier maître Weyrich...

Or, l'enseigne dormait depuis plusieurs heures sous le pont, lorsqu'il fut brusquement réveillé par un grand cri.

— Terre ! terre à tribord avant ! criait une voix.

L'enseigne reconnut celle du matelot Ferréol.

Il sauta sur le pont de la barque, il aperçut, en effet, comme le voyaient tous ses hommes groupés autour de lui, une terre éloignée de deux milles marins³ environ.

Elle paraissait, à en juger par la couleur noire de ses falaises, d'origine volcanique. Et elle devait être sortie des flots

³ *Le mille marin vaut 1.852 mètres exactement.*

depuis longtemps, car une magnifique végétation la couronnait.

— Il faut faire le tour de cette terre avant de l'aborder, dit l'enseigne. C'est évidemment une île, car, avec le peu d'étendue qu'elle paraît avoir, nous verrions une autre côte derrière elle, si elle était reliée par un isthme à un continent.

Mais l'île était plus vaste qu'elle ne le paraissait. Elle était de forme oblongue et la *Liberté* l'avait découverte par l'un de ses bouts allongés. Il fallut toute la journée pour en faire le tour... Cette navigation se poursuivit pendant douze heures sans le moindre incident.

On côtoyait de près le rivage de l'île, tantôt falaise abrupte, tantôt pente plus douce précédée d'une plage abordable, et on ne vit aucun être humain. L'île semblait inhabitée.

— Il faut cependant y aborder, dit l'enseigne. Nous y passerons la nuit et une demi-journée. Cela suffira pour nous rendre compte si elle est habitée et aussi pour savoir si quelque navigateur, en passant, n'y aurait pas laissé, comme il arrive quelquefois, des indications sur la position géographique de cette terre.

— C'est juste, mon lieutenant, fit Ker-Loys. Il y a vingt-cinq ans, j'ai navigué trente mois à bord d'un navire d'expéditions polaires. Et quand nous rencontrions une île inconnue, le capitaine nous envoyait à terre. Nous plantions sur un point très visible du rivage un solide poteau. On y suspendait une boîte en bois, dans laquelle nous laissions un papier avec les indications de longitude et de latitude.

— Nous aurons peut-être la chance, fit Ganneron, qu'un capitaine de navire ait agi ainsi pour cette île-là...

— Et alors nous saurons où nous sommes et de quel côté nous diriger pour trouver une terre civilisée, conclut Weyrich.

Mais l'enseigne fit un geste, en désignant une petite crique enclose entre deux proéminences de la falaise et terminée, au fond, par une plage caillouteuse.

— Voilà un abri sûr pour notre barque, dit-il. Abordons !

Les manœuvres nécessaires furent faites.

Et, quelques minutes plus tard, la quille de la *Liberté* grinçait sur le sable caillouteux du rivage.

La barque fut solidement amarrée dans un endroit très abrité de la crique, de manière qu'elle ne fût pas en danger, même si, au dehors, la mer devenait mauvaise. Il fut décidé qu'on passerait une nuit de bon repos sur la plage, et qu'on explorerait l'île le lendemain seulement, au matin.

La nuit fut parfaitement tranquille. Grâce à la douceur de la température, l'on dormit bien dans les couvertures. Et, au matin, quand le soleil surgit dans le ciel, tout l'équipage était parfaitement dispos.

— Ker-Loys, dit l'enseigne, tu resteras pour garder la barque, avec Mérimée, Foreste, Ballu et Saint-Mart. Vous irez vous mettre, avec la *Liberté*, au milieu de la crique, et vous attendrez mon retour. Les autres, suivez-moi.

Les autres, c'étaient le premier maître Weyrich, le quartier-maître Canelou, les matelots Yaki, Boisselier, Besson, Ferréol, Moreau, Ganneron, Frochot et Verneuil, et le cuisinier Jean-Marie.

L'enseigne en tête, cette troupe de onze hommes s'engagea sur un terrain nu en pente douce, qui menait de la plage à une forêt, distante du bord de l'eau d'environ un kilomètre.

Mais les explorateurs n'allèrent pas loin.

Car, brusquement, se produisit un singulier coup de théâtre, singulier et si stupéfiant, que les matelots et renseigne lui-même en furent pendant plus d'une minute complètement ahuris.

La petite troupe venait de passer derrière une énorme roche dressée à quelques pas de la lisière de la forêt et de disparaître ainsi à la vue des marins restés sur la barque, lorsque tout à coup les branches basses des arbres s'écartèrent et une vingtaine de forts gaillards surgirent devant eux.

Silencieux et rapides, ces hommes se déployèrent en cercle, cernèrent, entourèrent de tous côtés les onze Français et restèrent immobiles, braquant sur Paul Randal et ses matelots des revolvers de fort calibre.

Les marins restèrent figés.

Avec un étonnement indicible, ils considéraient leurs muets agresseurs.

Coiffés de chapeaux de feutre souple, décolorés et déformés, vêtus de vareuses et de pantalons de cuir, chaussés de bottes, un fusil suspendu à l'épaule, une ceinture-cartouchière leur ceignait les reins, un sabre court dans un fourreau de fer bronzé leur battant les cuisses, ces hommes étaient bien les êtres qu'on pouvait s'attendre le moins à rencontrer sur une île vraisemblablement située en plein océan Pacifique. Ils avaient l'aspect de ces coureurs de frontière indienne que les

pionniers américains lançaient jadis contre les Apaches ou les Sioux.

Leurs vêtements étaient d'ailleurs fortement râpés, maculés de toutes sortes de taches et sillonnés de bien des coutures et de reprises sans nombre. Ils avaient tous la barbe peu longue, mais inculte et, malgré l'aspect en somme civilisé de leur personne, ils avaient des airs rudes et sauvages.

En une observation de quelques instants, Paul Randal se rendit compte de tout cela.

« Ce sont des aventuriers américains, se dit-il. Mais comment se trouvent-ils là ?... Parlementons !... »

Recouvrant tout son sang-froid, l'enseigne chercha des yeux, parmi les vingt hommes immobiles, celui qui devait être leur chef. Et soudain, sur les manches de l'un d'eux, il vit des vestiges de galons d'or.

— Monsieur, dit-il, que signifie cette brusque agression ?... Pourquoi ces revolvers braqués ?... Qui êtes-vous ?...

L'homme ainsi interpellé ne répondit pas tout de suite. Maigre et noir, les yeux extrêmement vifs, il examinait l'officier français, dont l'uniforme encore reconnaissable, quoique usé et bien sale, signalait la nationalité, la profession et le rang.

Enfin, en français, mais avec un fort accent, assez bizarre, évoquant l'accent anglais, il fit cette étrange réponse :

— Nous sommes les Coupe-Têtes ! Et vous ?

— Nous, dit sans hésiter Paul Randal, nous sommes des marins français. À la suite de circonstances inutiles à

raconter, nous avons été jetés sur une île inconnue. Nous avons pu y construire une barque et en sortir. Nous avons découvert cette terre et nous y avons abordé pour voir si nous n’y trouverions pas des indications sur sa position géographique, que nous ignorons.

Et, froidement, il ajouta :

— Mais le titre bizarre de « Coupe-Têtes » que vous vous donnez ne m’apprend rien. Qu’est-ce que cela signifie ?

— Cela ne vous regarde pas. Il faut nous donner vos armes...

L’enseigne eut un geste de révolte.

— Pas de résistance ! cria le chef des Coupe-Têtes. Je m’appelle Tommy le Massacreur. Et ce n’est pas pour rien qu’on m’a donné ce surnom. Jetez tous vos haches et vos baïonnettes à terre ou je commande le feu. Vous êtes onze, nous sommes vingt et chacun de nos revolvers contient sept balles... Allons ! obéissez !...

— Que voulez-vous donc faire de nous ? demanda Paul Randal, indigné.

— Vous le saurez bientôt. Pour la dernière fois, armes à terre, ou je crie : « Feu !... »

Les yeux des vingt bandits étaient si farouches, leurs revolvers si menaçants, que Paul Randal vit l’inutilité de la moindre résistance.

Il se tourna vers ses hommes, frémissants.

— Mes amis, dit-il, nous n'avons aucun moyen de résister. Mettre sabre au clair serait nous faire tous massacrer en moins d'une minute.

« Débouclez vos ceinturons et jetez vos armes à terre.

Et, lançant des regards de colère contre leurs étranges agresseurs, les matelots obéirent.

Tommy le Massacreur fit un geste, et deux de ses hommes ramassèrent les ceinturons, les sabres-baïonnettes et les haches, qu'ils empilèrent pêle-mêle au pied d'un arbre.

— Et maintenant, au camp ! fit Tommy. En avant, marche, messieurs ! Suivez cet homme. Les autres vous encadrent et vous accompagnent.

De la main il désignait un de ses bandits, qui s'enfonça dans la forêt par un assez large sentier.

Paul Randal, le premier, suivit cet homme ; ses matelots imitèrent le mouvement et toute la troupe se mit en marche.

Le sentier, évidemment ouvert de main d'homme dans les épais buissons qui couvraient le sol, décrivait de nombreux méandres pour éviter ou contourner des arbres, des roches ou des trous.

Après vingt minutes de marche environ, on déboucha dans une vaste clairière en pente, que traversait un ruisseau dégringolant en cascates.

Sur les deux bords de ce ruisseau, dix tentes en toile étaient dressées, dix tentes d'un modèle militaire, très sales mais en assez bon état.

— Monsieur l'officier français, dit Tommy le Massacreur en montrant ce campement inattendu d'un geste large, ceci est à vous.

— Que voulez-vous dire ? fit Paul Randal, stupéfait.

— C'est très simple, répondit Tommy avec une nuance d'ironie dans sa voix rude. Écoutez-moi un instant.

« Je vous ai dit tout à l'heure que nous étions des Coupe-Têtes... Je m'explique.

« Mes compagnons et moi, nous sommes d'anciens agents de police des États-Unis. Vous avez entendu parler, n'est-ce pas, des scandales policiers de New-York ?

— En effet !

— Eh bien ! nous faisons partie d'une de ces associations de malfaiteurs et de policiers que le gouvernement des États-Unis a découvertes grâce à quelques traîtres. Mes compagnons et moi, nous allons être dénoncés, arrêtés et probablement électrocutés, car nous avons sur la conscience quelques exécutions sommaires faites sans la permission de la police régulière.

« Alors, nous avons, mes compagnons et moi, tendu un piège aux deux ou trois traîtres qui avaient dénoncé notre association. Nous les avons attirés dans une maison isolée et nous leur avons coupé la tête. Quatre jours après, tous les journaux de New-York signalaient les méfaits d'une bande mystérieuse qu'ils appelaient la bande des Coupe-Têtes.

« Si nous étions restés en Amérique, nous n'aurions pas tardé à être pris. Mais nos précautions étaient bonnes. Sous un faux nom, avec l'argent contenu dans la caisse de l'association, j'avais acheté un navire et je l'avais rempli de mille

objets, armes et denrées nécessaires à des gens qui veulent coloniser un pays sauvage.

« C'était un navire à vapeur. Plusieurs d'entre nous sont d'excellents mécaniciens. Et moi-même, j'ai d'abord été officier dans la marine américaine. J'ai été exclu de la marine à la suite d'une affaire de jeu. Mais passons ! Nous pouvions donc former à nous seuls l'équipage de notre navire.

« Nous nous sommes embarqués et nous avons pris le large.

« Notre but était d'aborder sur la côte portugaise de l'Afrique et de nous tailler une colonie dans un pays encore sauvage. Là, nous aurions réduit en esclavage quelque tribu nègre, nous aurions fait travailler ces esclaves, pour nous nourrir et nous habiller, et nous nous serions amusés à faire la guerre aux tribus voisines. C'est une vie pleine de charme pour des gens en danger dans les pays civilisés et qui sont bien décidés à toutes les aventures... Nous aurions fait fortune en vendant aux colons portugais de la poudre d'or et de l'ivoire. Et un jour ou l'autre, nous serions retournés en Amérique, riches... et oubliés...

« Très bien ! mais le hasard en a décidé autrement.

« En pleine navigation, nous avons été surpris par une tempête. Notre chaudière a sauté et notre navire, réduit presque à l'état d'épave, a roulé des jours et des nuits au gré des vents et des courants...

« Partis de New-York, nous avons constaté un jour, grâce à nos instruments de navigation, que nous avions dérivé avec une effroyable vitesse vers le sud, que nous avons doublé le cap Horn et que nous nous trouvions dans le Pacifique.

« Des vents et des courants nouveaux nous ont entraînés vers le nord-est. Et un soir, nous avons donné en plein sur des écueils qui, au sud, bordent cette île...

« Nous avons pu débarquer en toute hâte nos fourniments, nos munitions et nos provisions. Et nous avons passé la nuit sur la falaise. Mais le lendemain, il y eut une tempête, qui détruisit complètement notre navire échoué.

« Monsieur, il y a trois mois de cela. Et, depuis trois mois, nous sommes ici... dans cette île déserte, prisonniers de l'océan...

— Pourquoi n'avez-vous pas construit une barque ? fit machinalement l'enseigne, intéressé malgré lui par ce véridique et curieux récit.

— Nous avons essayé ; nous n'avons pas su ; il n'y a pas de charpentiers parmi nous, et je n'ai jamais appris moi-même l'art de la construction maritime, dont l'enseignement, à l'École navale, ne faisait pas partie de mon programme d'études...

« Nous étions donc condamnés à passer ici toute notre vie, car nous ne faisons aucuns signaux aux navires qui passaient parfois. On aurait pu établir notre identité et nous livrer à la justice américaine.

« Heureusement vous êtes venus...

— Hein ? fit Paul Randal, qui commençait à entrevoir les projets de ce chef de bandits.

— Oui... hier, nous avons vu votre barque. Nous vous avons laissé aborder... Nous ne vous avons pas attaqués cette nuit, parce que ceux de vos hommes restés éveillés et en sentinelle auraient donné l'alarme. Et vous auriez pu, en

sacrifiant quelques-uns des vôtres, vous rembarquer et reprendre la mer... Or, c'était votre barque qu'il nous fallait !...

— Notre barque ? gronda l'enseigne, qui sentait la colère monter en lui.

— Évidemment !...

Et, avec un rire narquois, Tommy ajouta :

— Nous embarquerons sur votre barque l'or monnayé que nous possédons, des munitions, nos armes et des provisions. Nous vous laisserons tout le reste, qui nous chargerait trop. La côte du Chili n'est qu'à une bonne semaine de navigation, avec vent favorable. Nous débarquerons à quelque distance de Valparaiso de Chili. Nous gagnerons cette ville isolément et à pied. Nous y achèterons un autre navire, et nous repartirons pour mettre notre projet africain à exécution... Voilà, monsieur l'officier français... Nous vous prenons votre barque, mais nous vous laissons notre camp...

Ces paroles cyniques firent perdre leur sang-froid à Paul Randal et à ses hommes.

Serrant les poings, ils hurlèrent et voulurent tenter de s'élancer sur le bandit.

Mais Tommy recula d'un pas et gronda :

— Attention !

Vingt revolvers menacèrent les Français qui, domptés, s'arrêtèrent.

— Allons, reprit le Massacreur, résignez-vous, messieurs ! Vous n'avez pas autre chose à faire.

Et, sur un silence, il ajouta :

— Monsieur l'officier, envoyez un de vos hommes à la barque, pour qu'il ramène ici ses camarades...

— Et si je ne veux pas ?... riposta l'enseigne, furieux.

— En ce cas, je commande le feu... nous vous abattons tous comme des chiens et nous allons nous emparer de la barque ; il nous sera facile de tendre un piège à vos cinq hommes pour les attirer sur le rivage. Nous les tuerons et nous aurons la barque quand même. À vous de choisir : l'obéissance ou la mort !...

Il n'y avait pas à hésiter...

Tout se fit comme le voulait Tommy le Massacreur.

Ker-Loys et ses quatre matelots arrivèrent, ayant laissé la barque amarrée au rivage.

Par mesure de précaution, Tommy fit attacher les pieds et les mains des marins français, obligés de céder devant la menace des revolvers.

Il ne laissa libre que Paul Randal, en lui disant :

— Quand nous serons partis, vous détacherez vos hommes. Vous retrouverez là-bas vos haches et vos sabres-baïonnettes, que nous vous laissons...

Et la troupe des vingt bandits, chacun chargé d'un ballot contenant de l'or et des provisions, s'éloigna du camp vers le rivage.

Avant que Tommy le Massacreur disparût dans la forêt, Paul Randal l'arrêta d'un geste :

— Un dernier mot...

— J'écoute, fit le chef des bandits.

— Vous ne refuserez pas de nous donner en partie le moyen de nous sauver aussi, un jour...

— Que voulez-vous ?

— Vous avez dit que la côte du Chili se trouvait à quelques journées de navigation de cette île, et que cette île est dans l'océan Pacifique. Est-ce vrai ?

— Absolument vrai !... J'ajouterai même, pour vous faire plaisir, que, grâce aux instruments de navigation que j'ai sauvés du naufrage, et que j'emporte pour m'en servir à bord de votre barque, j'ai pu relever la position géographique de cette île.

— Et cette position ?...

— Elle est par 118 degrés de longitude occidentale et 33 degrés 9 minutes environ de latitude sud.

— Merci...

— Pour ce que ça me coûte... Il n'y a vraiment pas de quoi, ricana le bandit.

Et Tommy le Massacreur disparut dans la forêt vers le rivage.

Paul Randal s'empressa aussitôt de détacher un, puis un autre de ses matelots, qui se mirent à délier leurs compagnons. En quelques minutes, toute la troupe était libre.

D'un commun accord, les dix-sept Français s'élancèrent vers la mer. Ils traversèrent la forêt en courant.

Mais quand ils arrivèrent à la lisière, face à la mer, devant le terrain nu descendant en longue pente jusqu'au rivage, ils virent que les bandits, qui eux aussi avaient couru, étaient embarqués...

La voile de la barque était encore pliée le long de la vergue. Mais les voleurs faisaient force de rames. Ils étaient déjà au milieu de la crique.

Bientôt ils atteignirent le goulet, et la barque disparut presque aussitôt derrière l'avance de la falaise, en pleine mer !...

Encore une fois et par un concours de circonstances où il y avait vraiment de la fatalité, l'ancien équipage du *Nyctalope* était abandonné sur une île déserte !

Mais il y avait un changement : on savait, cette fois, la position géographique de l'île, et cela seul modifiait singulièrement la situation.

Néanmoins, la perte de cette barque, qui avait coûté tant d'efforts, était une telle catastrophe que les Français eurent tous les larmes aux yeux en voyant disparaître la *Liberté* derrière la morne falaise.

Ils restèrent là longtemps à regarder la mer, cet océan sur lequel ils voguaient librement la veille encore, et qui, aujourd'hui, les emprisonnait de nouveau...

Mais leur découragement ne fut pas de longue durée.

L'enseigne Paul Randal, qui était en avant, se retourna vers eux et, d'une voix énergique :

— Mes amis, leur dit-il, nous n'avons plus qu'à recommencer. Cette île contient des arbres... Nous avons encore

nos sabres-baïonnettes et les haches que nous avons faites avec les fers des pelles. Visitons avec soin le camp de ces infâmes Coupe-Têtes et voyons s'il ne nous fournirait pas encore d'autres ressources.

« Et surtout, pour augmenter votre espoir et vos forces, pensez que nous ne sommes pas perdus dans l'immensité de l'océan. Nous savons où nous nous trouvons exactement. Quand nous aurons construit une autre barque, nous n'aurons qu'à voguer vers l'est et nous arriverons droit à la côte du Chili.

« Donc, mes enfants, au travail et vive la France !

— Vive la France ! répétèrent en chœur les matelots, profondément émus.

Et, tournant le dos à la mer, ils pénétrèrent de nouveau dans la forêt pour regagner sans tarder le camp des Coupe-Têtes.

CHAPITRE XX

LA « REVANCHE » ET LA « VICTOIRE »

Cependant, en France, ce même jour, c'est-à-dire le 24 février, était comme un jour de fête nationale.

Les deux sous-marins, appelés *Revanche* et *Victoire*, mis en chantier à Rochefort, avaient été terminés la veille, après quelques semaines d'un labeur acharné de jour et de nuit. Ils étaient prêts à partir, rien ne manquait à bord. Et, par décision du gouvernement, ce départ avait été fixé au 24 février, à trois heures de l'après-midi. Il s'effectuerait en présence du président de la République entouré de tous ses ministres, de tous les ambassadeurs, d'amiraux, de généraux et d'une foule intense accourue de tous les points de la France et même de l'Europe.

C'est que la destruction du *Nyctalope* et du Ravageur du Monde était une affaire de la plus grave importance, intéressant le monde entier.

Les sous-marins *Revanche* et *Victoire* étaient, nous l'avons dit, du même type que le *Nyctalope*, et sa reproduction tout à fait exacte. Ils furent munis d'équipages de mécaniciens et de matelots choisis.

Deux capitaines de frégate les commandaient ; celui de la *Revanche* s'appelait Jacques de Cartel, et celui de la *Victoire*, Frédéric Lacroix.

Quant à Ludovic Martel, promu successivement capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau, en trois semaines, il prenait le commandement général, avec le titre de

commandant, et s'embarquait à bord de la *Revanche*. Les capitaines des deux sous-marins ne pouvaient et ne devaient agir que conformément à ses ordres.

Inutile de dire que Pierrot l'Écureuil s'embarqua sur la *Revanche*, avec celui qu'il appelait, non plus « cap'taine », mais « comm'dant ».

Le mousse était trop jeune pour avoir le moindre grade. Aussi, pour le récompenser, le gouvernement lui décerna-t-il la médaille militaire, le jour même où Ludovic Martel était promu commandeur de la Légion d'honneur.

La médaille militaire à un gamin de quatorze ans !... Pensez si Pierrot l'Écureuil était fier !...

À bord de la *Revanche*, il devait être non pas un mousse aux ordres de tout le monde, mais une sorte de petit secrétaire particulier du commandant Martel.

Donc, au fracas des canons tirant des salves, aux sons guerriers de musiques militaires jouant la *Marseillaise*, au bruit des applaudissements et des bravos d'une foule incalculable, après les saluts du président de la République et des ministres, le 24 février, à trois heures de l'après-midi, les sous-marins *Revanche* et *Victoire* sortirent du port de Rochefort.

Ils filaient en surface.

Sur les plates-formes, les deux équipages étaient massés, du moins les hommes qui n'étaient pas de service aux machines.

Et pendant une demi-heure, sur la plate-forme de la *Revanche*, Ludovic Martel et Pierrot l'Écureuil regardèrent se fondre à l'horizon la silhouette de Rochefort.

Quand tous les détails de la foule, des drapeaux, des maisons se furent estompés, et qu'ils ne virent plus qu'une masse indistincte, d'où montait à chaque minute la fumée des coups de canon, Ludovic Martel dit avec émotion :

— Et maintenant, nous ne remettrons les pieds sur la terre de France que quand le *Nyctalope* sera détruit ou capturé.

Cinq minutes plus tard, par trente mètres de fond, la *Revanche* et la *Victoire* filaient à la vitesse effroyable de cent milles à l'heure, dans le sein de l'océan Atlantique.

Les dispositions intérieures de la *Revanche* (ainsi que de la *Victoire*) étaient les mêmes que celles du *Nyctalope*, et les pièces ou cabines étaient numérotées selon le même ordre.

Seulement, à bord de la *Revanche*, au lieu d'être inoccupées, les cabines 14 et 16 étaient affectées, comme chambres, la première au commandant Martel, la seconde à Pierrot l'Écureuil.

Ajoutons, pour ne rien oublier, que la *Revanche* et la *Victoire*, grâce à une nouvelle invention française, pouvaient communiquer à travers les eaux au moyen d'un téléphone sous-marin sans fil. Ainsi, de sa chambre, ou de la bibliothèque, ou du poste d'officier de la *Revanche*, Ludovic Martel pouvait envoyer instantanément ses ordres au capitaine de la *Victoire*.

Par là était absolument garantie la cohésion continuelle des deux sous-marins.

On sait que le premier but du commandant Martel était de retrouver l'île inconnue où avait été abandonné son ancien équipage.

D'après ses observations et ses calculs, il supposait, d'ailleurs, avec justesse, que cette île devait se trouver dans les régions sud-est de l'océan Pacifique.

Il avait donné le cap Horn, qui termine l'Amérique du Sud, comme premier point de direction.

La distance de Rochefort au cap Horn est de treize mille deux cents kilomètres. Comme les sous-marins faisaient cent milles marins, ou cent quatre-vingt-dix kilomètres environ à l'heure, ils devaient mettre soixante-douze heures seulement à parcourir cette énorme distance.

Ils étaient partis le 24 février, à trois heures de l'après-midi. Ils devaient donc arriver en vue du cap Horn le 27 février, à la tombée de la nuit.

Et la marche fut si régulière que cela fut ainsi.

Le 27 février, on doublait le cap Horn.

Et le matin du 28 février, en s'éveillant, Pierrot l'Écureuil eut le pressentiment que cette journée ne s'écoulerait pas sans apporter un événement intéressant.

Le jeune garçon, très nerveux, était sujet aux pressentiments. Et il arrivait rarement que ces pressentiments, quand ils étaient précis et tenaces dans son esprit, ne fussent pas confirmés.

Il se leva donc avec le désir de parler tout de suite au commandant Martel.

Après avoir fait une rapide toilette et s'être habillé du pantalon bleu, du tricot rayé et de la courte vareuse à col blanc qui était son uniforme, – pareil, d'ailleurs, à celui de tout l'équipage, – Pierrot l'Écureuil sortit de la cabine numéro 16.

Il alla tout de suite frapper à la cabine numéro 14.

— Entrez ! dit une voix, en même temps que la porte s'ouvrait.

Pierrot l'Écureuil trouva le commandant Martel en train d'examiner une carte étalée sur la table mobile fixée à une des parois de la chambre.

— Bonjour, mon comm'dant ! fit le brave garçon.

— Bonjour, mon petit ! répondit Ludovic Martel avec un bon sourire. Tu as bien dormi ?

— Oui, mon comm'dant ; mais, en ouvrant les yeux, j'ai eu un pressentiment.

— Ah ! ah ! et lequel ?...

— Je pense que la journée ne se passera pas sans qu'il nous arrive quelque chose...

— Eh bien ! nous verrons...

À ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez ! fit de nouveau le commandant.

Ce fut le capitaine de Cartel qui parut. Un homme encore très jeune, brun, complètement rasé, l'œil noir très vif, et le visage énergique ; il était sanglé dans un uniforme toujours très ajusté, de drap fin et de coupe élégante. Excellent officier d'ailleurs, et d'une intelligence remarquable.

— Mon commandant, dit-il, hier, vous avez donné l'ordre de naviguer aujourd'hui en surface.

— Eh bien ?

— La vigie signale qu'il y a tempête, là-haut.

— Cela n'a pas d'importance, répondit le commandant Martel avec bonne humeur. Nous revêtrons les imperméables, nous chausserons les bottes, nous coifferons les suroîts et nous braverons la tempête. Il n'y aura qu'à tenir fermé le panneau inférieur, afin que les vagues ne viennent pas à pénétrer dans le sous-marin par l'écouille.

— Nous émergeons donc tout de suite ? interrogea l'officier.

— Oui. Envoyez l'ordre à la *Victoire*. Vous viendrez avec moi sur la plate-forme, Cartel.

— Bien, mon commandant.

Et l'officier sortit.

— Va t'habiller, petit, fit encore Ludovic Martel en s'adressant à Pierrot l'Écureuil.

Le mousse – car, pour son commandant, l'héroïque garçon était toujours le « mousse » – ne se le fit pas dire deux fois.

Il se précipita dans le magasin numéro 21, où, à côté des scaphandres, étaient suspendus les imperméables, les bottes et suroîts de tout l'équipage, et, par-dessus ce qu'il portait déjà, il enfila les vêtements de toile cirée qui devaient le garantir des embruns. Ses pieds nus entrèrent dans des bottes confortables, et, sur ses cheveux frisés, il enfonça un suroît, qu'il attacha par un cordonnet sous le menton.

Il achevait à peine lorsque le commandant Martel et le capitaine de Cartel vinrent s'habiller pour la tempête.

Et, trois minutes plus tard, ils étaient prêts.

Mais, à l'immobilité de tout à l'heure avait succédé, pour le sous-marin, une violente agitation. Il avait quitté les profondeurs et, à la surface, les énormes vagues le balançaient, le soulevaient, le laissaient retomber...

Il fallut que les deux officiers et le jeune garçon s'accrochassent solidement à la rampe pour pouvoir monter l'escalier de l'écouille centrale.

Un matelot était en haut, sur la dernière marche. Il ouvrit le panneau inférieur, puis le panneau supérieur, et aussitôt une vague ruissela, pénétrant par l'écouille, dégringolant en cascade le long de l'escalier.

Ludovic Martel, Cartel et Pierrot l'Écureuil bondirent et, quand ils furent passés, le matelot referma derrière eux le panneau inférieur, prêt d'ailleurs à le rouvrir au premier signal.

Sur la plate-forme, que balayaient les vagues furieuses, les deux officiers et le mousse durent immédiatement se cramponner de toutes leurs forces au garde-fou, – très bas et d'une solidité à toute épreuve, – pour n'être pas emportés par les coups de mer.

Soudain, Pierrot l'Écureuil jeta un cri qui domina le fracas des eaux autour du sous-marin.

— Qu'est-ce que tu vois ? hurla Ludovic Martel, car il fallait hurler pour être entendu...

— Là-bas, à bâbord arrière, il m'a semblé voir une barque, une épave...

Les deux officiers attendirent que le sous-marin fût remonté au sommet d'une vague, et ils regardèrent du côté indiqué.

— C'est une barque désemparée... Je la vois ! cria le capitaine de Cartel.

— Moi aussi, je la vois, malgré la brume ! hurla Ludovic Martel. Mais une barque, dans ces parages !...

À ce moment, de l'autre côté de la barque entrevue, au sommet d'une autre vague, parut la *Victoire*, ayant trois hommes sur sa plate-forme.

La barque – car c'était bien une barque sans mâture – se trouvait donc entre les deux sous-marins.

Ludovic Martel se pencha vers le capitaine de Cartel, pour être mieux entendu, et commanda :

— Allez chercher deux matelots, des filins et deux ancres à jet ; il faut accrocher cette épave et voir... Une barque, dans ces parages où ne passent que les navires à long cours, c'est extraordinaire... J'espère qu'à bord de la *Victoire* ils auront la même idée que moi.

Le capitaine exécuta l'ordre. Donnant un coup de talon sur le panneau inférieur, il se fit ouvrir et disparut dans l'intérieur du sous-marin. Cinq minutes après il reparaisait, suivi de deux grands et solides matelots munis de rouleaux de cordages, dont une extrémité fut fixée au garde-fou, l'autre étant attachée à une petite ancre appelée ancre à jet, parce que ses dimensions et son faible poids permettent de la jeter facilement.

D'une main, les matelots se cramponnèrent au garde-fou, de l'autre, ils tenaient l'ancre. Tombés sur la plate-forme, les

rouleaux de filin se dérouleraient d'eux-mêmes, sous l'impulsion de l'ancre jetée en avant au moment venu.

Le commandant montra d'un geste la barque, et les matelots comprirent.

Cependant, Pierrot l'Écureuil, qui ne perdait pas de vue la *Victoire*, criait :

— Ils font comme nous, là-bas !...

En effet, sur la plate-forme du second sous-marin, il y avait maintenant cinq hommes, et on distinguait une ancre à jet dans les mains de trois d'entre eux.

Mais la barque était trop éloignée.

Cependant, il apparaissait évident que le vent la poussait juste entre les deux sous-marins, et alors elle serait à bonne distance pour être cramponnée par les ancres, adroitement jetées de part et d'autre.

Cet instant précis et fugitif arriva presque aussitôt...

Ludovic Martel cria :

— Attention !

Puis, tout de suite :

— Hop !... Jetez !...

Lancées par des bras vigoureux, les deux ancres de la *Revanche* décrivirent une courbe dans l'air, entraînant après elles le filin, qui se déroulait. Et toutes deux tombèrent dans la barque, qui se trouvait en ce moment dans le creux des énormes vagues, entre les sous-marins suspendus au-dessus d'elle, en quelque sorte...

— Il y a un... deux hommes au fond de la barque ! cria Pierrot l'Écureuil.

— Oui ! oui ! hurlèrent ensemble les officiers et les matelots.

Mais, sur la *Victoire*, on avait agi de la même manière. Et trois de ses ancres s'étaient accrochées à la barque.

— Tirez ! ordonna Ludovic Martel. Ils comprendront, là-bas... et laisseront filer leurs filins.

C'est ce qui arriva, en effet.

Et, maintenue par les cordages la rattachant d'un côté et de l'autre aux deux sous-marins, l'épave fut halée en ligne droite sur la *Revanche*, par les deux matelots tirant sur les cordages...

Mais, brusquement, une chose inattendue et qui aurait pu avoir des conséquences terribles se produisit.

Une vague monstrueuse prit la barque à revers et la souleva.

— Attention ! cria Pierrot l'Écureuil.

Au même instant, l'esquif était projeté contre la *Revanche*, sur la coque de laquelle, à trois pas en arrière de la plate-forme, elle se brisa en deux parties...

— Les hommes ! les hommes ! attrapez les hommes ! cria Ludovic Martel. Lâchez le filin !...

Mais déjà, oublieux du danger d'être emportés, les deux matelots, Cartel et Pierrot l'Écureuil, cramponnés d'une main au garde-fou, avaient sauté hors de la plate-forme, sur la coque bombée, et ils furent assez heureux pour empoigner par

les vêtements les deux hommes qui se trouvaient dans la barque brisée, et que la commotion avait jetés en l'air, parmi la crête écumeuse de la vague passant comme un torrent furieux...

Ce fut une mêlée confuse. Roulés par la vague, officiers, mousse, matelots et naufragés tourbillonnèrent...

Heureusement, ni Martel, ni Cartel, ni l'Écureuil, ni les deux matelots n'avaient lâché le garde-fou...

La vague passée, on se releva.

— Détachez les filins du garde-fou et laissez-les se perdre ! ordonna le commandant. Et vite en bas ! Si ces deux hommes ne sont pas morts, il faut les ranimer...

Pendant que cet ordre s'exécutait, Ludovic Martel regarda du côté de la *Victoire*. Et, à trois reprises, il fit un geste qui s'efforçait de vouloir dire : « Rentrez et immergez-vous ! »

Puis lui-même, suivit ses compagnons, déjà rentrés dans le sous-marin.

Les deux panneaux de l'écouille refermés, la *Revanche* s'immergea et alla retrouver, à cent mètres de fond, un calme tel qu'on en oubliait la tempête qui bouleversait la surface de l'océan.

Les deux hommes tirés de la barque furent portés au poste de l'équipage et couchés sur des couvertures étalées.

Le second officier de la *Revanche*, qui avait de suffisantes notions de médecine et de chirurgie, les examina.

— Celui-ci est mort ! déclara-t-il bientôt, en désignant l'un des naufragés. Voyons l'autre...

Et, après deux minutes d'examen :

— Celui-là vit encore ; mais si nous le sauvons, il reviendra de loin. Allons, les matelots, à l'œuvre !...

Pendant que, conseillés et dirigés par le lieutenant, quatre matelots pratiquaient sur le noyé toutes les tractions, frictions, inhalations prescrites en pareil cas, Cartel demanda :

— Que fait-on du mort, commandant ?

Ludovic Martel répondit :

— Fouillez-le, pour voir s'il n'a sur lui aucun papier, puis vous le ferez jeter à la mer.

Deux autres matelots, appelés, emportèrent le cadavre. Cependant, après une heure de soins, le second noyé ouvrait enfin les yeux.

Il promena autour de lui des regards égarés, et balbutia en anglais :

— Où suis-je donc ?

Ludovic Martel connaissait à fond la langue anglaise.

Il répondit :

— Vous êtes à bord du sous-marin français la *Revanche*. Nous vous avons recueilli dans une barque démâtée, en pleine tempête. Vous aviez un compagnon ; il est mort. De quelle nationalité êtes-vous ?...

— Américain des États ! répondit l'homme.

— Comment vous trouviez-vous, dans ces parages, à bord d'une barque qui n'était qu'une embarcation côtière ?

L'homme se souleva sur un coude, avala un verre de rhum que lui présentait un matelot, et, regaillardi, il répondit, d'une voix plus assurée :

— Vous êtes Français ?... Alors, j'ai à vous dire des choses très importantes. Mais je ne parlerai qu'à une condition.

— Laquelle ? demanda Ludovic Martel.

— C'est que vous me déposerez partout où vous voudrez, excepté dans un État de l'Amérique du Nord.

— Soit !

— Voici la chose importante. Je connais une île où dix-sept Français...

— Vous savez où est cette île ? s'écria le commandant Martel, sans lui laisser terminer sa phrase, et en proie à une profonde émotion.

— Oui.

— Vous savez sa position géographique ?...

— Parfaitement. D'ailleurs, l'officier qui commandait les dix-sept Français vous dira qui je suis. Il le sait. Je le lui ai raconté il y a quelques jours. Il me reconnaîtra. Sans cette maudite tempête, qui dure depuis ces jours-ci dans ces parages, vous ne m'auriez pas rencontré, et mes dix-neuf compagnons ne seraient pas morts.

Il s'arrêta, devenu sombre au souvenir des effroyables drames que ces quelques paroles évoquaient.

— Voyons, l'île ?... s'écria Ludovic Martel.

— Ah ! oui !... fit l'homme, comme sortant d'un rêve. Eh bien ! l'île en question se trouve par 118° de longitude occidentale et 33° 9' environ de latitude sud...

— Vous êtes sûr ?...

— Parfaitement. C'est moi qui ai relevé la position, avec les instruments que j'avais alors. Je suis un ancien officier de la marine américaine. Donc, je m'y connais, et, comme l'île n'est pas portée sur les cartes, j'ai voulu savoir...

Mais Ludovic Martel n'en écoutait pas davantage.

Laissant l'homme à la garde de deux matelots, il sortit avec le capitaine de Cartel et le lieutenant.

Trois minutes après, les ordres de marche étaient donnés à bord de la *Revanche* et transmis à la *Victoire*.

Et les sous-marins, par cinquante mètres de fond, se lancèrent à toute vitesse vers le point géographique indiqué par le mystérieux naufragé.

Exactement huit jours plus tard, la vigie d'avant de la *Revanche* signalait des roches sous-marines. On se trouvait d'ailleurs à quelques milles marins du point indiqué.

— Navigation en surface ! ordonna le commandant Martel, qui, du poste d'officier, dirigeait lui-même la manœuvre de la *Revanche*.

Le capitaine de Cartel transmit l'ordre à la *Victoire*.

Et quand on fut émergé, Ludovic Martel, M. de Cartel et Pierrot l'Écureuil montèrent sur la plate-forme.

Bien que l'océan roulât d'énormes vagues, on était sorti de la région de la tempête...

Et ce fut Pierrot l'Écureuil qui, grâce à ses yeux extraordinairement vifs, aperçut le premier, dans la pleine lumière de l'après-midi, la tache grise d'une rive à l'horizon. Il s'écria :

— Terre ! par tribord avant !...

Le sous-marin bondissait de vague en vague, à une vitesse de train express, faisant jaillir des deux côtés de son éperon d'énormes gerbes d'eau écumeuse...

Derrière lui, à une encablure de distance, la *Victoire* suivait.

Rapidement, on vit l'île grandir, se préciser.

Sur la plate-forme, Ludovic Martel, Pierrot l'Écureuil et même le capitaine de Cartel frémissaient d'impatience.

— Faites monter l'homme ! ordonna tout à coup le commandant.

Cartel disparut, et bientôt il revenait, accompagné du naufragé encore faible, mais capable de marcher.

— Regardez là-bas, lui dit le commandant Martel. Reconnaissez-vous cette île ?

— Je la reconnais bien, répondit l'homme. Vous verrez une crique, sur la côte sud-est. Il faut entrer dans cette crique...

— C'est bien. Retirez-vous.

Deux minutes plus tard, la *Revanche* et la *Victoire* lançaient chacune deux torpilles explosibles du côté de l'île, afin d'attirer, par ces quatre formidables explosions, l'attention des robinsons.

Et quelques instants après, les sous-marins s'arrêtaient dans la crique abritée où, quelques jours auparavant, était entrée la barque *La Liberté*, sous le commandement de Paul Randal, et d'où elle était sortie le lendemain, commandée cette fois par Tommy le Massacreur. Et sur la petite plage, dix-sept hommes criaient, couraient, bondissaient comme des déments...

C'étaient l'enseigne Paul Randal et ses marins, fous de joie, en effet, car, attirés par les détonations, ils étaient arrivés sur la plage en même temps que les sous-marins entraient dans la crique. Et sur la plate-forme de l'un d'eux, ils voyaient des hommes à l'uniforme de marins français. Et, parmi ces hommes, ils reconnaissaient le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil !...

Il faut renoncer à raconter la fin de cette journée.

Débarquement du commandant Martel, de Pierre l'Écureuil, des capitaines de Cartel et Lacroix, au moyen de deux canots de la *Revanche* et de la *Victoire*. Réunion tumultueuse. Embrassades. Émotion. Embarquement des dix-sept anciens du *Nyctalope*.

Le lendemain matin, la *Revanche* et la *Victoire* s'éloignaient de l'île, qui fut déclarée terre française par le commandant Martel, et baptisée, à la bretonne : *Île de la Retrouvance*.

Trois jours après, le naufragé, en qui les dix-sept marins n'avaient pas eu de peine à reconnaître Tommy le Massacreur, était débarqué sur la côte du Chili, à quelques kilomètres de Valparaiso.

— Et maintenant, s'écria Ludovic Martel aux deux équipages rassemblés sur la plate-forme des deux sous-marins,

immobiles bord à bord sur la mer calme, et maintenant, mes amis, en avant contre le Ravageur du Monde !

Un instant après, la *Revanche* et la *Victoire* s'immergeaient, et, par cent mètres de fond, reprenaient la direction du Sud, pour doubler de nouveau le cap Horn et aller dans l'Atlantique, où l'on avait des raisons de croire que se trouvait le Ravageur du Monde.

L'ancien équipage du *Nyctalope* était resté tout entier à bord de la *Revanche*, dont la moitié des hommes avaient passé à bord de la *Victoire*. Paul Randal devenait capitaine de la *Revanche*, et le capitaine de Cartel passait à l'autre sous-marin, où, plus jeune, le capitaine Lacroix était mis sous ses ordres.

Ainsi, ayant autour de lui ses premiers compagnons de navigation maritime, ayant reconstitué à bord de la *Revanche* le personnel d'élite du *Nyctalope*, personnel renforcé par huit hommes du nouvel équipage, Ludovic Martel allait livrer à Hugues de Mauduit la lutte terrible qui ne pouvait se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre...

Et le soir de ce premier jour de navigation sous-marine offensive, comme il se trouvait dans la bibliothèque de la *Revanche* avec Pierrot l'Écureuil, le commandant Martel lui dit en souriant :

— Petit Pierre, qu'est-ce que tu désires le plus, en ce moment ?

— C'est que la *Revanche* et la *Victoire* méritent bientôt leurs noms, et que là, sur ma poitrine, à côté de cette médaille d'argent, vienne briller l'étoile de la Légion d'honneur !...

CHAPITRE XXI

LA VICTIME DE L'ARAIGNÉE

Or, pendant que Ludovic Martel retrouvait son ancien équipage et commençait, avec les sous-marins *Revanche* et *Victoire*, nouvellement construits, la chasse au Ravageur du Monde, que faisait le Ravageur lui-même ?

On se souvient comment, après avoir été sauvé du requin par Pierrot l'Écureuil, il avait inutilement recherché le jeune mousse. Et, une fois bien convaincu de l'inutilité de ses recherches, il ordonnait que le *Nyctalope*, continuant sa route à travers l'Atlantique, se dirigeât vers les côtes de France.

Une nuit, au moyen d'un canot, il fit déposer, sur la côte de l'île d'Ouessant, la jeune Dolorès, fille de ce Cristobal Santa-Fé si tragiquement mis à mort.

Puis il s'enfonça de nouveau, avec son terrible *Nyctalope*, dans le mystère des immensités sous-marines.

Pendant près d'un mois, il visita les régions inconnues des fonds sous-marins. Il différait la poursuite de ses vengeances pour étudier la vie intérieure des océans, afin de bien connaître l'immense et mystérieux domaine où il voulait régner en maître.

Le 28 février... le jour même où, dans une île du Pacifique, Ludovic Martel retrouvait son équipage, le *Nyctalope* était en pleine mer Méditerranée, non loin de l'île de Malte. Il marchait à petite allure, par cinquante mètres de fond.

Dans la bibliothèque, le Ravageur Hugues de Mauduit et son lieutenant Askold causaient, après le repas de midi qu'ils venaient de prendre ensemble, et en fumant chacun un excellent cigare.

Il semblait que le Ravageur eût oublié la destruction du *California*, le meurtre de Cristobal Santa-Fé, la perte de Pierrot l'Écureuil et l'abandon de la pauvre Dolorès sur les rochers d'Ouessant, car le Ravageur, ce jour-là, n'était ni triste, ni sombre.

Les deux hommes parlaient gaiement des excursions et des découvertes sous-marines qu'ils venaient de faire au cours de leur randonnée de quatre semaines à travers toutes les mers du globe.

Mais, brusquement, Hugues de Mauduit coupa cette conversation en s'écriant :

— Askold, je pense à une chose. Dans notre lutte contre le monde civilisé, nous aurons besoin d'un point d'attache, d'une terre, que nous fortifierons et que nous pourrons défendre. Il nous faut donc une île et de l'argent...

— Vous avez raison, Maître.

— Allons d'abord chercher l'argent. Nous nous emparerons ensuite de l'île. Puis nous réapparaîtrons dans le monde.

— Nous pourrions signaler notre réapparition, dit Askold avec férocité, en faisant sauter dans la même journée deux ou trois cuirassés américains, puisque c'est contre la nation américaine que nous avons à exercer le plus de vengeance...

— De justice, Askold ! rectifia Hugues de Mauduit en fronçant le sourcil. Ce mot d'américain, que tu viens de prononcer, me rappelle toutes mes souffrances...

Et, après un instant de silence, pendant lequel sa figure s'assombrit, le Ravageur reprit, d'une voix sourde :

— Oui, c'est par les États-Unis d'Amérique que je veux commencer à épouvanter le monde... Mais auparavant, comme je te le disais tout à l'heure, je veux être riche et maître d'une île. Cependant, il serait bon aussi de savoir ce qu'on fait dans le monde.

— Rien de plus facile, fit Askold. Nous sommes près de Malte ; nous n'avons qu'à revenir en arrière, aller dans les eaux de Naples. La nuit prochaine, avec le canot, je débarquerai près du port, j'entrerai en ville, j'achèterai beaucoup de journaux. Brilo est Italien, il nous les traduira, et vous saurez tout !

— Tu as raison. Donne donc les ordres nécessaires.

Ces ordres furent immédiatement donnés.

Le *Nyctalope* vira de bord, contourna la Sicile à l'ouest, et le soir même, vers huit heures, Askold entra dans la bibliothèque, où se trouvait le Ravageur, et dit simplement :

— Maître, nous sommes dans le golfe de Naples, devant la ville, à deux encablures à peine de l'extrémité du môle du port marchand... Nous reposons au fond de la mer. Que faut-il faire ?...

— Tu as parlé à Brilo ?

— Oui, Maître.

— Il connaît la ville ?

— Parfaitement. Et il se fait fort de me débarquer sur le môle lui-même. Il m'attendra avec le canot, à un point du

môle où il sait que la disposition particulière de la maçonnerie lui permettra de se cacher. D'ailleurs, la nuit est obscure, car tout à l'heure nous avons émergé une minute, et la vigie, par les hublots, n'a pas vu une seule étoile. Le ciel est couvert de nuages. La mer est calme.

— Très bien, Askold ! Prends donc le canot, et va. Rapporte-moi un exemplaire de tous les journaux mis en vente à Naples. Tâche d'en avoir non seulement d'aujourd'hui, mais d'hier aussi, et d'avant-hier si possible.

— J'y avais pensé, Maître.

— À minuit, sois de retour. Le *Nyctalope* émergera, et, dès minuit précis, j'allumerai les projecteurs de minute en minute, pour te guider.

Et, saluant militairement, Askold sortit.

À bord du *Nyctalope*, il y avait des vêtements de toute nature, achetés un peu partout, depuis un mois, à la faveur de débarquements nocturnes à proximité d'une ville maritime.

Les pirates, en effet, devaient pouvoir s'habiller de différentes manières, afin de prendre les apparences nécessitées par les conjonctures multiples de leur vie aventureuse.

En quittant le Ravageur du Monde, Askold se rendit dans la chambre, qui était la cabine numéro 20. Dix minutes après, il en ressortait vêtu d'un complet veston assez élégant, coiffé d'un feutre mou, les mains gantées, une canne sous le bras. Il avait l'allure parfaite d'un homme du monde en promenade.

Il s'engagea dans l'escalier du canot et, tous les panneaux étant ouverts, entra dans l'embarcation. Brilo s'y trouvait déjà, en costume dépenaillé de matelot napolitain.

Tandis que, plié en deux, Askold s'asseyait sur un des bancs métalliques du canot, Brilo fermait les deux trous de passage, larguait les boulons d'amarre, et l'embarcation s'élançait d'elle-même jusqu'à la surface de la mer, sur laquelle elle rebondit plusieurs fois, comme un ballon de cuir gonflé d'air.

Quand le canot fut à peu près immobile, flottant au gré de la vague, Brilo ouvrit la large écoutille, et Askold put se redresser en plein air. Devant lui, les lumières du port et de la ville de Naples trouaient de milliers de points scintillants l'obscurité de la nuit...

Plus près, un phare indiquait l'extrémité du môle.

Brilo arma deux avirons et se mit à ramer vigoureusement.

Quelques minutes plus tard, le canot s'arrêtait contre le môle lui-même, entre deux cubes de maçonnerie.

— Vous pouvez débarquer, mon lieutenant, dit Brilo. Je vous attends là. Nous sommes au beau milieu du môle, à égale distance du phare et du quai.

— C'est bien ! À tout à l'heure !

Et, avec son agilité de marin, Askold sauta sur un des cubes de maçonnerie. En trois enjambées, il fut sur le môle lui-même. Il jeta un regard autour de lui : personne.

Alors, d'un pas rapide, il se dirigea vers le quai.

Arrivé là, il contourna le port marchand et s'engagea dans une des plus grandes rues de la ville.

Il était neuf heures. La foule circulait, très animée, sur les trottoirs. On causait beaucoup, à haute voix, avec des cris. On se précipitait sur les vendeurs de journaux qui passaient, hurlant et courant. Il était évident qu'un événement sensationnel s'était produit, dans la journée, en un point quelconque du globe.

Askold ne savait pas l'italien. Il ne chercha donc pas à comprendre.

« Le principal, se dit-il, est de m'acquitter de ma mission. Je saurai ensuite. »

Il avisa un bureau de tabac, y entra, choisit quelques cigares de luxe et jeta sur le comptoir une pièce d'or française. Il n'y avait que de l'or français à bord du *Nyctalope*, et Askold n'achetait des cigares que pour faire de la monnaie italienne.

Muni de cette monnaie, il sortit, arrêta le premier camelot venu, et lui acheta un journal.

À la vive clarté d'un réverbère électrique, il regarda ce journal, et, bien qu'il ne sût pas la langue italienne, il comprit le sens très facile des titres qui s'étaient en grosses lettres.

« Oh ! oh ! se dit-il, le commandant Martel a pris la mer avec deux sous-marins, *Revanche* et *Victoire* !... Vite, entrons dans une librairie, et achetons le plus de journaux possible. »

Il marcha quelque temps dans la rue, de plus en plus remplie de foule bruyante, et il vit enfin une librairie brillamment illuminée.

Sur une large table, toutes sortes de journaux étaient empilés.

Askold entra, prit un exemplaire de toutes les feuilles, parmi lesquelles il fut heureux de trouver des feuilles françaises, le *Matin* et le *Temps*. Il demanda les mêmes journaux de la veille et de l'avant-veille. On les lui donna. Il se fit faire un paquet du tout, en gardant dans sa poche les plus récents numéros du *Matin* et du *Temps*.

Puis il paya et sortit.

Il regarda sa montre, tout en marchant.

— Dix heures moins un quart. J'ai le temps de lire les journaux français.

Il se trouvait devant un café, dont la terrasse était presque toute occupée par des officiers. Il s'assit à une table libre, commanda une consommation quelconque, et se mit à lire le numéro du *Matin* le plus récent, qui était daté de l'avant-veille.

Et, brusquement, il laissa échapper un cri qui fit retourner ses voisins.

Ah ! si les officiers qui regardaient cet homme si passionné par la lecture d'un journal français ; si ces officiers avaient su que cet homme était Askold, le lieutenant du Ravageur du Monde ! Askold dont avait parlé le commandant Martel, Askold qui avait l'audace de se promener en plein Naples, tandis que le *Nyctalope* l'attendait à quelques encablures du port !...

Mais ce qu'avait lu Askold l'avait tellement ému qu'il ne put rester en place. Il avala d'un trait la consommation servie, jeta une pièce blanche sur la table, se leva, et, la canne à la main droite, son paquet de journaux à la main gauche, il se

mit à marcher au hasard à travers la ville, attendant avec impatience l'heure de retourner au canot.

Cette impatience était si grande qu'Askold était à onze heures sur le môle.

Il retrouva l'endroit où l'attendait Brilo. Il entra dans le canot et dit :

— Pousse au large. Il n'est pas encore minuit. Mais nous serons plus près du *Nyctalope* quand la projection brillera.

L'heure qui s'écoula lui parut avoir la longueur d'une nuit entière.

Tandis que Brilo ramait doucement, allant de-ci de-là, mais se tenant à peu près à deux encablures de l'extrémité du môle, Askold restait sur son banc, muet, plongé dans de profondes réflexions.

Enfin, à droite du canot, il y eut comme un bouillonnement, et brusquement un éclair jaillit de la surface de la mer. C'était le premier jet lumineux du projecteur du *Nyctalope*, qui venait d'émerger à vingt brasses à peine du canot.

Dix minutes plus tard, l'embarcation était à sa place sur la coque du sous-marin.

Et le sous-marin lui-même, replongeant dans les profondeurs, s'éloignait de la côte italienne.

Mais, dès qu'il fut dans le *Nyctalope*, Askold se hâta d'aller frapper à la porte de la bibliothèque, où devait se tenir le Ravageur. Et il entra.

— Tu es bien pâle ! s'écria tout de suite le Ravageur. Qu'y a-t-il donc, Askold ?

— Maître, dit le lieutenant, d'une voix dont le tremblement décelait une émotion bien rare chez cet homme, le commandant Martel a déjà pris la mer avec deux sous-marins du type *Nyctalope*... et Pierrot l'Écureuil, vivant, a rejoint le commandant Martel !...

— Pierrot l'Écureuil vivant ! fit Hugues de Mauduit en se levant.

— Lisez ceci, Maître.

Askold présenta au Ravageur un numéro du *Matin*. Et du doigt il lui désignait un article, écrit en lettres très visibles, en lignes espacées.

Et le Ravageur lut tous les détails de l'aventure de Pierrot l'Écureuil aux îles Açores...

Mais Askold ne sut jamais quelles impressions ressentait le Ravageur du Monde.

Car, ayant plié le journal, Hugues de Mauduit dit d'une voix froide :

— C'est bien, Askold... Va commander les manœuvres.

— Quels ordres ? quelle direction ? fit le lieutenant, décontenancé.

— À toute vitesse, répondit le Maître. Point de direction : la baie de Vigo !

Or, la baie de Vigo se trouve dans l'Atlantique, sur la côte d'Espagne, non loin de la frontière du Portugal.

Pour atteindre le but indiqué, le *Nyctalope* devait donc traverser la Méditerranée jusqu'à Gibraltar, et, de là, remonter l'océan Atlantique sur toute la longueur du Portugal.

À cet ordre précis et mystérieux à la fois du Ravageur du Monde, Askold répondit :

— Bien, Maître. En naviguant, ferons-nous sauter quelques vaisseaux américains, si nous en rencontrons ?

— Non ! répondit le Ravageur. Le plus pressé est d'aller chercher dans la baie de Vigo le trésor qui m'est nécessaire. Au retour seulement, nous verrons. Je veux que le *Nyctalope* navigue sans arrêt, toujours par de grands fonds. Nous ne demeurerons en surface qu'une heure par jour, pour renouveler l'air du sous-marin.

L'ordre était définitif et péremptoire. Il fut immédiatement exécuté. Et la navigation extra-rapide voulue par le Ravageur commença à l'instant même.

Des jours et des nuits passèrent, sans que le moindre incident vînt troubler l'existence monotone à l'intérieur du sous-marin.

En dehors de ses heures de quart, le Ravageur se tenait dans sa chambre ou dans la bibliothèque, à lire ou à méditer. Quand le *Nyctalope* naviguait en surface, il allait sur la plateforme respirer l'air pur et salé. Si Askold se trouvait là, ils échangeaient quelques paroles banales.

Les journaux italiens, traduits par Brilo, ne lui avaient rien appris de plus que le *Matin* et le *Temps*. Et il avait vu dans ceux-ci que le commandant Martel avait quitté Rochefort avec deux sous-marins tout neufs, *Revanche* et *Victoire*, pour se mettre à la recherche du *Nyctalope*.

De cette nouvelle, pourtant si grave pour lui, Hugues de Mauduit ne causa pas une seule fois à Askold.

Et personne à bord ne pouvait deviner quelles étaient les pensées du Ravageur, toujours mystérieux, même pour ses compagnons.

Un soir enfin, à sept heures et demie environ, comme Hugues de Mauduit se mettait à table, Askold entra dans la salle à manger et lui dit :

— Maître, nous sommes dans la baie de Vigo.

— C'est bien. As-tu deviné ce que nous allons faire ?

— Oui, Maître.

— Parle.

— Je pense que vous voulez arracher à la mer une partie au moins des immenses trésors que les galions espagnols contenaient lorsque, à leur retour d'Amérique, le 22 octobre 1702, ils furent coulés dans cette même baie, par l'amiral Château-Renaud, qui les escortait.

— C'est bien cela, Askold. Tu sais l'histoire, n'est-ce pas ? Ces gardiens devaient se rendre dans le port de Cadix escortés par la flotte française et l'amiral Château-Renaud. Mais la flotte anglaise se montra et obligea Espagnols et Français à se réfugier dans la baie de Vigo. Les Anglais attaquèrent. Très inférieurs en nombre, les Français luttèrent héroïquement. Mais ils allaient succomber. Alors, pour éviter que les richesses espagnoles tombassent aux mains des Anglais, Château-Renaud coula les galions...

— Et l'on pense, continua Askold, que les richesses ainsi enfouies depuis le 2 octobre 1702 représentent plus de deux milliards de tonnes d'or.

— D’or et d’argent, Askold ! Il y a des milliards au point de vue de la valeur monétaire. Ce fabuleux trésor, on a essayé de le repêcher. On n’a pas pu y parvenir. Il est à nous.

« Il nous sera grandement utile pour peupler d’amis et armer une île...

Et, sans toucher aux mets qu’on venait de lui servir, le Ravageur se leva.

— Askold, reprit-il, sur la grande carte, j’ai relevé le point exact – si l’on en croit les livres d’histoire – où ont été coulés les galions. Prends la direction du *Nyctalope*, et fais reposer le sous-marin à cet endroit précis, sur le fond de l’océan. C’est un fond de sable très commode. Va !...

« Et envoie dix hommes dans le magasin aux scaphandres : qu’ils soient munis de pioches, de pelles et de sacs !...

— Vous ne dînez pas, Maître ?

— Non ; je dirigerai les travaux. Je dînerai quand ils seront terminés, et quand le *Nyctalope*, chargé d’or, reprendra à grande vitesse la route de l’Amérique.

Une demi-heure plus tard, accompagné de dix de ses plus solides pirates vêtus de scaphandres, munis de pelles et de pioches, et chargés chacun d’un sac de grosse toile, le Ravageur passait par le puits de communication, directement du sous-marin dans la mer.

Comme un gigantesque cétacé, le *Nyctalope* était immobile, reposant sur un fond d’algues et de sable.

Et les puissants projecteurs illuminaient les eaux tout autour de lui.

Dès qu'ils furent sortis du sous-marin, les pirates virent devant eux, dans le rayon lumineux des projecteurs, un amoncellement énorme d'algues, de mousses, d'excroissances sous-marines de toutes sortes.

On devinait là, par endroits, malgré l'action du temps et des eaux, de vagues formes de navires.

Et le Ravageur s'arrêta à quelques pas de ces épaves qui avaient été, voilà plus de deux siècles, les galions orgueilleux des Espagnols !...

Une émotion profonde l'envahissait, à contempler cette dévastation. Mais il fit un geste, se remit en marche, et sa petite troupe le suivit.

L'épave la plus proche était éventrée, et par cette plaie béante, à demi masquée par la poussée des algues, avaient glissé sur le sable des tonneaux, des caisses de toutes dimensions et de toutes formes.

C'était un amoncellement chaotique, recouvert et arrondi aux angles par une végétation sous-marine peu haute, mais épaisse, de mousses, d'algues et de lichens.

On sait que toute communication orale était rendue impossible entre les scaphandriers, la voix ne pouvant pas franchir les parois du casque hermétiquement fermé. Les hommes devaient donc être attentifs aux gestes du Maître. Ils savaient d'ailleurs quelle allait être leur besogne, le Ravageur leur ayant donné ses instructions pendant qu'ils revêtaient les scaphandres.

Aussi, dès que le Ravageur, de la main, désigna l'amoncellement chaotique dont les formes apparentes permettaient de reconnaître les caisses et les barils, les hommes se mirent

à l'ouvrage. Ils se rangèrent en ligne et, à coups de pic, attaquèrent les barils et les caisses. Les bois, d'ailleurs, étaient tellement pourris, sous leur revêtement d'algues et de mousses, qu'ils furent tout de suite éventrés, sans la moindre peine.

Et ce fut alors un merveilleux spectacle.

Des tonneaux et des caisses éventrés, des lingots d'or et d'argent roulèrent sur le sable ; un baril laissa échapper une cascade de pièces d'or monnayé et des pierreries.

Et tout cela, tout ce trésor ancien, brillait et scintillait à la lumière électrique venant du sous-marin...

En quelques minutes, les caisses et les tonneaux amoncelés furent rangés côte à côte sur le sable, et démolis, éventrés, ils laissaient voir leur contenu somptueux...

Alors, les hommes laissèrent les pics, prirent les sacs, et ils se mirent à y entasser pêle-mêle lingots d'or et d'argent, piastres brillantes, bijoux miroitants.

Mais, pendant qu'ils se livraient à ce fantastique travail, une sorte de coup de vent sembla passer dans les eaux. Ils relevèrent la tête, et le spectacle qui les frappa les fit frémir d'horreur.

Quatre énormes araignées de mer, hautes de deux mètres, avec des pattes formidables violemment agitées, surgissaient dans l'éventrement de la grande épave.

Et une cinquième araignée, sortie depuis un moment sans que personne l'eût remarquée, avait saisi entre ses pattes de devant le Ravageur, et, le tenant solidement, elle l'attirait vers sa gueule, gueule effroyable, dont les mâchoires osseuses et

tranchantes auraient coupé sans effort l'habit de scaphandre...

L'habit coupé, fendu seulement, c'était l'eau s'introduisant dans le scaphandre, le casque... et le Ravageur du Monde étouffé, asphyxié, noyé...

Les dix pirates eurent le sentiment très net du mortel danger que courait leur chef.

Ils virent que Hugues de Mauduit, les bras serrés au corps par l'étreinte de l'araignée, ne pouvait pas tirer son poignard... Ils eurent tous la même pensée.

Abandonnant les sacs et saisissant les pics, ils s'élançèrent.

Dix fers aigus s'abattirent sur l'araignée, trouèrent sa carapace, cassèrent ses pattes, et le monstrueux crustacé, lâchant sa proie, qui roula sur le sable, culbuta et resta sur le dos, mort.

Mais les quatre autres araignées avaient bondi sur les scaphandriers.

Et ce fut une terrible mêlée, dans les eaux peu à peu obscurcies de sable et de sang.

Il semblait que le destin eût mis là ces monstres comme gardiens du prodigieux trésor.

Le combat était de onze hommes, – car le Ravageur, indemne de tout mal, s'était relevé et avait tiré son poignard, – la lutte dura deux ou trois minutes à peine.

Mais quand les quatre araignées furent, comme la première, fracassées, abattues, mortes ; quand le sable soulevé

et en suspension dans les eaux fut retombé sur le sol ; quand le sang de ces monstres, dissous dans l'eau, ne fut qu'un obstacle à la lumière électrique, le Ravageur regarda ses hommes. Instinctivement, il les compta : ils n'étaient plus que neuf !...

Mais les hommes aussi se comptaient... Ils virent que l'un d'eux manquait.

Anxieux, ils cherchèrent.

Pas longtemps !

Car, presque aussitôt, le Ravageur lui-même découvrait, sous le surplombement de l'épave la plus proche, l'homme manquant.

Il le saisit, le souleva.

Ses compagnons accoururent. On examina l'homme.

Et on vit tout de suite que son bras gauche avait été tranché net, au-dessus du coude, par les puissantes mâchoires d'une des araignées.

En un filet noirâtre, qui montait perpendiculairement dans l'eau, du sang s'écoulait encore de l'horrible plaie.

Et l'eau était entrée dans le scaphandre, envahissant le casque, étouffant le malheureux.

Le Ravageur fit un geste que tout le monde comprit.

Deux pirates prirent l'homme par les jambes et les épaules et se mirent à courir vers le *Nyctalope*.

Tous les autres suivirent, le Ravageur en tête.

La porte du puits était ouverte.

On s'y engouffra. On eut beaucoup de peine à monter jusqu'à la trappe d'en haut le corps inerte. On y réussit toutefois assez rapidement.

Et dès qu'on fut dans le poste de vigie, où accédait le puits de communication, on s'empressa d'ôter à l'homme son casque, son vêtement, pendant que le Ravageur lui ligotait son tronçon de bras pour arrêter la fuite du sang.

Brasky – car la victime de l'araignée était le matelot pirate Brasky – était mort...

Les vigies Raynor et Caltic avaient ôté son casque au Ravageur du Monde.

Et longtemps, Hugues de Mauduit considéra Brasky étendu à ses pieds.

Cet homme était le premier des pirates qui succombait dans la lutte à laquelle se consacraient les forbans du *Nyctalope* contre le monde civilisé.

Il est vrai, la prise du trésor des galions espagnols n'était qu'un épisode indirect de cette lutte.

Mais Brasky n'en était pas moins mort.

Devant le cadavre, Askold et tous les pirates furent rassemblés sur un ordre bref du Maître.

— Mes amis, nous étions dix-neuf. Nous sommes dix-huit. L'un après l'autre, ou tous ensemble, peut-être, nous devons mourir un jour... Brasky a succombé en luttant courageusement contre les monstres de la mer, moins cruels cependant que les monstres de la terre... Paix et honneur à sa mémoire !

Il se tut une minute, puis, d'une voix différente, de sa voix impérieuse et froide de commandement, il reprit :

— Brasky sera enterré dans le sable des solitudes sous-marines, à l'endroit même où il est tombé. Quant à nous, continuons notre œuvre sans défaillance, sans autre ambition et sans autre espoir que la vengeance avant la mort.

Les hommes s'inclinèrent, émus et farouches.

— À vos postes ! commanda Askold.

— Aux scaphandres ! ordonna le Ravageur.

Deux heures plus tard, Brasky était enterré dans le sable sous l'épave du galion, et dans un va-et-vient continu quarante sacs remplis d'or, d'argent et de pierreries avaient été transportés à bord du *Nyctalope* et vidés pêle-mêle dans le magasin numéro 22, communiquant directement avec le poste de vigie.

Et diminué d'un homme, mais chargé d'un trésor destiné à contribuer à rendre plus terrible et plus longue la guerre allumée contre les autres hommes, le sous-marin *Nyctalope* reprit la direction de l'Amérique.

CHAPITRE XXII

NE PERDONS PAS DE TEMPS !

Cette même nuit, au sud-ouest de l'océan Atlantique, les sous-marins *Revanche* et *Victoire* naviguaient à petite allure en surface, le cap au nord...

Le ciel était si pur, la mer si calme, cette nuit-là, que, en prenant son quart, – car, avec Paul Randal comme second, Ludovic Martel exerçait le commandement effectif de la *Revanche* et de la *Victoire*, naviguant de conserve, – l'officier était monté sur la plate-forme pour y respirer l'air vivifiant de l'océan.

Pierrot l'Écureuil était à ses côtés. Le mousse, en effet, participait aux heures de service de son comm'dant, et il ne se couchait pas quand l'officier veillait.

Depuis que l'on était sorti du Pacifique, le cap Horn doublé, et que l'on remontait lentement l'océan Atlantique, les deux équipages de la *Revanche* et de la *Victoire* n'avaient qu'une préoccupation qui se résumait dans leur esprit et sur leurs lèvres par la question suivante :

— Où est le Ravageur du Monde ?...

Donc, ce soir-là, sur la plate-forme de la *Revanche*, d'où l'on voyait dans la nuit claire, à une encablure de distance, la *Victoire* bondir sur les vagues dans le sillage phosphorescent du premier sous-marin, le commandant Martel et Pierrot l'Écureuil se demandaient dans quelle mer du globe pouvait se trouver le Ravageur du Monde avec le *Nyctalope*.

— Où sommes-nous en ce moment ? demanda Pierrot l'Écureuil.

— Nous sommes dans l'Atlantique, à quelques milles au large des côtes de Patagonie, et nous remontons vers le nord, répondit Ludovic Martel.

— Et quel est le grand port le plus rapproché de nous, dans la direction que nous suivons ? demanda encore le jeune mousse.

— C'est Montevideo, capitale de l'Uruguay, à l'estuaire du grand fleuve de la Plata.

— Eh bien ! mon comm'dant est-ce qu'en nous arrêtant à Montevideo, nous ne pourrions pas savoir si, depuis notre départ de Rochefort, le Ravageur du Monde ne s'est pas montré sur quelque point du monde ?

— Je l'espère, mon petit, et j'ai l'intention, en effet, de m'arrêter à Montevideo.

— Bon, fit Pierrot l'Écureuil, satisfait. Et si vous apprenez là quelque chose sur le Ravageur du Monde, mon comm'dant, vous dirigez la *Revanche* et la *Victoire* vers le point du monde où le *Nyctalope* aura été signalé ?

— Parbleu ! s'écria Ludovic Martel en souriant.

L'officier se demandait où tendaient les raisonnements de l'intelligent garçon et à quoi Pierrot l'Écureuil voulait en venir.

Il le sut bientôt. En effet, après un instant de réflexion, Pierrot l'Écureuil reprit :

— Mon comm'dant, j'ai une idée, depuis ce matin.

— Ah ! ah ! voyons l'idée, mon petit.

— Oui, mon comm'dant. Mais, dites-moi, n'est-il pas vrai que, même si nous passons en surface et dans l'eau à quelques encablures du *Nyctalope*, il peut échapper à notre vue ?...

— C'est exact. Pour le rencontrer, le voir et pouvoir lui donner la chasse, nous devons surtout compter sur le hasard, répondit l'officier. Notre devoir est de nous informer le plus souvent possible et d'aller croiser dans les parages où le Ravageur du Monde est signalé.

« Et même, si nous nous trouvions dans les mêmes eaux que lui, il pourrait passer inaperçu, soit dans l'obscurité des profondeurs sous-marines, soit même en surface, car, à deux milles seulement, le *Nyctalope* en émergence serait invisible. Donc, espérons, je le répète, que le hasard nous favorisera.

— Eh bien ! moi, s'écria Pierrot l'Écureuil, j'ai une idée qui nous fera mieux découvrir le Ravageur et le sous-marin qu'il nous a volé !...

Cela fut dit avec une si belle assurance, que le commandant Martel tressaillit. Il regarda fixement son mousse et, voyant à la clarté des étoiles son jeune visage singulièrement énergique et sérieux, il dit :

— Parle, mon brave Pierrot, quelle est ton idée ?

— Voilà ! J'ai lu dans un livre que, du haut des airs, quand la mer est calme, on voit dans les eaux assez profondément.

— C'est exact.

— J'ai entendu dire aussi, à Rochefort, que pendant les dernières manœuvres en Méditerranée, on s'était servi d'un aéroplane pour découvrir d'en haut les sous-marins immergés et qu'on y avait réussi.

— C'est vrai ! convint le commandant Martel, qui devint avec émoi l'idée de Pierrot l'Écureuil.

— Eh bien ! reprit le mousse, pourquoi n'adjoindriez-vous pas, mon comm'dant, à la *Revanche* et à la *Victoire*, un ou deux aéroplanes ?...

— Mais tu as raison ! s'écria l'officier, enthousiasmé. Comment n'y ai-je pas pensé ?... D'autant plus que, maintenant, la France possède des aéroplanes militaires d'un type perfectionné.

— Oui ! oui ! reprit Pierrot l'Écureuil, empressé à dire tout ce qu'il avait imaginé. Les aéroplanes voleraient de conserve avec la *Revanche* et la *Victoire*, évoluant dans l'eau. Nous aurions à bord tout ce qu'il faut pour ravitailler les aviateurs en essence, huile et graisse, en vivres aussi. Les aéroplanes seraient munis de torpilles aériennes qu'ils laisseraient tomber sur le *Nyctalope*, s'ils le découvraient en surface.

« Et si le *Nyctalope* était immergé, les aviateurs, par la téléphonie sans fil, le signaleraient à la *Revanche* et à la *Victoire* !

« Enfin, pour que les aviateurs ne se trompent pas et ne prennent pas un sous-marin quelconque pour le *Nyctalope*, je serais à bord d'un des deux aéroplanes, moi ! Et comme je connais bien notre *Nyctalope* que nous a volé le Ravageur, je ne me tromperais pas...

« Mais j'ai oublié de vous dire, mon comm'dant, que les aéroplanes devraient être de ce système mixte, dont j'ai vu l'image dans un journal et qui leur permet de se poser indifféremment sur la terre ou sur l'eau, avec des roues pour la première et des flotteurs pour la seconde...

Le commandant Martel avait écouté sans mot dire, mais avec une émotion croissante, l'intelligent et brave Pierrot l'Écureuil exposer ses idées de toute évidence mûrement réfléchies.

Mais enfin, il ne put résister aux impulsions de son cœur.

Il prit Pierrot l'Écureuil à la ceinture, le souleva, l'embrassa affectueusement, et le reposant sur la plate-forme, déclara, d'une voix profondément émue :

— Mon petit, tu es admirable ! J'adopte ton idée. De Montevideo, je télégraphierai au ministre de la Marine, à Paris, de mettre à ma disposition les deux meilleurs hydroplanes mixtes récemment construits par les officiers aviateurs les plus capables. Je recueillerai tout d'abord à Montevideo les nouvelles que l'on pourra avoir du *Nyctalope* et du Ravageur et, d'après ces nouvelles-là, je fixerai le point du monde où devront me rejoindre les hydroaéroplanes...

— Mon comm'dant ! s'écria Pierrot l'Écureuil, n'oubliez pas de dire que, sur l'un des deux hydroplanes, on me réserve une place... Je ne me séparerai pas de vous, puisque notre navigation aérienne se fera toujours de conserve avec notre navigation maritime...

— C'est entendu, Pierrot !...

Dès lors, à bord de la *Revanche*, et aussi à bord de la *Victoire*, aux officiers de laquelle Ludovic Martel téléphona aussitôt, on ne parla plus que de l'idée de Pierrot l'Écureuil.

Le lendemain de cette mémorable nuit, vers quatre heures de l'après-midi, les deux sous-marins entraient dans le port de Montevideo.

Ludovic Martel avec Paul Randal débarquaient aussitôt et se rendaient au palais du président de la République d'Uruguay.

Les deux officiers français furent immédiatement reçus – car leurs noms étaient maintenant célèbres dans le monde entier – par le président, entouré de ses ministres.

Et là, Ludovic Martel apprit une importante nouvelle : un sous-marin genre *Nyctalope*, avait été vu quelques jours auparavant dans la mer Noire par un navire grec de commerce. Le sous-marin naviguait alors en surface.

— C'est clair, expliquait alors le commandant Martel, nous rencontrerons le *Nyctalope* dans la Méditerranée orientale ou dans la mer Noire.

« L'essentiel pour le moment est de ne pas perdre de temps !...

On n'en perd pas non plus.

Après avoir pris congé du président de la République de l'Uruguay et des ministres, Ludovic Martel et Paul Randal envoyèrent un long câblogramme chiffré au ministre de la Marine, à Paris.

Et une heure après, à la grande joie de Pierrot l'Écureuil et des deux équipages, informés des nouvelles que leurs officiers avaient apprises au sujet du Ravageur du Monde, la *Revanche* et la *Victoire* s'élançaient à toute vitesse dans l'océan Atlantique, vers Gibraltar, vers Tunis !

CHAPITRE XXIII

CONTRE LE RAVAGEUR

Ce fut le 10 mars seulement que Ludovic Martel, ses officiers et ses hommes, arrivés depuis plusieurs jours à Tunis, virent enfin les hydroplanes venant de Paris. La *Revanche* et la *Victoire* étaient ancrées dans la baie. Et tout le long de la journée, les officiers et les hommes massés sur les plateformes avaient anxieusement interrogé le ciel.

En effet, par des câblogrammes venus de Paris, on savait que deux hydroplanes avaient quitté Toulon. Tout calcul fait, ils devaient arriver pendant cette journée du 10 mars.

Vers cinq heures de l'après-midi, la lunette d'approche aux yeux, Ludovic Martel, Paul Randal et Pierrot l'Écureuil sur la *Revanche* ; le capitaine de Cartel, le capitaine Lacroix et le lieutenant Sindex sur la *Victoire*, tous fouillaient le ciel, vers le nord.

Et, brusquement, Pierrot l'Écureuil le premier jeta le cri tant attendu :

— Les voilà !...

— Oui ! oui ! les voilà ! répétèrent les officiers des deux sous-marins ancrés à quelques brasses l'un de l'autre.

En effet, là-haut, dans le ciel, deux grands oiseaux venaient d'apparaître.

Et bientôt, à l'œil nu, on put distinguer deux monoplans de grandes dimensions.

Ils firent le tour de la baie de Tunis, descendirent en vol plané et, presque en même temps, touchaient la surface marine...

Leurs flotteurs labourèrent les eaux calmes et les deux monoplans s'arrêtèrent presque côte à côte, à quelques mètres à tribord de la *Revanche*.

Mais, déjà appelés par Paul Randal et dirigés par Ker-Loys, des matelots avaient mis à l'eau le canot de la *Revanche*. Il en avait été de même à bord de la *Victoire*.

Et cinq minutes plus tard, trois officiers aviateurs prenaient pied sur la plate-forme du premier sous-marin, tandis que ses matelots ancraient leurs hydroplanes de manière à les rendre insensibles à l'action du vent, des courants et de la marée.

Ludovic Martel conduisit aussitôt les nouveaux venus dans le salon de la *Revanche*. Et là, en présence des capitaines Paul Randal, de Cartel et Lacroix, du lieutenant Sindex et de Pierrot l'Écureuil, le commandant fit la réception solennelle des aviateurs qui, tous trois lieutenants d'infanterie de marine, se nommèrent. Ils s'appelaient : Roger, Marchis et Guérin.

Pour répondre au commandant Martel, ce fut le lieutenant Roger, le plus ancien en grade, qui prit la parole :

— Mon commandant, expliqua-t-il, nous sommes tous les trois fiers et heureux d'avoir été choisis pour lutter avec vous contre le Ravageur du Monde. Nos avions de terre et de mer sont les meilleurs de toute la flotte aérienne française. Ils n'ont pas de nom. Nous les appelons le *B-16* et le *B-18*. C'est moi qui pilote le *B-16*. Le lieutenant Marchis pilote le *B-18* avec le lieutenant Guérin comme observateur. Le ministre

m'a dit que je devais partir seul sur mon avion, et que je recevrais de vous un camarade qui remplirait sur le *B-16* le rôle si important d'observateur.

— En effet, répliqua le commandant, et voici qui sera ce camarade !

Et ce disant, Ludovic Martel poussa en avant Pierrot l'Écureuil.

En voyant ce gamin, alors qu'il s'attendait à ce qu'on lui présentât un jeune officier, le lieutenant Roger fut d'abord ahuri.

Mais, aussitôt, ses regards tombèrent sur la médaille militaire qui brillait sur la poitrine du jeune garçon...

Comme tout le monde, les aviateurs savaient l'histoire de l'intelligent et héroïque moussaillon.

Il s'exclama :

— C'est Pierrot l'Écureuil ?

— C'est lui ! fit Ludovic Martel, gravement. Lui qui a eu l'idée d'user des hydroaéroplanes contre le Ravageur du Monde.

— L'idée vient de lui ? s'écria le lieutenant Roger, complètement stupéfait.

— Parfaitement.

L'officier aviateur était si ému qu'il ne put, à cette minute, prononcer une parole de plus.

Étant de très haute taille, il se baissa un peu pour saisir Pierrot l'Écureuil à bras-le-corps, et, les yeux humides d'émotion, ce solide gaillard embrassa le gosse sur les deux joues.

Autour d'eux, les applaudissements éclatèrent, et des cris de « Vive Pierrot l'Écureuil ! Vive la France ! » poussés par tous les officiers enthousiasmés.

— Mon commandant, put enfin dire le lieutenant Roger, je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me donnant Pierrot l'Écureuil comme observateur à bord du *B-16*.

— Et moi, mon lieutenant, fit Pierrot l'Écureuil, avec une juvénile mais respectueuse audace, je vous remercie d'être content que ce soit moi...

— Content !... s'écria l'officier. Dites enchanté, ravi, enthousiasmé, mon brave l'Écureuil !...

On avait versé du champagne dans des verres. On trinqua, on but en l'honneur du mousse, qui ne se tenait pas de joie...

Mais bientôt, la voix calme de Martel calma les effervescences.

— Lieutenant, dit-il, vous m'apportez sans doute les instructions du gouvernement.

— Oui, mon commandant.

L'officier aviateur Roger déboutonna sa vareuse et tira de la poche intérieure un pli cacheté qu'il présenta à Ludovic Martel.

Celui-ci rompit les cachets, déplia le papier, le lut d'abord des yeux, puis, à haute voix :

— Messieurs, déclara-t-il, voici ce que m'écrit l'amiral, ministre de la Marine.

Et il lut :

« Le ministre de la Marine au commandant Ludovic Martel, commandant en chef l'expédition sous-marine et aérienne contre le Ravageur du Monde.

« Les dernières informations nous apprennent que le Ravageur a été vu dans la mer Noire.

« L'ordre formel est donc confirmé au commandant Ludovic Martel de poursuivre, d'attaquer et de capturer ou détruire le Ravageur du Monde et le sous-marin *Nyctalope*.

« Par ses attentats criminels, par ses actes de forban contre le Venezuela et contre les États-Unis, par ses menaces enfin, par les dangers qu'il fait courir à toutes les marines du monde, le Ravageur s'est mis au ban de toutes les nations.

« Le traquer et l'anéantir est le plus urgent des devoirs, afin de l'empêcher de commettre de nouveaux crimes et de détruire de nouvelles vies humaines.

« Sans parler de la mort atroce du gouverneur de Macaraïbo, le fait que le Ravageur, sans être attaqué, a fait sauter le cuirassé américain *California*, anéantissant froidement ainsi plus de cinq cents hommes, ce fait seul légitime, sans autre considération, l'action implacable de la France, au nom du monde entier, contre le Ravageur du Monde !...

« Paris, le 4 mars.

« *Le ministre de la Marine,*

« Amiral GERMINET. »

Lorsque Ludovic Martel eut fini sa lecture, il y eut un silence d'abord. Puis, Paul Randal, le premier, cria :

— Mort au Ravageur du Monde !...

— Mort au Ravageur du Monde !... répétèrent les officiers d'une seule voix.

La lettre du ministre fut également communiquée à bord de la *Revanche*, puis, à bord de la *Victoire*, à tous les matelots assemblés.

Et ensuite, le service reprit comme d'ordinaire sur les deux sous-marins.

La nuit fut consacrée au repos pour tout le monde.

Et le lendemain matin, en présence des autorités militaires, maritimes et civiles de Tunis, accourues sur des torpilleurs venus de Bizerte pendant la nuit, l'ordre du départ fut donné par le commandant Martel.

Faisant bouillonner l'eau à l'arrivée de leur hélice, fendant les vagues à l'avant, la *Revanche* et la *Victoire* se mirent en marche.

Au-dessus d'eux, dans l'air, volaient les deux hydroplanes, le *B-18* portant les lieutenants Marchis et Guérin, et le *B-16* avec, à son bord, le lieutenant Roger et Pierrot l'Écureuil.

Et les canons des forts entourant Tunis, saluaient de leurs détonations les braves Français, qui partaient définitivement pour faire la guerre au mystérieux et terrible Ravageur du Monde !

CHAPITRE XXIV

LA FIERTÉ DE PIERROT

Le monoplan *B-16* était à deux places, disposées de telle manière, que les aviateurs se trouvaient l'un derrière l'autre, le pilote en avant et l'observateur en arrière.

Les sièges, très confortables, étaient en forme de baquets, capitonnés, où le dos de l'homme se trouvait encastré.

Pierrot l'Écureuil qui remplissait le rôle d'observateur devait devenir à l'occasion lanceur de bombes.

En effet, entre ses pieds, se trouvait un trou rond, fermé au moyen d'une trappe. Par ce trou, une fois la trappe levée, Pierrot l'Écureuil pouvait voir la terre ou l'eau au-dessous de lui et laisser tomber au bon moment une ou plusieurs bombes qui étaient suspendues et fixées devant lui, contre le dossier du baquet occupé par le pilote.

Ces bombes n'éclataient qu'à un choc très violent et seulement après avoir été renversées. Ce renversement produisait à l'intérieur un produit chimique que le choc faisait déflager. Elles ne risquaient donc pas d'éclater, même si elles restaient suspendues et fixées au baquet d'avant de l'aéroplane.

Toutes ces choses, Pierrot l'Écureuil, en quelques minutes, les avait apprises du lieutenant Roger.

Ajoutons enfin que les deux monoplans *B-16 et B-18* étaient munis de l'appareil de téléphonie sans fil, récemment inventé, grâce auquel les aviateurs pouvaient communiquer

avec les officiers des sous-marins, même si ceux-ci se trouvaient immergés.

Le transmetteur et le récepteur de cet appareil téléphonique se trouvaient à la portée de la bouche et de l'oreille droite du pilote, fixés à côté de son baquet.

Avant le départ de Tunis, le commandant Martel et le lieutenant Roger avaient convenu qu'on ferait route toute la journée en observant la mer, et que, à la nuit tombante, après avoir laissé au sud l'île de Crète, on prendrait une des plus petites îles Cyclades, au nord de la Crète, pour point d'arrêt nocturne.

Les avions se poseraient à terre, sur une plage, par exemple, et les sous-marins jetteraient l'ancre le plus près possible du rivage. Dès le lendemain, on repartirait, pour fouiller les Dardanelles, la mer de Marmara et les côtes turques de la mer Noire.

Pendant cette journée du 11 mars, le programme fut exécuté sans incident. L'air et la mer étaient également calmes, avions et sous-marins firent une navigation des plus heureuses.

On pense si Pierrot l'Écureuil, bien calé dans son baquet, était heureux et fier !...

Hurlant pour dominer le vacarme du moteur, il parlait parfois avec le lieutenant Roger, assis devant lui. De temps en temps aussi, il ouvrait la trappe entre ses pieds et regardait la mer, qui était à trois cents mètres au-dessous de lui. Et il voyait, certaines fois, l'écume blanche et le sillage produits par les sous-marins naviguant en surface.

Il arriva que, lorsque des navires étaient signalés, les sous-marins s'immergeaient pour ne pas être vus ; mais comme la mer calme était observée du haut des airs, fort transparente, Pierrot l'Écureuil suivait très bien leur marche au moyen d'une lunette d'approche. Sous-marins et avions, d'ailleurs, allaient exactement à la même vitesse.

Quand on passait au-dessus de navires à voiles ou à vapeur, on entendait les acclamations des équipages qui, sans savoir à quelle nation appartenaient les aéroplanes, jetaient des cris d'enthousiasme.

Aussi Pierrot l'Écureuil était-il ravi. Il n'avait pas peur. Le vol en aéroplane lui donnait une impression de sécurité absolue.

À midi, tenant d'une main son volant de direction, le lieutenant Roger mangea de l'autre main du pain et du chocolat, et il but l'eau d'une bouteille en métal que lui passa Pierrot l'Écureuil.

Le jeune mousse, lui, qui était libre de ses deux mains, mangea et but plus tranquillement.

Ce devait toujours être ainsi, quand on serait, à midi, en plein vol. Les véritables repas devaient se faire le soir, après avoir atterri, et le matin avant de repartir, grâce à l'excellente cuisine préparée par le maître-coq de la *Revanche*.

Donc, le *B-16* et le *B-18*, allant de conserve, volèrent sans incident pendant toute cette journée.

À cinq heures de l'après-midi, on vit enfin une grande île, qui était l'île de Crète. On la laissa un peu au sud.

Et ce fut alors que la première communication téléphonique fut échangée entre les sous-marins et les aéroplanes.

La montre que consultait Pierrot l'Écureuil marquait six heures dix minutes, lorsque la sonnerie d'appel retentit à l'appareil du *B-16*.

De la main gauche, le lieutenant Roger abaissa un petit commutateur et, se penchant à droite, la tête un peu tournée vers la plaque du transmetteur :

— Allô ! allô ! fit-il.

Pierrot l'Écureuil avait saisi le cornet de réception destiné à l'observateur et il entendit :

— Allô ! allô !... Tout va bien ?...

— Tout va bien, répondit le lieutenant Roger.

— Allô ! vous allez voir les Cyclades. Examinez l'île placée le plus au sud et voyez si elle offre une petite plage devant laquelle ou sur laquelle vous pourrez descendre. Les sous-marins resteront en surface et régleront leur marche sur vos mouvements. Allô ! entendu ?...

— Entendu ! parfaitement !

Et la sonnerie de fin de conversation retentit.

Pierrot l'Écureuil raccrocha le cornet récepteur.

— À vous, lui cria le lieutenant Roger, en se retournant à demi, à vous d'observer les Cyclades. Choisissez l'île ou l'îlot. C'est votre rôle !...

— Bien, mon lieutenant ! répondit le brave gamin.

Et, soulevant la trappe, il regarda.

On fut bientôt au-dessus d'un îlot tout petit, apparemment désert.

Le lieutenant Roger, qui voyait l'île de biais, ralentit un peu l'allure de son monoplan et en fit le tour...

— Là ! juste au-dessous de nous ! cria Pierrot l'Écureuil. Une plage encaissée entre de hautes falaises.

— C'est bien, je descends ! fit le lieutenant Roger.

Et il prit ses dispositions pour descendre en vol plané et en spirale.

Quand il fut à vingt mètres de la surface de la mer, il vit devant lui la petite plage.

Il manœuvra adroitement. Les flotteurs touchèrent l'eau, firent jaillir deux gerbes d'écume, et l'aéroplane rebondit. Dix mètres plus loin, il touchait l'eau de nouveau, glissait au milieu d'un rejaillissement liquide, et s'arrêtait enfin au moment où ses roues touchaient à travers trente centimètres d'eau, le sable fin de la plage.

Le *B-18* avait imité le *B-16* et bientôt les deux monoplans furent, par les aviateurs, tirés sur la plage, abrités au pied de la falaise, tandis qu'au milieu de la petite baie, s'ancraient les deux sous-marins, écoutilles ouvertes et tous leurs officiers sur les plates-formes.

Les canots se détachèrent des sous-marins et Pierrot l'Écureuil, enchanté de cette belle journée aérienne, bondit au cou du commandant Martel, qui venait de sauter sur le sable. Tous les officiers de la *Revanche* et de la *Victoire* l'accompagnaient.

Il fut décidé que l'on dînerait sur la plage.

Avec les canots, les cuisiniers et leurs aides des sous-marins apportèrent la vaisselle et les mets, et ce fut un repas que

le plus formidable appétit rendit succulent et qui fut assaisonné par la plus franche gaîté.

Les aviateurs, ensuite, dormirent sur le sable, roulés dans des couvertures, sous les ailes de leurs avions. Les officiers marins avaient regagné leurs cabines. Sur le rivage et sur les plates-formes de la *Revanche* et de la *Victoire*, des matelots armés montèrent la garde.

Et au lever du soleil, on repartit, par un temps magnifique.

Mais, au moment où, debout sur la plate-forme de la *Revanche*, Ludovic Martel donnait l'ordre du départ, une émotion puissante faisait battre les cœurs.

Tout le monde avait le pressentiment que cette nouvelle journée ne serait pas aussi paisible que la veille...

Et ce que l'on pressentait arriva bientôt.

Cinq minutes à peine après que sous-marins et avions eurent quitté l'île où ils avaient passé la nuit, Pierrot l'Écureuil signala au lieutenant Roger un gros navire, filant à toute vapeur sur la mer.

— C'est même un croiseur cuirassé français. Je vois son pavillon bleu, blanc, rouge ! dit le mousse.

Il ne se trompait pas.

Debout, avec Paul Randal, sur la plate-forme de la *Revanche*, Ludovic Martel vit aussi le croiseur cuirassé sortant de derrière l'une des nombreuses îles de l'archipel des Cyclades. Et comme il le signalait à Paul Randal, un nuage de fumée jaillit d'une des tourelles du croiseur et un coup de canon retentit.

— Oh ! oh ! s'écria Ludovic Martel. C'est un signal. Nous a-t-on vus ? Est-ce à nous qu'il est destiné ?

Il cria des ordres par l'écoutille, afin que la *Revanche* fit route droit sur le navire.

Et bientôt les deux officiers n'eurent plus aucun doute.

À bord du croiseur cuirassé, au moyen de pavillons de diverses couleurs et de différentes formes, des signaux leur étaient faits, signaux qui voulaient dire : « Approchez ! nous avons d'importantes communications à vous faire. »

Par le téléphone sans fil, Ludovic Martel donna l'ordre au sous-marin *Victoire* et aux deux avions *B-16* et *B-18* de rallier le cuirassé.

Et dix minutes après, la mer étant très calme, les hydroaéroplanes se posaient sur les flots comme de grands goélands à une encablure du formidable croiseur.

Les deux sous-marins s'arrêtèrent près des avions.

Et Ludovic Martel se disposait à donner l'ordre de mettre le canot de la *Revanche* à la mer, pour qu'il pût se rendre à bord du cuirassé, en qui il venait de reconnaître le *Gambetta* de l'escadre de la Méditerranée.

Mais, au même instant, il vit une chaloupe se détacher du croiseur et faire vers lui force de rames.

Il attendit donc, ayant à ses côtés le capitaine Paul Randal et le premier maître Ker-Loys.

Le canot, portant un officier, le capitaine de vaisseau, commandant le *Gambetta*, et six marins rameurs, se rangea le

long de la *Revanche* et le commandant Dubois sauta sur la plate-forme.

Ludovic Martel et Paul Randal connaissaient beaucoup le commandant Dubois.

Les trois hommes se serrèrent les mains affectueusement.

Et, tout de suite, le commandant Dubois dit :

— Je vous cherchais, mes amis.

— Vous me cherchiez ? fit le commandant Martel avec surprise.

— Oui, ou plutôt, je vous attendais.

— Et pourquoi ?

— Voici. Vous savez que mon croiseur est depuis quinze jours en station au Pirée. Or, hier, j'ai reçu par la télégraphie sans fil, voie Toulon, Bizerte, Malte, un ordre que j'ai transcrit et que voici.

Et il remit un papier déplié à Ludovic Martel, qui lut à haute voix :

« Paris, ministre Marine à commandant croiseur cuirassé *Gambetta*. Le Pirée.

« Attendez à l'entrée des Cyclades, passage sous-marins *Victoire* et *Revanche* et avions *B-16* et *B-18*. Et signalez au commandant Martel que Ravageur du Monde a fait sauter hier, six heures du matin, croiseur américain *Colorado* à deux milles est des Bermudes.

« Avons raison de penser que Ravageur croise entre les Bermudes et New-York, pour détruire tout navire de guerre américain. »

— Comment ! s'écria Ludovic Martel, et les dernières informations disaient que le Ravageur avait été vu dans la mer Noire.

— Oui, répondit le commandant Dubois, mais il y a plusieurs jours de cela. Depuis, le *Nyctalope* a pu parfaitement se rendre dans l'Atlantique.

— Alors, nous l'avons croisé en route, fit Paul Randal.

— Ah ! s'écria encore Ludovic Martel, nous saisissons bien cet insaisissable !

Et, s'adressant au commandant Dubois, il ajouta :

— C'est tout ce que vous avez à me dire, mon cher ami ?

— C'est tout !

— Alors, nous filons ! pas une minute à perdre ! Espérons que nous trouverons le *Nyctalope* entre les Bermudes et New-York !...

— Je vous le souhaite ! fit le commandant Dubois.

Il serra les mains de Ludovic Martel, de Paul Randal, en disant :

— Et Pierrot l'Écureuil ?

— Il est à bord du *B-16*.

— Ah ! ah ! le voilà aviateur, le brave mousse ?

— Oui !

— Un fier gaillard, ce gamin !

Et le commandant Dubois remonta dans son embarcation, en criant :

— Bonne chance !

Trois minutes après, salués par onze coups de canon, tirés à bord du *Gambetta*, les hydro-aéroplanes s'envolaient, les sous-marins se mettaient en marche, et, reprenant le chemin parcouru la veille, ils forcèrent la vitesse.

L'ordre du commandant Martel était de ne s'arrêter que pour ravitailler d'essence les aéroplanes. En effet, les sous-marins en avaient embarqué une importante provision.

Et le ravitaillement se faisait, une fois toutes les vingt-quatre heures, de la manière la plus simple.

Les sous-marins s'arrêtaient ; les aéroplanes se posaient, sur les flots si la mer était calme, sur les plates-formes si la mer était agitée (manœuvre difficile, mais bien réussie, grâce à l'adresse des aviateurs et à la mobilité merveilleuse des sous-marins, que les pilotes dirigeaient d'après les indications téléphoniques par le commandant, placé sur l'escalier de l'écoutille) et, soit au moyen des canots, soit directement, les aviateurs recevaient les bidons d'essence qu'ils vidaient dans les réservoirs de leurs appareils.

Donc, à travers toute la Méditerranée, à travers l'océan Atlantique, nuit et jour, on fila, sans autres arrêts que ceux nécessités pour le ravitaillement en essence des avions.

Pour dormir, les lieutenants Roger, Marchis et Guérin établirent entre eux un roulement, et Guérin remplaça plus d'une

fois Roger au pilotage du *B-16*. On ne mangea que du biscuit, du chocolat et des conserves.

Et quand le 16 mars, vers sept heures du soir, on découvrit les Bermudes, tout le monde était accablé de fatigue.

— Une nuit de repos ! téléphona Ludovic Martel à la *Victoire*, au *B-16* et *B-18*. Halte sur et près de l'île le plus à l'est.

L'archipel des Bermudes, qui appartient aux États-Unis et se trouve en plein Atlantique, au nord-est des Antilles et au sud-est de New-York, est composé de nombreuses îles, entourées de ceintures de récifs. Certains sont des îlots inhabités.

Ce fut sur le plus avancé de ces îlots qu'à la tombée de la nuit se posèrent les hydroplanes.

Après les avoir poussés à l'abri d'un amas de roches et les avoir soigneusement attachés au sol et aux roches elles-mêmes, les trois officiers aviateurs et Pierrot l'Écureuil se rendirent, au moyen du canot que le commandant Martel leur avait envoyé, à bord de la *Revanche*.

Les deux sous-marins avaient franchi, par un étroit goulot, la ceinture des récifs, et ils se tenaient immobiles, dans une petite baie resserrée, que les écueils garantissaient des vagues du large.

Ah ! quel bon repas chaud, abondant et succulent firent les aviateurs, grâce au cuisinier de la *Revanche* ! Et quelle bonne nuit ils passèrent dans les couchettes des cabines libres du sous-marin !

Du repas et du lit, ils avaient grand besoin, en vérité, depuis près d'une semaine qu'ils se nourrissaient de chocolat, de biscuit, de conserves froides, et qu'ils dormaient assis dans leurs sièges d'aviateurs !...

Le lendemain 17 mars, Ludovic Martel ne fit réveiller qu'à huit heures – après douze heures de sommeil ininterrompu – Pierrot l'Écureuil et les aviateurs.

Et, par le matelot qui leur porta dans leurs cabines un chocolat fumant et parfumé, il leur fit annoncer qu'il les attendait dans la bibliothèque.

Ensemble, après avoir déjeuné, Pierrot l'Écureuil et les lieutenants Roger, Marchis et Guérin, se rendirent aux ordres de leur commandant en chef.

Dans la bibliothèque, ils trouvèrent, non seulement Ludovic Martel, mais encore les capitaines Paul Randal, de Cartel et Lacroix, le lieutenant Sindex et les six premiers maîtres des deux sous-marins.

Après avoir serré les mains des aviateurs et tapoté affectueusement la joue de Pierrot l'Écureuil, le commandant Martel dit, d'une voix autoritaire et grave :

— Messieurs, cette nuit, je me suis rendu en canot à l'île inhabitée la plus proche de nous, et là, par télégraphe, j'ai communiqué avec le gouverneur des Bermudes. Il m'a annoncé que plusieurs navires de commerce, de passage, ont signalé hier avoir rencontré quelque chose comme un sous-marin flottant ou naviguant en surface au large de New-York. Il paraît que la terreur règne dans la grande ville américaine, et que, seuls, les navires ne battant pas pavillon américain osent sortir de son port.

« Il est donc évident que le Ravageur du Monde attend les vaisseaux de guerre américains qui oseraient s'aventurer. On craint que, perdant patience, il aille détruire les ouvrages avancés du port de New-York.

« Tout cela nous fait espérer que, ce soir ou demain, nous pourrons avoir la chance de voir le *Nyctalope*.

« Vous savez quel est à vous tous, marins et aviateurs, votre devoir. Détruire le *Nyctalope* coûte que coûte. Si nous devons, pour le détruire ou le capturer, sacrifier notre vie, nos propres sous-marins ou nos avions, n'hésitons pas.

« Mais soyons toutefois prudents et sages ; n'ayons pas une témérité maladroite et inutilement dangereuse. Il ne faut se sacrifier qu'à bon escient.

« Autant que possible, nous agirons avec cohésion. Le téléphone nous tiendra tous en communication constante, et, à moins que les circonstances nous obligent impérieusement à agir de notre propre initiative, communiquez-moi tous vos découvertes et vos idées, et soyez attentifs à mes ordres.

« Cela dit, messieurs, mes chers amis, serrons-nous les mains, car peut-être certains d'entre nous ne se reverront-ils plus et crions de tout notre cœur : « Mort au Ravageur du Monde ! Vive la France ! »

— Vive la France ! Mort au Ravageur ! répétèrent avec force les officiers et premiers maîtres.

On se serra les mains ; on s'embrassa.

Les capitaines de Cartel et Lacroix, le lieutenant Sindex et trois premiers maîtres retournèrent à bord de la *Victoire*. Les lieutenants Roger, Marchis, Guérin, avec Pierrot l'Écu-reuil, furent ramenés à terre par le canot chargé de bidons d'essence. Ils remplirent leurs réservoirs.

Et à neuf heures du matin, par un ciel pur où le soleil brillait d'un vif éclat, par une mer aux grandes vagues calmes et régulières, avions et sous-marins contournèrent ou

survolèrent les Bermudes, aux acclamations de la population éparpillée sur les cultures, se dirigeant à toute vitesse vers le sud-ouest, vers New-York...

À bord des avions, le rôle des observateurs n'était pas maintenant une sinécure. Et Pierrot l'Écureuil, attentif, tantôt par la trappe ouverte, tantôt en se penchant d'un côté et de l'autre, observait la mer, qui se trouvait à cent mètres au-dessous de lui.

Selon les instructions du commandant Martel, les avions volaient à deux cents mètres environ en avant des sous-marins qui, eux, naviguaient par vingt mètres de fond...

L'ordre était que si les avions découvraient *le Nyctalope* en surface, ils devaient immédiatement l'attaquer avec les bombes, tout en signalant téléphoniquement aux sous-marins leur découverte. Et les sous-marins accouraient à toute vitesse.

Mais si, à travers la transparence de l'eau, ils voyaient le *Nyctalope* glisser dans le sein de l'océan, ils devaient se borner à signaler immédiatement sa présence, en continuant à voler comme si de rien n'était, de manière à ne pas donner de soupçons au Ravageur du Monde et à paraître d'inoffensifs avions, tentant un raid au-dessus de l'Atlantique.

On devine de quelle impatience étaient torturés les aviateurs. Les officiers pilotes, eux-mêmes, observaient la mer autant qu'ils le pouvaient.

Heureusement, la beauté du temps et l'absence de tout vent rendaient cette observation facile.

Mais toute la matinée s'écoula, sans que rien autre chose que le passage de quelque navire de commerce vînt rompre la solitude de la vaste étendue marine.

Et l'on continua d'avancer à une vitesse moyenne.

Or, il était environ trois heures de l'après-midi, lorsque Pierrot l'Écureuil, brusquement, sentit son cœur bondir follement dans sa poitrine.

Là-bas, très en avant, il venait de voir quelque chose de noir passer sur l'azur glauque des eaux.

— Mon lieutenant ! fit-il à l'oreille de l'officier aviateur Roger, j'ai vu, j'ai vu... Appuyez un peu à droite, je vous prie...

Et le mousse, dressé à sa place, les mains cramponnées au dossier du baquet de l'officier, fronça les sourcils, usa de toute l'acuité de ses yeux vifs.

Mais il se sentit trembler, et à l'oreille de l'officier, il prononça :

— Mon lieutenant, c'est lui... le *Nyctalope* !

— Où ? fit l'officier, dont les mains se cramponnaient sur le volant de direction.

— Là-bas, un peu en avant, encore à droite... voyez-vous cette tache noire qui paraît une épave flottante et qui monte entre chaque vague ?...

— Oui !... oui !... je vois !...

— C'est le capot de la grande écoutille du *Nyctalope*.

— Tu ne te trompes pas, petit ?... C'est peut-être un requin endormi à la vague.

— Non ! non ! j'en suis sûr... J'y vois clair... Signalez, mon lieutenant, signalez ! et passez juste au-dessus. Je prépare les bombes.

En proie à une émotion inexplicable, mais se dominant grâce à sa volonté de sang-froid, le lieutenant Roger manœuvra le commutateur téléphonique, se pencha vers le transmetteur et, quand la sonnerie cliqueta, l'avertissant que, à bord des deux sous-marins comme sur le *B-18*, on attendait sa communication, il prononça d'une voix ferme :

— Pierrot l'Écureuil signale le *Nyctalope*, en avant... à deux cents mètres. Il navigue en surface... Je vais bombarder... *B-18*, forcez la vitesse et ralliez !...

Le *B-18*, en effet, se trouvait un peu en arrière et à gauche du *B-16*.

Et ce fut, une minute plus tard, l'instant tragique.

Les événements allaient se succéder avec une rapidité foudroyante, avec des conséquences d'un dramatique bien inattendu.

CHAPITRE XXV

CATASTROPHE !

Pierrot l'Écureuil, tenant à chaque main une bombe, s'était accroupi devant le large trou de lancement.

Il venait d'accrocher un appareil qui, mettant un récepteur à son oreille droite et un transmetteur devant sa bouche, lui permettait de communiquer téléphoniquement avec le lieutenant Roger, dont il pourrait ainsi se faire entendre malgré le vacarme du moteur.

Il cria :

— Ralentissez le plus possible ! descendez !...

Et, plusieurs secondes plus tard, il vit poindre en avant, au ras des flots, le capot noir de la grande écoutille du *Nyctalope*.

— Attention ! cria Pierrot l'Écureuil, nous passons dessus.

Et il lâcha les deux bombes... en criant encore :

— Un crochet ! revenez !...

À l'instant même, une détonation éclata, et un formidable remous d'air fit tanguer l'aéroplane au point que le mousse, préoccupé, fut renversé sur le dos au bord du trou...

Il eut la présence d'esprit de crier :

— Remontez !

Et l'aéroplane fit un bond formidable dans les airs.

Il faillit heurter le *B-18*, qui glissait en descendant vers le *Nyctalope* et qui, lui aussi, à cet instant, lâcha deux bombes, dont une seule éclata en touchant l'eau...

La tête au bord du trou, Pierrot l'Écureuil put voir en un éclair qu'aucune bombe n'avait frappé le but...

Dans l'air, guidés avec un admirable sang-froid, les aéroplanes tournaient, revenant vers le même point...

Et Pierrot l'Écureuil se disait :

« Ils vont torpiller le *Nyctalope* par dessous... »

Mais en bas, pendant cette minute, des choses s'accomplissaient.

À la première détonation, le capot du *Nyctalope* s'était ouvert.

Deux hommes avaient surgi, armés de carabines.

Ensemble, debout sur la plate-forme que les vagues balayaient, ils visèrent un des deux aéroplanes qui se trouvait à peine à cinquante mètres de hauteur.

C'était le *B-18*.

Et soudain, Pierrot l'Écureuil entendit un cri, tandis que l'aéroplane, piquant du nez, tombait vers la mer.

Le mousse se dressa... l'esprit affolé.

Mais, avant qu'il eût pu faire la moindre réflexion, il entendit une détonation formidable et il se vit saisi dans une cataracte d'eau...

Il eut conscience qu'il venait d'être séparé de l'aéroplane. Il s'agita, remua jambes et bras, souffla machinalement pour rejeter l'eau qui lui remplissait la bouche.

Mais sa tête heurta contre un corps dur et il perdit toute conscience des choses.

* * *

Quand Pierrot l'Écureuil se réveilla et ouvrit les yeux, il demeura d'abord quelques minutes complètement stupide.

Puis la mémoire lui revint brusquement, et il regarda autour de lui.

Il se crut dans la chambre de la *Revanche* ou de la *Victoire* ; il se vit couché dans un hamac suspendu très bas.

À côté de lui, dans un autre hamac, il reconnut le lieutenant Roger, très pâle, le front bandé d'un linge sanglant, les yeux fermés. Pierrot l'Écureuil se dressa, tourna la tête, et il jeta un cri terrible.

Il venait de voir un homme à sa gauche, un homme qu'il reconnut avec un ahurissement inexplicable.

— Askold !...

L'homme pencha la tête, et d'une voix sarcastique, avec un sourire moqueur et cruel :

— Oui, Askold !... dit-il.

— Je suis donc à bord du *Nyctalope* ?... balbutia Pierrot l'Écureuil.

— Précisément !

— Oh ! comment cela s'est-il fait ?... dit le pauvre enfant, envahi d'une horrible tristesse et le cœur affolé en des battements douloureux.

— Tu veux le savoir tout de suite ? fit Askold de sa voix ironique et dure. Rien de plus facile, mon garçon...

Et les yeux écarquillés, la bouche ouverte, tremblant nerveusement de tous ses membres, Pierrot l'Écureuil écouta Askold, qui disait :

— Depuis quelques minutes, Caltic avait signalé des avions au-dessus de l'océan, à des milles et des milles de toute côte. Le Maître et moi, nous sommes allés au poste de vigie pour regarder par les hublots les audacieux avions. Nous ne nous doutions de rien. Nous n'imaginions pas que le commandant Martel s'adjoindrait, pour nous découvrir et nous combattre, des aviateurs. Bonne idée, et dont je féliciterai le commandant Martel quand il deviendra, un jour ou l'autre, notre prisonnier...

— Vous ne le reprendrez jamais ! s'écria Pierrot l'Écureuil fièrement.

— On verra !... On verra !... Mais je continue, mon petit coq !...

« Donc, nous regardions les avions et nous les admirions, lorsque l'un descendit dans notre direction.

« — Ils ont vu le capot du *Nyctalope*, fit le Maître.

« — Et ils se demandent, dis-je moi-même, ce que peut bien être cette masse noire flottant à la surface.

« J'avais à peine achevé de parler, que le premier aéroplane passait au-dessus de nous, et lâchait des petites choses noires, rondes, comme des boules...

« Et aussitôt, une dénotation retentissait à la surface, et une forte houle secoua le *Nyctalope*.

« Alors, le Maître devina :

« — Des bombes contre nous ! cria-t-il.

« Trois secondes après, nous étions sur la plate-forme, un fusil électrique à la main. Une autre bombe éclatait, en frappant l'eau à cinquante mètres de nous. Nous avons tiré sur le premier aéroplane qui, aussitôt, a dégringolé contre le flanc du sous-marin... La vague produite par la deuxième bombe a recouvert l'aéroplane et en a arraché deux hommes, que le Maître et moi avons empoignés au passage. L'un était toi, mon garçon...

« L'autre est cet officier étendu à ta droite...

Angoissé, Pierrot l'Écureuil tourna la tête et regarda le lieutenant Roger.

— Il est mort ? balbutia-t-il avec un effort douloureux.

— Non ! répondit Askold. Un éclat de la balle électrique lui a labouré le front assez profondément... La douleur lui aura fait faire un mouvement par lequel il a sans doute manœuvré sans le voir un levier quelconque, et l'aéroplane a piqué du nez... Mais je reprends, hein ?...

« Au moment où le Maître et moi, nous vous empoignons tous deux, Brilo a surgi à l'écouille et a hurlé :

« — L'appareil K signale des remous dans les eaux au-dessous et en avant du *Nyctalope*.

« Tu sais, mon garçon, que l'appareil K est un ensemble de micro-téléphonographie très sensible qui, placé à divers points sur la coque extérieure du sous-marin, signale toute agitation des eaux dans un rayon d'un mille.

« Le Maître ne s'y est pas trompé.

« Il a crié :

« — Machine en arrière, toute, en profondeur !...

« Et vous jetant par l'écouille, toi et ton officier, nous avons sauté dans le sous-marin, près de vos corps inanimés.

« Brilo a refermé le capot...

« Et le *Nyctalope* a filé à reculons, juste au moment où deux torpilles passaient au-dessus des hublots de la vigie, surgissaient en surface, montaient dans l'air, et retombaient sans éclater.

« Une seconde plus tôt, elles auraient frappé le *Nyctalope* près de son éperon, et nous étions perdus...

« Mais le Maître, entré aussitôt dans la chambre des machines, donnait des ordres :

« — Mille mètres de fond ! puis machine en avant, à toute vitesse !

« Les water-ballasts remplis, le *Nyctalope* se laissa tomber, tout en filant vivement en diagonale. Nous avons dû passer au-dessous des deux sous-marins du commandant Martel et les laisser derrière nous.

« Il y a quatre heures de cela. Nous ne les avons pas revus. Dans la nuit des profondeurs, où nous avons navigué sans projecteurs, au risque de nous fracasser contre un rocher sous-marin, le *Nyctalope* est invisible...

« Et maintenant, par trois mille six cent vingt mètres de fond, nous sommes immobiles, en suspension dans les eaux...

« Voilà, mon garçon... En ma qualité de second du bord, et au nom du Ravageur, je te souhaite la bienvenue...

Et Askold, en riant, salua de la tête.

Pierrot l'Écureuil était atterré...

Prisonniers du Ravageur du Monde, lui et le lieutenant Roger !...

Suivant machinalement une pensée soudaine, il balbutia :

— Quatre heures se sont écoulées depuis ?...

— Oui, fit Askold. Brilo, qui est un bon médecin et un passable chirurgien, vous a soignés, toi et l'officier. Tu t'es très vite éveillé de ton évanouissement, mais comme tu délirais, Brilo t'a rendormi au moyen d'un cordial. Tu as ronflé pendant plus de trois heures... Ça t'a fait du bien, tu vois ?... D'autant plus qu'on t'a habillé avec des vêtements tout neufs, chauffés au préalable...

— Et le lieutenant Roger ? demanda Pierrot l'Écureuil, les larmes aux yeux.

— Même traitement que pour toi, avec pansement en plus. Sa blessure, très douloureuse sur le coup, est insignifiante. Quand il se réveillera, il sera plus gaillard que toi, mon garçon...

À ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et Brilo parut.

Il jeta un regard assez cordial sur le jeune mousse et dit :

— Mon lieutenant, le Maître demande si Pierrot l'Écureuil est réveillé.

— Il l'est, tu le vois ! répondit Askold.

Brilo sourit presque imperceptiblement, et reprit :

— Le Maître demande que Pierrot l'Écureuil lui soit conduit...

— À l'instant ! répondit Askold.

Et tandis que Brilo sortait, le lieutenant commanda :

— Viens avec moi, mousse !...

Pierrot l'Écureuil sauta hors du hamac, le corps tremblant encore d'émotion et de nervosité, l'esprit bouleversé par les événements.

CHAPITRE XXVI

FACE À FACE

Lorsque Pierrot l'Écureuil, doucement poussé par Askold, qui resta dans le couloir, fut entré dans la chambre du Ravageur et que la porte eut été refermée, Hugues de Mauduit se leva.

Il était grave, d'une sorte de gravité triste et attendrie.

Mais le mousse, dans le trajet, avait repris tout son sang-froid, son juvénile courage et sa fierté de Français. Il se dressa et regarda sans peur, bien en face, le terrible Ravageur du Monde.

Il y eut d'abord un instant de silence.

— Pierrot, dit enfin le Ravageur d'un ton grave mais très doux, je suis heureux de te revoir.

— Pas moi ! fit le brave gamin, nettement.

Le Ravageur, qui parut ne pas avoir entendu, reprit :

— Pierrot, tu m'as sauvé la vie lorsque j'ai été attaqué par le requin.

Le mousse allait s'écrier : « Je le regrette bien, par exemple !... » Mais ces mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Une bizarre émotion l'envahit, et il ne put les prononcer.

Le Ravageur continuait :

— Je te croyais mort. Je te croyais perdu, asphyxié dans les abîmes sous-marins. Je t'ai cherché aussi longtemps que

j'ai pu conserver le moindre espoir. Mais j'ai renoncé enfin, et je te croyais mort !...

« Ah ! mon brave enfant, si tu savais quelle joie j'ai éprouvée quand des journaux français, achetés à Naples, m'ont appris que tu vivais, que tu avais pris pied sur une île des Açores, que tu étais retourné en France !

« Aussitôt, j'ai rassemblé mes hommes et je leur ai donné l'ordre à tous de faire l'impossible pour te sauver la vie, lorsque le *Nyctalope* se rencontrerait avec les sous-marins du commandant Martel.

« La rencontre a eu lieu. Tu étais sur un aéroplane. Un hasard heureux a voulu qu'à mon tour je te sauve la vie !...

Il se tut, visiblement tremblant d'émotion.

Pierrot l'Écureuil était stupéfait.

Eh quoi ! le Ravageur du Monde, si terrible et si cruel, lui parlait avec une incontestable affection !...

Le mousse se sentit touché, mais il se révolta contre son propre attendrissement.

Non ! il ne voulait rien recevoir du Ravageur, car le Ravageur était l'ennemi du commandant Martel, de la France, du monde !

Et Pierrot l'Écureuil allait prononcer quelques dures et fières paroles, lorsque Hugues de Mauduit tendit les mains vers lui et dit, avec une inexprimable douceur où il semblait même y avoir de la tendresse :

— Pierrot, veux-tu être mon petit ami ? Veux-tu être ici comme mon enfant ?... Pierrot, réponds !...

Pierrot l'Écureuil fut bouleversé par l'accent presque suppliant avec lequel ces paroles furent prononcées.

Il ne sut que dire, que répondre.

Son cœur battait très fort. Il regardait le Ravageur du Monde avec effarement...

Et en dedans de lui-même, une voix mystérieuse lui soufflait : « Réponds oui ! réponds oui ! »

Mais il résistait à cette voix, car le Ravageur lui faisait horreur.

Et brusquement, Pierrot l'Écureuil eut une idée, une idée grande, noble et généreuse. Le visage empourpré d'émotion, les yeux brillants, il s'écria :

— Monsieur ! renoncez à vos vengeances criminelles, renoncez à vos entreprises de piraterie, rendez le *Nyctalope* au commandant Martel, et je vous saute au cou !...

Enfant plein d'illusions !...

À ces paroles inattendues, le Ravageur tressaillit et recula d'un pas.

Ses sourcils se froncèrent, une expression de sombre fureur envahit son visage.

— Tu es fou ! gronda-t-il. Renoncer à l'œuvre de justice à laquelle j'ai consacré ma vie ! Rendre le *Nyctalope* !...

« Enfant, tu ne sais pas !...

« Mais au fait ! je suis aussi enfant que toi, moi qui me laissais aller à l'attendrissement, alors que je dois être dur comme un roc.

« Tu m'as sauvé la vie ; j'ai sauvé la tienne. Comme auparavant, tu es mon prisonnier, rien n'est changé dans l'état des choses et nous sommes quittes !...

« Allons, sors d'ici !

Et le Ravageur du Monde, livide, pressa un bouton électrique.

Une sonnerie retentit, la porte s'ouvrit. Askold parut.

— Askold, ordonna le Ravageur, emmène cet enfant. Tu le mettras, comme par le passé, sous les ordres de Brilo et de Jorry. Mais, comme nous connaissons son intelligence et son courage, il faut le surveiller avec soin. Que Brilo et Jorry prennent les mesures nécessaires pour que, jour et nuit, Pierrot l'Écureuil soit sous leur surveillance directe et continue.

« Je leur donne tous pouvoirs, en leur défendant cependant toute brutalité à l'égard de ce garçon, qui remplira à bord, strictement, le rôle de mousse. Il remplacera Brasky, autant que possible, pour les travaux courants.

— Bien, Maître, fit Askold. Et l'autre prisonnier ?

— Tu sais son nom ?

— Oui ! Je l'ai appris par Pierrot l'Écureuil. Il s'appelle Roger.

— Il dort toujours ?

— Oui !

— Eh bien ! que Brilo soigne ce lieutenant Roger. Qu'on l'enferme dans la cabine numéro 2. Je le garderai. Il pourra un jour, ainsi que Pierrot l'Écureuil, servir d'otage.

— Bien ! Maître. C'est tout ?

— C'est tout !

Et le Ravageur tourna le dos à Pierrot l'Écureuil, qu'Askold prenait déjà par le bras.

Le mousse n'essaya aucune résistance. Il avait conscience que la flamme d'affection pour lui allumée mystérieusement dans le cœur du Ravageur n'était pas définitivement éteinte, mais voilée seulement par la haine féroce que Hugues de Mauduit nourrissait contre le monde civilisé.

Et Pierrot l'Écureuil songeait :

« C'est bon ! j'aurai l'œil !... Et si Brilo et Jorry me laissent une seule minute sans surveillance, je sais bien ce que je ferai !... »

* * *

Or, pendant ce temps, qu'était-il advenu du commandant Martel, de ses deux sous-marins et de l'aéroplane *B-18* ?...

On a deviné, d'après le récit fait par Askold à Pierrot l'Écureuil, qu'à peine après avoir reçu du lieutenant Roger le coup de téléphone signalant la découverte du *Nyctalope*, le commandant Martel avait lancé en avant la *Revanche* et la *Victoire*.

Les deux sous-marins se trouvaient alors par vingt mètres de fond.

Leurs vigies signalèrent aussitôt le *Nyctalope* naviguant en surface.

Le commandant Martel donna l'ordre d'attaquer...

Et les deux sous-marins, accomplissant les manœuvres nécessaires, se mirent en position pour lancer efficacement une torpille chacun.

Ils les lancèrent !

Mais, pendant les quatre ou cinq minutes qu'avaient duré les manœuvres sous-marines, les événements, à la surface de la mer, s'étaient accomplis : tir du Ravageur et d'Askold contre l'aéroplane *B-16*, chute de l'aéroplane, sauvetage du lieutenant Roger et de Pierrot l'Écureuil, signalement par l'appareil K à bord du *Nyctalope* de bouillonnements indiquant les évolutions toutes proches de sous-marins, ordre du Ravageur de fuir à toute vitesse, de plonger, de gagner les profondeurs océaniques...

Et les torpilles arrivèrent trop tard...

Elles passèrent à un mètre de distance à l'avant du *Nyctalope* en fuite, bondirent hors de l'eau et retombèrent sans éclater.

À bord de la *Revanche* et de la *Victoire*, les commandants, placés dans les postes de vigie, se rendirent compte de ce qui se passait.

— Quels ordres ? demanda par téléphone le capitaine de Cartel au commandant Martel.

Celui-ci, à travers le hublot et la transparence des eaux, avait vu avec une inexprimable douleur passer devant lui, couler à pic, un aéroplane aux ailes brisées. Était-ce le *B-16* ou le *B-18* ?... Il ne pouvait le savoir.

Le cœur torturé, mais gardant conscience de son devoir, il répondit :

— Poursuivons le *Nyctalope* !...

Hélas ! vaine poursuite !...

En une minute, on eut perdu de vue le *Nyctalope* car, pour lancer les torpilles, la *Revanche* et la *Victoire* s'étaient arrêtées, dressées presque toutes droites.

Quand les deux sous-marins eurent repris la position horizontale, le *Nyctalope* était loin.

Et où ? de quel côté ? en surface ? par vingt mètres, par cent mètres, par mille mètres de fond ?...

Tandis que les deux sous-marins s'élançaient à toute vitesse, droit devant eux, le commandant Martel se rendit compte de l'inutilité de cette course folle vers l'inconnu.

Pour vaincre le *Nyctalope*, il fallait le surprendre, puisqu'il était bien avéré qu'il refusait le combat et s'enfuyait. Or, la surprise n'avait pas réussi.

Et le commandant Martel comprit alors que les avions auraient dû simplement signaler le *Nyctalope* et ne pas tirer les bombes. Alors, on aurait pu s'approcher assez près, tout doucement, du Ravageur, et lui lancer les torpilles avant que son appareil K eût donné l'éveil à son équipage.

« C'est une expérience, se dit le commandant Martel. J'en profiterai. Mais elle nous coûte cher. Quel est l'avion détruit ? Que sont devenus les aviateurs ? Peut-être les retrouverons-nous, accrochés à une épave des ailes, à la surface de la mer. »

Et il donna l'ordre à la *Revanche* et à la *Victoire* de virer de bord, de monter en surface, de retourner vers le lieu du combat.

À peine la *Revanche* eut-elle émergé que Ludovic Martel, Paul Randal et Ker-Loys montaient sur la plate-forme.

Ils virent, non loin d'eux, sur la plate-forme de la *Victoire*, qui émergeait, elle aussi, les capitaines de Cartel et Lacroix et le lieutenant Sindex. Les deux sous-marins étaient assez près l'un de l'autre pour qu'on pût s'entendre en criant un peu.

Au loin, dans le ciel bleu, on voyait un point jaune, un aéroplane.

— Cartel ! cria Ludovic Martel, savez-vous quel est l'aéroplane détruit ?

— Non ! mon commandant, répondit l'officier. Mais nous allons le savoir bientôt. On doit nous avoir vus, de l'avion, car il s'approche...

— Attendons !

On n'attendit pas longtemps.

L'aéroplane resté intact s'approcha rapidement.

Ludovic Martel s'était fait porter sur la plate-forme par deux matelots l'appareil de téléphonie sans fil spécialement disposé pour les communications faites à l'extérieur du sous-marin.

Il prononça devant le transmetteur :

— Allô ! allô ! l'aéroplane, entendez-vous ?...

Et sans le récepteur, le commandant entendit une voix lui répondre :

— Allô ! allô ! nous entendons et nous vous voyons.

— Qui êtes-vous ? demanda Ludovic Martel.

— Le *B-18*.

— Le *B-18* !... s'écria le commandant en laissant tomber le cornet récepteur.

Et son visage devint d'une pâleur mortelle.

— Pierrot ! Pierrot l'Écureuil, murmura-t-il...

Mais il surmonta son émotion, et devant le téléphone, il dit encore d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme et assurée :

— Allô !... et le lieutenant Roger ?... Et Pierrot l'Écureuil ? que sont-ils devenus ? Vous le savez ?...

Il espérait qu'on allait lui répondre, du *B-18* :

— Nous les voyons ; ils sont accrochés à une épave ; ils sont juste au-dessous de nous. Veuillez les recueillir.

Et sa stupeur fut immense d'entendre :

— Allô !... Nous avons tout vu. Deux pirates ont tiré avec les fusils électriques sur le *B-16*. Le lieutenant a été tué ou blessé, car il a perdu la direction de l'appareil, qui est tombé. Mais Roger et Pierrot l'Écureuil ont été recueillis à la surface de la mer par les deux pirates, qui les ont jetés dans le *Nyctalope* et y sont entrés après eux... Puis, le *Nyctalope* a filé droit devant lui, et s'est presque aussitôt immergé. Nous l'avons immédiatement perdu de vue !...

— Prisonniers ! ils sont prisonniers du Ravageur du Monde ! s'écria Ludovic Martel, péniblement ému.

Sa douleur était moins violente cependant que s'il eût vu, flottant au gré des vagues, les cadavres mutilés de Pierrot l'Écureuil et du lieutenant Roger.

Il eut la force de demander encore au téléphone :

— Marchis, croyez-vous que Pierrot et Roger soient morts ?

— Non ! lui fut-il répondu du *B-18*. Au moment de la chute, le *B-16* était à faible hauteur...

Cruelle incertitude !

Sur la *Revanche* et sur la *Victoire* où l'on avait entendu, aussi par téléphone, la conversation tragique, les officiers étaient atterrés...

— S'ils sont vivants ! s'écria le commandant Martel, d'une voix terrible de douleur et de colère, s'ils sont vivants, il faut les reprendre, les délivrer... S'ils sont morts, il faut les venger !... Ah ! ce Ravageur du Monde, quand je le tiendrai... Mais où est-il ? Où se cache-t-il, le lâche, l'infâme criminel ?... De quel côté a-t-il fui ?...

Et, les yeux brouillés de larmes, le commandant Martel regarda l'immense océan désert !...

CHAPITRE XXVII

À TOUTE VITESSE VERS LE DESTIN

À cette même minute, à mille mètres de fond et à trois ou quatre milles marins de distance vers le nord, le *Nyctalope* glissait rapidement dans les eaux noires.

Le Ravageur pensait bien qu'il n'avait plus rien à redouter pour le moment, et il avait donné l'ordre qu'on allumât les projecteurs, afin d'éclairer les abîmes sous-marins au-devant du *Nyctalope*.

Il était resté pendant quelques minutes sombre et absorbé, après avoir renvoyé Pierrot l'Écureuil.

Puis il s'était rendu au poste d'officiers, où il trouva son lieutenant.

Les deux hommes s'assirent devant la table sur laquelle était étalée une grande carte de l'océan Pacifique.

— Askold, dit-il de sa voix froide habituelle, par l'anéantissement du croiseur américain *Colorado*, par la destruction d'un des deux avions envoyés contre le *Nyctalope*, nous avons prouvé au monde et au commandant Martel que nous n'étions ni perdus ni endormis.

« D'autre part, grâce aux galions de la baie de Vigo, nous avons ici tout l'or nécessaire à l'accomplissement de certains de mes projets.

— Je le pense comme vous, Maître ! répondit avec satisfaction le lieutenant.

— Tu devines que le premier de ces projets à accomplir est notre installation dans une petite île qui sera notre centre d'opérations, le lieu d'internement de nos prisonniers, et dont nous ferons encore notre port de relâche ?...

— Oui, Maître.

— As-tu pensé où nous pourrions aller chercher cette île ?

— J'y songeais au moment où vous êtes entré. Voyez, j'examinais la carte de l'océan Pacifique la plus complète et la plus détaillée qui existe. Je crois que c'est dans le Pacifique que nous devons faire notre choix.

— Et tu as raison, fit le Ravageur. C'est l'océan le plus vaste, le moins parcouru, celui qui est parsemé de petites îles les moins fréquentées par les navigateurs, les plus agréables à habiter et les plus faciles à défendre, à cause de la ceinture de corail dont chacune d'elles est entourée, et as-tu fixé ton choix ?

— À peu près, Maître, sauf votre approbation, bien entendu.

— Voyons !

Et le Ravageur se pencha sur la carte.

— Ici, Maître, voyez ! fit Askold.

Le lieutenant mit son doigt sur un point de la carte, au-dessous du tropique du Capricorne, à égale distance de l'Amérique et de l'Australie.

— Regardez, Maître, au cent quarante-septième degré de longitude ouest et au vingt-huitième degré de latitude australe, là... ce point noir.

— Oui, c'est l'île Oparo ou Rapa, fit le Ravageur.

— Parfaitement. J'ai consulté un livre de voyages et de géographie... L'île Oparo est une petite terre volcanique, entourée d'une ceinture de corail. Elle n'a que quarante-deux kilomètres carrés. Elle est donc minuscule à souhait.

— Bon ! Des habitants ?

— Oui !

— Combien ?

— Deux cents environ, race polynésienne.

— Parfait. Elle appartient à la France, je crois ?

— Oui, Maître.

— Ça n'a, d'ailleurs, aucune importance. Elle sera à nous. La grande île la plus rapprochée est l'île Gambier qui est, elle aussi, insignifiante. Ensuite, au nord-ouest, mais beaucoup plus loin, il y a Tahiti... Mais c'est si loin !... Oui, l'île Oparo est bien isolée, bien délaissée. Elle me plaît. Sais-tu quelques autres détails à son sujet ?

— Peu. Il y a de la végétation sur le pourtour et les hauteurs centrales de l'île sont couronnées de grands ouvrages fortifiés d'origine mystérieuse.

— Parfait. Nous verrons cela. Les deux cents habitants seront nos esclaves. Je t'approuve, Askold. Allons à Oparo. Nous en ferons une forteresse imprenable et un charmant lieu de repos pour nous et notre équipage. Nous pourrons, de temps en temps, y savourer en paix celles de nos vengeances que nous aurons accomplies.

« Allons d'abord la visiter et y établir sommairement mon autorité. Ensuite, nous retournerons en Australie, à Melbourne, où nous recueillerons quelques gaillards que je connais, et qui s'installeront dans l'île. Ce sera notre troupe de réserve pour compléter notre équipage, quand il s'y produira des vides. Déjà, nous avons Brasky. D'autres morts par combat, accident ou maladie surviendront certainement. Il faut que je sois à même d'avoir toujours mon équipage au complet. Un nouveau recrutement est donc indispensable. Allons à Oparo.

— Je puis donc donner les ordres de marche, Maître ?

— Donne ! Cent mètres de fond et à toute vitesse.

Askold se leva, manœuvra l'appel du téléphone et, quand la sonnerie eut retenti, il donna les ordres nécessaires.

— Allô ! timonerie ! allô ! Cent mètres de fond, direction : île Oparo, océan Pacifique, par vingt-huit degrés de latitude australe et cent quarante-sept degrés de longitude ouest...

C'était un énorme voyage que Hugues de Mauduit et Askold commandaient ainsi.

Jugez donc !

À ce moment, le *Nyctalope* se trouvait dans l'océan Atlantique, dans les parages du cap Hatteras.

Pour se rendre à l'île Oparo, le sous-marin devait donc aller au sud-est à travers l'Atlantique, jusqu'au cap Saint-Roch, du Brésil, puis descendre vers le sud-ouest, tout le long de l'Amérique du Sud, doubler le cap Horn, et remonter vers le nord-ouest dans l'océan Pacifique, dans la direction de la Polynésie.

C'étaient des milliers de lieues marines à parcourir.

Le *Nyctalope*, lancé à toute vitesse, mit douze jours pleins à ce trajet. Le 24 mars, à midi, en faisant le point au moyen du sextant sur la plate-forme du *Nyctalope*, en marche momentanément ralentie, Askold vit qu'on était arrivé à la latitude et à la longitude voulues.

L'île Oparo ne pouvait pas être bien loin.

Le *Nyctalope* continua donc de naviguer en surface dans la direction ouest-nord-ouest et, à deux heures vingt minutes de l'après-midi, le Ravageur, qui était monté sur la plate-forme, découvrit à la lorgnette une terre. Une demi-heure plus tard, le *Nyctalope* stoppait à deux encablures d'une île qui ne pouvait être que l'île Oparo.

C'était un cône, entouré à la base de végétation cerclée en mer par une ceinture de récifs de corail, et terminée tout en haut par de bizarres crénelures...

— Étrange effet ! fit le Ravageur du Monde.

Et il aurait voulu aller à l'île tout de suite.

Mais, par suite d'une tempête qui, la veille, s'était déchaînée dans ces parages, la mer était fortement houleuse. Impossible de débarquer au moyen du canot, trop frêle pour résister à la rame à une mer aussi démontée.

On fit, à distance, le tour de l'île pour voir si la ceinture de corail n'offrirait pas un passage assez large pour que le *Nyctalope* pût entrer dans la circonférence d'eau calme que les récifs ménageaient entre eux et l'île elle-même.

Mais on ne vit que d'étroits goulets où l'on pourrait tout juste, et par temps calme, faire passer le canot.

— Attendons que la mer soit apaisée, dit le Ravageur, et notre première besogne, quand nous aurons un peu visité l'île, sera de faire sauter quelques récifs pour creuser dans la ceinture de corail un passage praticable pour le *Nyctalope*.

Et, durant la fin de cette journée, le Ravageur resta sur la plate-forme à contempler l'île minuscule qui allait être son domaine terrestre, son repaire...

Vers sept heures, alors que le soleil descendait à l'horizon jusqu'à toucher la mer, semblait-il, Askold parut sur la plate-forme.

Donc, ayant fait plusieurs fois le tour de l'île Oparo, le *Nyctalope* était à peu près immobile vers sept heures du soir, à une encablure de la ceinture des récifs de corail, et le Ravageur du Monde, adossé au garde-fou de la plate-forme, regardait cette île qu'il voulait conquérir et dont il ferait son repaire.

Et Askold venait de paraître sur la plate-forme :

— Maître, dit-il, le lieutenant Roger s'est rendu compte – en regardant par le hublot de sa cabine, qui est en face du hublot du couloir – que le *Nyctalope* est immobile et en surface. Il demande de respirer un peu l'air vif sur la plate-forme.

— Soit, dit Hugues de Mauduit avec indifférence. Tu peux permettre à Pierrot l'Écureuil de l'accompagner. Mais que Brilo les conduise, revolver au poing...

Cinq minutes plus tard, le lieutenant Roger et Pierrot l'Écureuil, se tenant par la main, et suivis de Brilo, revolver au poing, montaient sur la plate-forme.

Leurs regards se croisèrent avec ceux du Ravageur du Monde.

Mais ils se détournèrent aussitôt, et les deux prisonniers marchèrent jusqu'à l'extrémité de la plate-forme. Là, tournant le dos au Ravageur, à Askold et à Brilo, ils s'accoudèrent au garde-fou et laissèrent captiver leurs yeux par l'admirable spectacle que leur offrait le soleil rouge se couchant par delà l'océan.

À leur droite, tout un côté de l'île était déjà envahi par les ombres de la nuit.

Soudain, Pierrot l'Écureuil se retourna vers Brilo et demanda audacieusement :

— Quelle est cette île ?

Le matelot n'osa pas répondre de sa propre initiative.

Il regarda le Ravageur du Monde ; Hugues de Mauduit, haussant les épaules, murmura :

— Tu peux parler.

Alors Brilo dit simplement :

— C'est l'île Oparo...

Pierrot l'Écureuil écarquilla les yeux, exprimant par tout son visage que ce nom ne lui disait rien du tout.

— Mon lieutenant, fit-il en s'adressant au lieutenant Roger, savez-vous ce que c'est que l'île Oparo ?...

— Ma foi non ! répondit l'officier.

Et il ajouta en souriant :

— Un officier aviateur, pas plus qu'un garçon de ton âge, mon petit, n'est tenu de connaître chacune des innombrables petites îles qui parsèment les océans.

Alors, grave et comme indifférent, la voix du Ravageur s'éleva. Elle disait :

— Cette île est pourtant une terre française !

— Une terre française ! s'écrièrent à la fois l'officier et le mousse.

— Oui, fit le Ravageur. C'est l'île Oparo ou Rapa, vaste cirque de montagnes basaltiques constituées elles-mêmes par les parois d'un cratère. Comme vous le voyez, cette île a une configuration des plus étranges. Par l'emplacement d'une large coulée, la mer a pénétré dans l'intérieur de ce cirque, où elle forme la belle rade de deux milles de longueur que vous avez devant vous et qui s'appelle la baie d'Aouréi...

« Les maisons de bois que vous pouvez voir d'ici, enfouies dans le feuillage, composent le village d'Aouréi, la seule agglomération importante de l'île qui renferme en tout deux cents habitants à peine...

« Cette population est d'une grande douceur ; elle est robuste et laborieuse. Ces hommes et femmes seront mes esclaves...

— Vos esclaves ? s'écria le lieutenant Roger.

— Sans doute ! fit le Ravageur.

— Mais il y a là des Français de France !

— Peut-être... Ceux-là seront mes prisonniers comme vous. Écoutez ! les livres de géographie nous apprennent que cette île Oparo dépend administrativement de l'archipel des Tubai, administré par un officier commandant la station locale. Mais cet officier ne vient qu'une fois par an ! et un gendarme est placé à Oparo comme chef de poste. Il est en même

temps chargé de la direction de l'école que fréquentent les enfants des deux cents indigènes. Ce gendarme est probablement le seul Français de France vivant dans l'île. Je vous le répète : il sera comme vous mon prisonnier.

— Mais, monsieur ! s'écria Pierrot l'Écureuil, vous n'avez pas le droit de vous emparer de cette île...

— Et le droit du plus fort, mon petit, qu'en fais-tu ? ricana le Ravageur.

Cependant, la nuit tombait peu à peu. Les rayons du soleil frappaient encore les sommets basaltiques de l'île, pointes élevées de sept cents mètres au-dessus de la mer, étrangement découpées, semblables aux ruines éboulées de quelque gigantesque et diabolique château fort. Mais tout le reste était dans l'ombre, offrant un aspect fantastique et irréel.

Le Ravageur du Monde se tourna vers Askold.

— Tout le monde en bas ! dit-il. Demain, nous nous emparerons de l'île.

Et il descendit le premier dans l'intérieur du sous-marin.

CHAPITRE XXVIII

LE DÉNOUEMENT SUR TERRE FERME

Le lendemain, le branle-bas de combat fut sonné à bord du *Nyctalope*, à cinq heures du matin.

Pendant la nuit, la mer s'était apaisée et le sous-marin pouvait entrer sans danger dans la rade d'Aouréi, après avoir franchi la passe existant en face de cette rade dans la ceinture de récifs coralliens.

À peine le branle-bas de combat fut-il sonné que le Ravageur parut dans le corps de garde.

Askold s'y trouvait déjà.

À sa droite se rangeaient douze hommes, formidablement armés de fusils électriques, de revolvers et de haches. C'étaient le timonier Fengal, la vigie Raynor, les mécaniciens Lunoir, Fippe, John et Aspar, les matelots Poutkine, Kenny, Jorry et Brilo, le cuisinier Larlin et Jack le nègre. Quant aux autres membres de l'équipage pirate, c'est-à-dire le timonier Dumas, la vigie Caltic, les mécaniciens Ted et Barrot, ils étaient chacun à leur poste pour assurer la manœuvre du sous-marin.

Mais quatorze hommes, en comptant le Ravageur et Askold, devaient bien suffire, pensaient les pirates, pour s'emparer d'une île défendue par un seul gendarme et habitée par deux cents hommes et femmes peu ou pas armés.

— Askold, dit le Ravageur, où sont les prisonniers Roger et Pierrot l'Écureuil ?

— Chacun dans une cabine fermée, pieds et poings liés, étendus chacun sur leur lit, ils sont dans l'incapacité absolue de se mouvoir.

— Bien ! Il faut que nous n'ayons pas à penser à eux pendant au moins vingt-quatre heures.

— Nous n'aurons pas à nous en occuper, affirma Askold ; seulement, durant ces vingt-quatre heures, ils ne mangeront pas.

— Ils auront double ration ensuite, fit le Ravageur avec indifférence.

Il se tourna vers les douze hommes, rangés à la droite d'Askold, et reprit :

— Mes amis, nous allons nous emparer de cette île Oparo, devant laquelle nous sommes depuis hier. Elle nous est nécessaire comme port d'attache et centre de ravitaillement et de défense. Elle est habitée par deux cents indigènes et en quelque sorte gouvernée par un gendarme français. Vous tuerez sans hésiter tout ce qui résistera. Mais pour le gendarme, je préférerais qu'il soit fait prisonnier...

« Dans la baie où nous allons entrer et qui s'appelle la baie d'Aouréi, se trouve une goélette, dont j'ignore la nationalité. Si son équipage résiste, vous le massacrerez, car cette goélette nous sera utile.

« Enfin, c'est moi qui dirigerai les opérations...

« Un dernier mot : s'il y a de la résistance, ne vous exposez pas inutilement.

« Tuez les premiers pour n'être pas tués. Votre vie m'est trop précieuse pour que je vous permette de la risquer sans

nécessité absolue. Vous avez des armes terribles. Usez-en s'il le faut. Mais n'en abusez pas. Ménagez les indigènes autant que faire se pourra, car nous aurons besoin d'eux pour cultiver le sol de l'île...

« Observez strictement mes ordres et vive la vengeance !

— Vive la vengeance ! Vive le Ravageur du Monde ! hurlèrent Askold et les pirates.

Le Ravageur en tête, les quatorze forbans montèrent sur la plate-forme, et ils virent, dans la pure lumière du soleil levant, l'île pittoresque se dresser devant eux avec ses pics basaltiques jaillissant d'un énorme bouquet de végétations tropicales.

Guidé et manœuvré par la vigie Caltic, le timonier Dumas et les mécaniciens Ted et Barrot, le *Nyctalope* glissait lentement à la surface de l'océan miroitant et calme. Comme on franchissait la passe étroite, en côtoyant les récifs de corail, le Ravageur dit à Askold :

— Il faudra élargir ce goulet à coups de dynamite. Le *Nyctalope* doit pouvoir passer par tous les temps. Mais il faudra disposer, dans le fond, des torpilles dormantes, explosibles par contact électrique, afin que cette passe soit mortelle à qui nous voudrons.

Le *Nyctalope* entra dans la baie.

C'était un cirque magnifique, bordé d'une bande de rivage ombragé par des bananiers et un arrière-plan de falaises noires de l'effet le plus étrange.

Au fond de la baie, à gauche, non loin d'un petit débarcadère en bois, était ancrée une goélette, au grand mât de

laquelle flottait un pavillon à bandes horizontales, rouges et blanches, à coin étoilé...

— Pavillon des États-Unis ! gronda Askold.

— Oui, fit le Ravageur, dont les yeux étincelaient et dont le visage avait pris une expression de terrible férocité.

— Quels ordres ?

— Sus à la goélette, parbleu !

Et, se tournant vers ses forbans, Hugues de Mauduit prononça, d'une voix froide :

— Pas de quartier, mes enfants. À mort tout l'équipage de cette goélette. Mais n'endommagez pas le navire. Nous en aurons besoin !...

Par l'écouille, Askold jeta un ordre à haute voix et, modifiant un peu sa direction, le *Nyctalope*, toujours à la même allure lente, fila droit vers la goélette.

D'ailleurs, le sous-marin était déjà assez près du petit navire, dont les voiles étaient pliées sur les vergues, pour que les forbans pussent tout distinguer à son bord.

Sur le pont de la goélette, il n'y avait, à ce moment, que deux hommes qui, la pipe à la bouche, regardaient probablement avec une stupeur bien légitime approcher d'eux l'étrange sous-marin.

— Poutkine et Jorry, fit le Ravageur, impassible, vous voyez ces deux hommes, sur le pont, là-bas ?

— Oui, Maître.

— Vous êtes à bonne portée. Abattez-les-moi tous les deux.

Poutkine et Jorry épaulèrent leurs carabines électriques, visèrent et pressèrent la gâchette.

Il n’y eut pas de détonation. Ce fut seulement un petit déclic sec, puis un sifflement aigu...

Et là-bas, sur le pont de la goélette, les deux hommes chancelèrent, agitèrent les bras, s’abattirent, tandis que leurs corps, à l’endroit touché, était déchiqueté par l’explosion sourde de la balle électrique.

— Bien ! fit le Ravageur.

Et il ajouta :

— Vous prendrez le navire à l’abordage... Ne faites pas de prisonniers... Askold, va au poste de vigie et fais ranger le *Nyctalope* le long de la goélette, contre son flanc. Puis, tu nous rejoindras...

Juste à ce moment, un autre homme parut sur le pont de la goélette.

— Kenny, à toi ! fit le Ravageur.

L’homme, au loin, jetait un cri, en voyant ses deux compagnons ensanglantés, étendus morts sur le pont de la goélette.

Mais, au même instant, il tombait, la tête fracassée par la balle électrique que venait de lancer Kenny.

Et, une minute plus tard, le *Nyctalope* s’immobilisait à tribord de la goélette et contre son flanc.

— À l’abordage ! cria le Ravageur d’une voix terrible.

Le premier, il empoigna un des cordages qui pendaient sur le flanc du petit navire. Quelques forbans l’imitèrent. D’autres s’élancèrent à la suite d’Askold sur l’escalier de coupée.

En trente secondes, le pont de la goélette fut envahi.

Deux hommes de son équipage, qui parurent à la grande écoutille, furent abattus à coups de hache.

Dans le poste, on trouva trois autres matelots : ils furent également massacrés avant d’avoir pu comprendre ce qui arrivait.

Et le capitaine de la goélette fut tué par Askold lui-même, au moment où, attiré par le bruit, il sortait de sa cabine.

L’équipage de la goélette se composait de huit matelots et du capitaine. Ils étaient tous morts sans même avoir pu tenter de se défendre.

— Les cadavres à la mer ! ordonna Askold ; la baie fourmille de requins.

On obéit et les neuf corps sanglants furent jetés à la mer, à l’avant de la goélette.

Le petit navire était muni d’une chaloupe capable de contenir une vingtaine d’hommes. Elle se trouvait, à ce moment, à la mer, reliée par un câble à la poupe de la goélette.

— Voilà qui sera excellent pour aller à terre, dit le Ravageur. Ohé ! les enfants, embarquez dans la chaloupe... Askold, fais mener le *Nyctalope* au milieu de la baie, le plus près possible du rivage, devant les maisons. Dumas, ; Caltic, Ted

et Barrot quitteront leur poste, où ils seront inutiles, le sous-marin une fois immobilisé. Vous monterez sur la plate-forme le canon de chasse, et vous bombarderez les maisons, si vous voyez que nous trouvons là-bas une résistance sérieuse...

— Bien, Maître.

Et tandis qu'Askold, par la coupée de la goélette, regagnait le sous-marin, le Ravageur et ses douze forbans se laissaient glisser le long du câble dans la chaloupe.

L'embarcation était munie de trois paires de rames.

— Droit au débarcadère ! ordonna le Maître.

Et le Ravageur regarda avidement ce rivage, sur lequel il allait aborder.

Or, pendant que la chaloupe, à force de rames, se dirigeait vers le débarcadère, un homme, vêtu de blanc, sortit d'une petite maison en maçonnerie qui se trouvait entre deux énormes bananiers, non loin du débarcadère. Cette habitation portait, à son pignon, un drapeau français, en bois ou en fer-blanc.

« Ce doit être la maison du gendarme... et cet homme est le gendarme lui-même », se dit le Ravageur.

Il ricana en lui-même.

« Tout dort encore, sur l'île. Ce gendarme vient de se lever... Il ne sait rien de ce qui s'est passé à bord de la goélette. Il va être surpris. »

Et, à haute voix, il ordonna :

— Brilo, déploie le pavillon !...

Le matelot forban déroula une étoffe fixée au canon de son fusil et leva l'arme en l'air.

Alors, à la brise du matin, le pavillon noir à tête de mort, – le pavillon du Ravageur du Monde, – se mit à flotter. L'homme seul, debout sur le rivage, dut être bouleversé.

Il leva les bras, tourna le dos à la mer et disparut en criant, vers un groupe de maisons de bois que l'on entrevoyait entre des bananiers, des orangers et des citronniers énormes.

Et juste au moment où le Ravageur, avec sa troupe, sautait du canot sur le débarcadère, l'homme habillé de blanc reparaissait. Il était armé d'un fusil. Une vingtaine de grands gaillards demi-nus, à peau bronzée, le suivaient, armés aussi de fusils...

Évidemment, l'équipage de la goélette arrivé là depuis quelques jours, avait dû apprendre à cette minuscule colonie l'existence d'un pirate terrible, connu sous le nom de Ravageur du Monde.

C'est ce que pensa Hugues de Mauduit en voyant cette troupe indigène armée se ranger en bataille devant la maison au drapeau tricolore, sous le commandement de l'homme vêtu de blanc.

On a vu qu'il avait une sorte de bienveillance pour les Français.

Il voulut donc éviter une effusion de sang et, levant ses mains nues, sans armes, – car Hugues de Mauduit n'était armé que d'un revolver enfermé dans un étui suspendu à sa ceinture, – il s'avança seul à dix pas en avant de ses hommes. Parvenu à environ trente pas de distance de la maison au drapeau, il s'écria d'une voix forte et en français :

— Vous, là-bas, qui êtes vêtu de blanc, êtes-vous bien le gendarme français chef de poste résidant à Oparo ?...

— Oui, c'est moi ! répondit l'homme ainsi désigné. Et vous, qui êtes-vous, qui déployez un pavillon de piraterie en prenant pied sur ce rivage ?

— Je suis le Ravageur du Monde ! Avez-vous entendu parler de moi ?...

— Oui, en effet !... les hommes de cette goélette américaine nous ont raconté des histoires !... Mais, Ravageur ou non, je vous invite à renvoyer votre troupe à bord de ce sous-marin que je vois là-bas, et à regagner le large, si vous n'avez aucune opération de commerce à accomplir.

À ces paroles, qui montraient autant de courage que d'esprit de décision, le Ravageur murmura :

— Voilà un brave homme. Il va se faire tuer, c'est dommage !... Essayons encore.

Il éleva la voix et il dit :

— Loin de gagner le large, je vais faire débarquer tout mon équipage. Je viens occuper cette île dont j'ai besoin. Gendarme, rendez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal. Et faites déposer les armes aux indigènes rangés derrière vous...

— Me rendre !... s'écria le gendarme d'une voix indignée. Un Français ne se rend jamais... Je suis ici pour défendre cette île. Je la défendrai jusqu'à la mort... Je ne croyais pas à l'existence du Ravageur du Monde. Mais puisqu'il existe, et que ce bandit c'est vous, ça suffit ! Mon devoir est tout tracé. Rembarquez-vous à l'instant ou je fais feu...

« Attention, mes amis, si je fais feu, tirez... à volonté ! ajouta-t-il en se tournant vers les indigènes.

Et il épaula son fusil.

Le Ravageur fronça le sourcil, haussa les épaules et jeta furieusement :

— Vous êtes fou, mon brave homme... Nous ne sommes que dix-huit en tout, ici, à bord du sous-marin, mais nous sommes armés de manière à vous balayer, vous et votre troupe, en moins de trois minutes.

— C'est ce que nous allons voir ! riposta le gendarme.

Et l'héroïque Français visa le Ravageur du Monde.

Une détonation retentit – et Hugues de Mauduit, qui s'était brusquement penché à gauche, entendit une balle siffler à son oreille droite.

Il voulut crier : « Feu ! » mais, avant que ce mot eût pu sortir de sa bouche, le gendarme appuyait de nouveau sur la gâchette et la seconde balle frappa Hugues de Mauduit en plein front. Le Ravageur du Monde tomba lourdement. Ses hommes, stupéfaits, n'en croyant pas leurs yeux, demeuraient figés. Certes, ils n'analysaient pas ce qui se passait en eux, mais ils subissaient, si l'on peut dire, la fascination d'un fait, d'un événement aussi formidable qu'imprévu.

Ironie et peut-être justice, la Providence qui règle les destins des hommes !

Cet Hugues de Mauduit, ce mystérieux Ravageur du Monde qui avait triomphé de tant d'embûches, bravé tant de

périls, qui était sorti indemne de cent combats livrés contre des forces infiniment supérieures aux siennes, cet aventurier vraiment extraordinaire succombait brusquement de la manière la plus banale, la moins glorieuse, dans un conflit où il n'avait devant lui qu'un simple gendarme français et quelques indigènes mal armés, à peine disciplinés et d'un courage qui n'avait pas dû être mis bien souvent à l'épreuve.

Et c'est cela, tout cela, qui, en frappant l'esprit des pirates, les immobilisait, ahuris et pétrifiés, incompréhensifs et terrorisés, devant le corps de leur terrible chef, corps maintenant immobile et qui n'était plus qu'un cadavre. Le gendarme français était un gaillard aussi avisé que courageux. Il ne s'attarda pas à chercher la raison de la stupeur de ses ennemis imprévus.

À peine se fut-il rendu compte de sa victoire individuelle, qu'il comprit qu'elle pouvait, avec de la décision de sa part, devenir une victoire générale et définitive.

— Mes amis ! cria-t-il en se tournant vers les indigènes, en avant ! en avant ! Faisons prisonniers tous ces bandits.

Le Ravageur n'était accompagné que de douze hommes. Or, maintenant, les indigènes étaient plus nombreux qu'au début de l'altercation du gendarme avec l'envahisseur de l'île. Ils se trouvaient bien au nombre d'une quarantaine. Du reste, beaucoup d'entre eux n'étaient même pas armés, et cela valut mieux peut-être, car ils ne furent que plus libres de leurs mains pour obéir à l'ordre de leur chef.

La troupe se précipita violemment contre les douze bandits qui, avant même d'avoir pris conscience de ce qui survenait, furent entourés, saisis chacun par plusieurs indigènes, désarmés, assommés à coups de poings ou à coups de crosse,

jetés à terre et ligotés. De la manière la plus inattendue, et l'on peut dire la plus providentielle, la défaite du Ravageur et de ses complices était complète, définitive et absolue, puisque non seulement Hugues de Mauduit était mort, mais encore la plus grande partie de son équipage était dans l'incapacité de faire le moindre mouvement.

CHAPITRE XXIX

UNE MORALITÉ DE LA FONTAINE

Or, tandis que ce drame rapide s'accomplissait sur la terre ferme, un autre drame tout aussi rapide, et de conséquences aussi imprévues, avait pour théâtre la plate-forme du *Nyctalope*.

L'on se souvient qu'après la capture de la goélette, Maudit avait envoyé le lieutenant Askold vers le sous-marin, afin de faire monter Dumas, Caltic, Ted et Barrot sur la plate-forme et de bombarder le village indigène si, par hasard, les gens de ce village opposaient une résistance sérieuse à l'attaque du Ravageur. Askold obéit à la consigne qui venait de lui être donnée. Mais il ignorait que Pierrot l'Écureuil, grâce à sa souplesse physique, à son énergie morale, avait pu se débarrasser des cordes qui lui attachaient les pieds et les mains. Il était vivement sorti de la cabine où on l'avait enfermé, et dont il avait pu faire sauter la serrure, au moyen de son couteau de poche qu'on ne lui avait pas enlevé. Il passa dans la cabine où se trouvait le lieutenant Roger. Il le délivra et tous les deux, voyant que l'intérieur du *Nyctalope* était vide, se rendirent à la cabine-arsenal, où ils s'armèrent chacun d'un gros browning.

— Lieutenant, dit Pierrot, c'est le moment ou jamais de vaincre ou de mourir.

Avec précaution, ils montèrent vers la plate-forme et ils virent tout de suite Askold, Caltic, Dumas, Ted et Barrot tout occupés à armer le canon de chasse.

Mais ce fut alors que le drame de la résistance du gendarme français et de la mort soudaine du Ravageur se produisit sur le rivage. Roger et Pierrot étaient placés de telle sorte qu'ils virent tout ce drame. Leur décision fut prompte. La pensée de ce qu'il fallait faire leur vint en même temps à tous les deux. Ils n'eurent pas besoin de se la communiquer, cette pensée, les regards qu'ils échangèrent suffirent. Et, bondissant sur la plate-forme, ils tirèrent sans hésiter contre Askold et ses quatre hommes.

Avant même que les derniers complices du Ravageur, hypnotisés d'ailleurs par le spectacle de ce qui se passait sur le rivage, se fussent rendu compte de l'attaque dont ils étaient eux-mêmes l'objet, ils étaient chacun frappé de plusieurs balles et abattus.

Ainsi donc, en moins de dix minutes, la fortune avait complètement changé de face. Le Ravageur du Monde n'existait plus et ses captifs, Pierrot l'Écureuil et le lieutenant Roger, redevenaient non seulement libres, mais encore maîtres du merveilleux sous-marin que le perfide Hugues de Mauduit avait volé au commandant Martel et à la France.

Ne devine-t-on pas ce qu'il advint alors ?

Au moyen du canot même de la goélette, Pierrot l'Écureuil et le lieutenant Roger débarquèrent. Ils eurent vite fait alliance de la manière la plus affectueuse, la plus émue, avec le gendarme de l'île, lequel s'appelait du nom bien français et pour ainsi dire prédestiné de Jacques Bontemps.

L'île était munie d'une station de T.S.F. qui la mettait en communication avec l'officier commandant la station de l'archipel de Tubai. Le lieutenant Roger envoya un message. Et, quelques jours plus tard, le torpilleur de la station de Tubai

arrivait à l'île Oparo, ayant à son bord le lieutenant de frégate Livois, commandant la station de Tubai. Quelques matelots du torpilleur passèrent à bord du sous-marin, dont le lieutenant Roger prit le commandement, et où Pierrot l'Écureuil remplit les fonctions de second, comme aurait fait un enseigne de première classe ou même un lieutenant de vaisseau.

Et, quelques semaines plus tard, le commandant Martel avait la joie profonde de serrer sur son cœur Pierrot l'Écureuil. Et comme l'officier demandait à l'enfant quelle impression dernière il avait de toutes ses aventures, Pierrot répondit en riant :

— Vous me croirez si vous voulez, commandant, mais, depuis l'affaire de l'île Oparo, je ne puis pas sortir de mon esprit une certaine fable de La Fontaine et surtout sa moralité.

— Oh ! oh ! fit le commandant. Et quelle est cette fable ?

— *Le Lion et le Moucheron*. Mais il faudrait la changer un peu. Le lion, si vous voulez, c'est le Ravageur du Monde, et le moucheron, c'est moi. Mais tandis que, dans la fable, le moucheron se laisse prendre à une toile d'araignée et que, par conséquent, la seconde partie de la moralité s'applique à lui, dans mon cas, au contraire, aucune toile d'araignée ne m'a pris, et c'est toujours au lion, c'est-à-dire au Ravageur, que la seconde partie de la moralité s'applique, tout aussi bien que la première.

Le commandant Martel, le lieutenant Roger, quelques autres officiels qui étaient là, se mirent à rire. L'un d'eux dit :

— C'est bien compliqué ce que tu nous racontes là...

— Voire ! fit Pierrot, mais vous rappelez-vous la moralité de la fable ?

— Ma foi, non ! dit l'officier.

— Eh bien ! laissez-moi vous la réciter, et vous verrez au contraire que ce que je viens de vous dire est très clair.

Écouté par tous avec le plus affectueux plaisir, Pierrot se donna le légitime orgueil de réciter d'un bout à l'autre, sans en oublier un mot, toute la fable du lion et du moucheron⁴. Et, avec de l'ironie dans ses yeux fins, il conclut par la moralité :

⁴ « Va-t-en, chétif Insecte, excrément de la terre ! »

C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie. »
À peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.

Le Quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle :
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

*Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.*

— Et c'est bien vrai, conclut-il. Voyez ! entre tous les ennemis du Ravageur, les plus petits, certes, c'étaient d'abord moi-même et puis cet humble gendarme de l'île Oparo. Eh bien ! à mon occasion et par le gendarme, le Ravageur du Monde a été vaincu, et il a péri ainsi pour la moindre affaire, alors que, pendant toute une existence d'aventures guerrières, il avait pu se soustraire aux plus grands périls !...

FIN

Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents .
L'Insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée :
 Il y rencontre aussi sa fin.

*Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.*

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Juillet 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Marc, FlorentT, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.